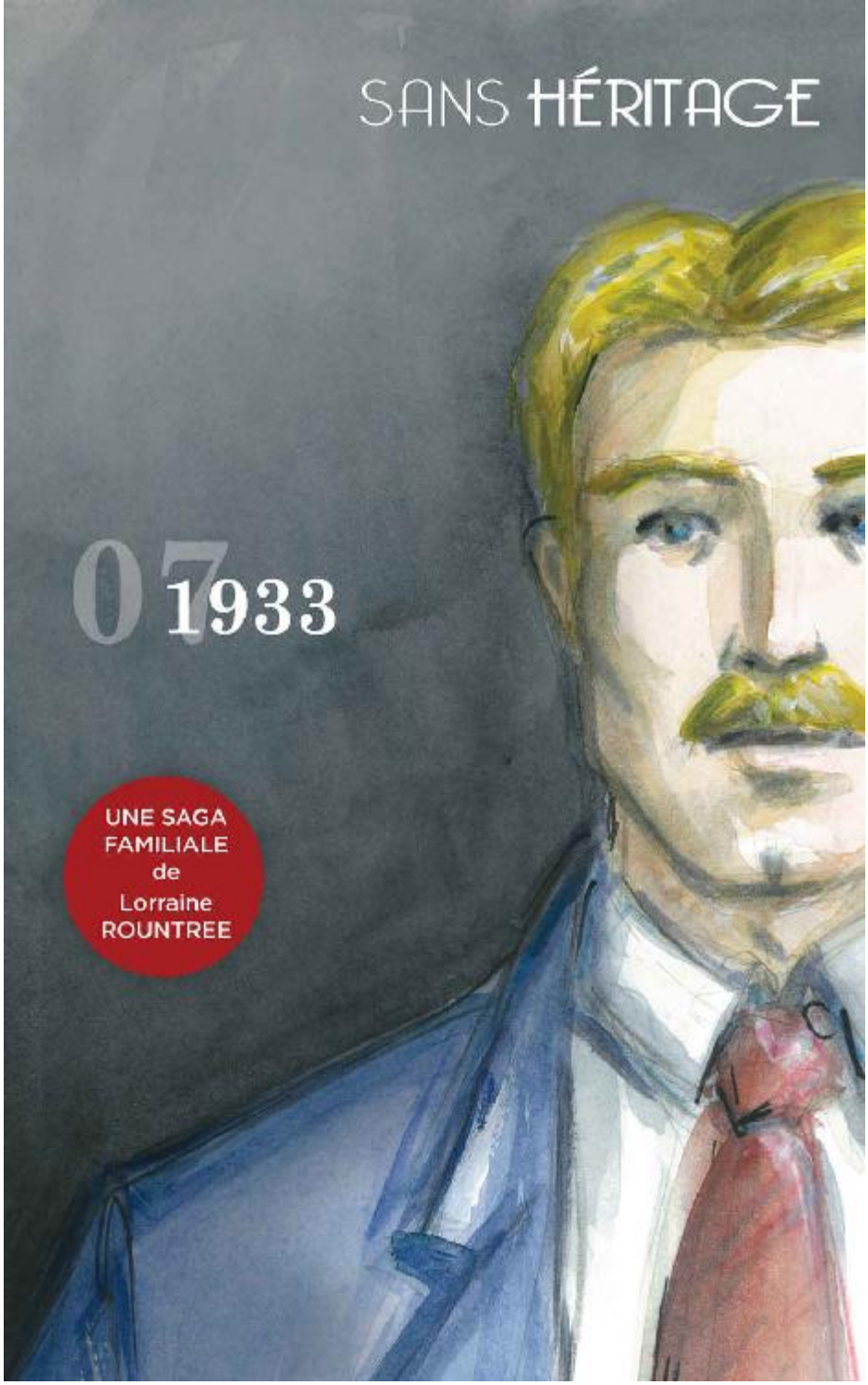
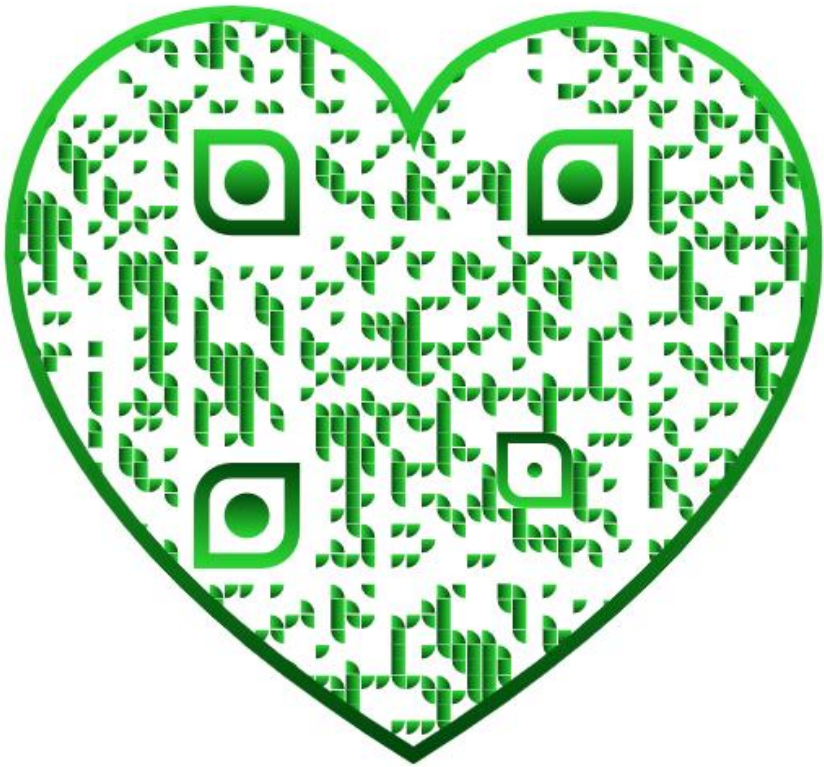
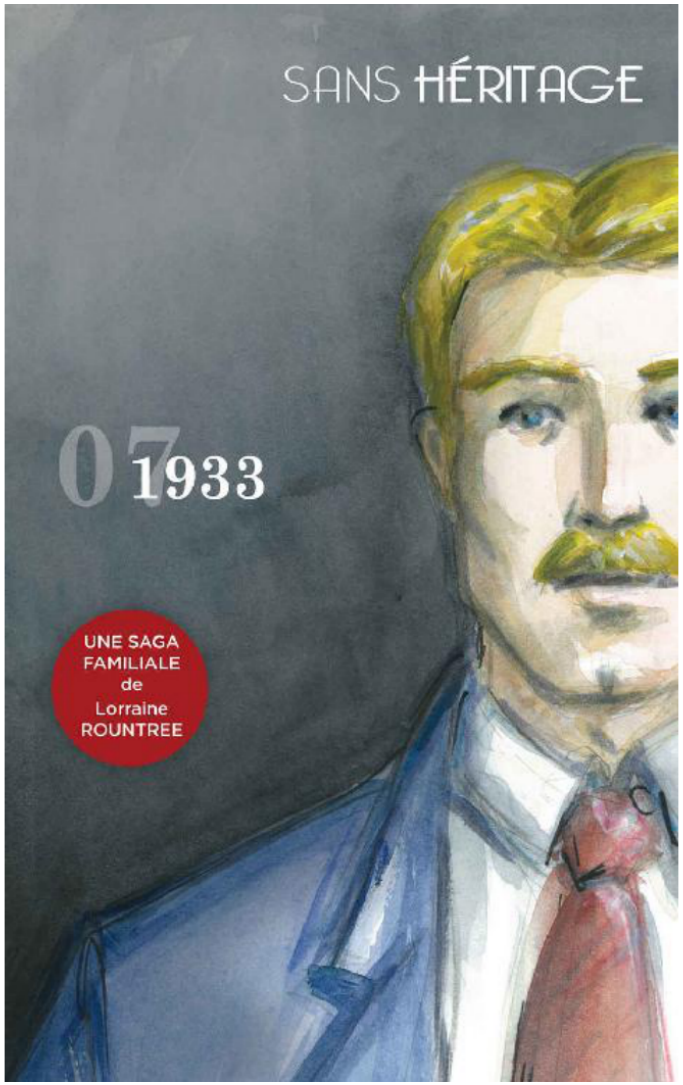
SANS HÉRITAGE



07 1933

UNE SAGA FAMILIALE de Lorraine ROUNTREE




SANS HÉRITAGE
07
1933
UNE SAGA FAMILIALE de Lorraine ROUNTREE

Sans Héritage

-7-

1933

Lorraine Rountree

F O R C E MAJEURE

Illustration couverture : Anne-Marie Lavollée
Tous droits réservés @2018 Lorraine Rountree
Manuscrit déposé à la SACD
lorrainemarierountree@gmail.com
Com in / Force Majeure
75 rue de Lourmel 75015 Paris
Dépôt Légal Juillet 2018

« Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le, afin de le posséder. »

Johann Wolfgang von Goethe

À mon mari Ashley, qui me relit avec une saine exigence.

À Becky Rodgers, en remerciement de ses précieux conseils historiques.

TABLE DES MATIÈRES

Ce qui s’est passé dans les volumes précédents

1 Bonne fête Lucien

2 Mauvaises nouvelles

3 Trahisons cachées

4 Faites entrer l’accusée

5 Le feu et la braise

6 Les bonnes œuvres

7 Les basses oeuvres

8 Procès d’intention

Dramatis Personae

Voici ce qui s'est passé dans les volumes précédents

Lucien Louis Marie Fréreux est né en 1900, au hameau de La Pardaille dans le Lot-et-Garonne. Dans la commune, il est connu pour être le fils de Jean Fréreux, compagnon-couvreur et d'Antoinette Cadiot. Il vit simplement, comme un petit paysan. C'est un garçon doux et profond, qui vacille parfois, envahi par des peurs, des sensations étranges qu'il ne sait pas nommer. Lucien ne le sait pas mais il vient d'autre part. Il est le fruit d'une relation brève et secrète entre la jeune Félicité Fréreux, la sœur de Jean, et Yves Raversi.

En mai 1913, Jean et Antoinette Fréreux meurent, écrasés par une voiture. Sans autre parent au monde, Lucien est recueilli par Félicité - qu'il croit être sa tante - et son mari, Constant Moine, qui vient le chercher à La Pardaille.

Lucien finit de grandir en Bretagne à Chateauville. Il partage son temps entre le cours complémentaire, la pêche et l'épicerie-café, établissement tenu avec brio par son oncle. Il change de nom et devient Lucien Moine, désormais fils adoptif de Félicité et Constant. Il a des copains : Jean-Paul, le fils d'un paysan, dont il se sent proche, Éric Sanguy, l'impétueux fils du boucher, et Jean, plus sombre, le fils du médecin.

À la maison, Félicité est intraitable. Elle veut que Lucien apprenne les manières. Il doit changer de chemise pour le dîner. Félicité lui fait perdre son accent du sud-ouest, lui apprend des mots nouveaux, lui impose des lectures savantes à voix haute. Mais elle retient son affection et prend souvent « ses grands airs ». Félicité aime la politique et voit dans la candidature de son mari à la présidence de l'Union du Commerce, la possibilité d'un nouveau départ. Viviane, la bonne, est une cuisinière inventive, dotée d'une forte personnalité. Lucien trouve en elle une confidente.

La Grande Guerre bouleverse ce petit monde. Les hommes, éloignés de leur famille, découvrent les sentiments qu'ils expriment dans leurs lettres. Les femmes découvrent la liberté et le désir, attisé par l'absence des maris. L'oncle Constant s'engage comme ambulancier volontaire et part au front. À

Chateauville, Lucien prend des responsabilités. Il sert à l'épicerie et au café, où les femmes du village se réunissent : Germaine Héry, l'épouse du maréchal-ferrant, ses filles Catherine et Jeanne, Fernande Sanguy la femme du boucher, Marianne, sa fille, Lucette Corentin, la femme de l'instituteur, Alice Caille, la postière retraitée, Geneviève Briel, la bijoutière et sa drôle de fille Claire.

En 1918, l'oncle Constant revient au village, amputé d'une main. La vie se réorganise. En juin, Lucien tombe malade. La grippe espagnole attaque une première fois mais fait peu de victimes. Lucien est sauf et immunisé, ce qui lui permet, aux côtés de son oncle et du médecin, de porter secours aux gens du village lors de la seconde vague de grippe, meurtrière celle-là.

Après les fêtes de l'armistice, Lucien reprend des études à Rennes, à l'école du Commerce et de l'Industrie. Il loge très confortablement chez Isidore Baron. Il se croit bien parti sur le chemin du bonheur. Il est fou amoureux de Catherine, désormais institutrice suppléante. Il se fait un nouvel ami, Émile Raversi, qui le comprend et révèle son talent pour le dessin. Les deux garçons ne savent évidemment pas qu'ils ont le même père, Yves Raversi. Lucien découvre aussi le cinéma, l'amour charnel et le « Jass » des soldats américains dans un cabaret de la ville.

Quand il rentre à Chateauville pour fêter Noël, il trouve Catherine inanimée sur le sol de sa chambre d'institutrice. Il la veille, la soigne, la demande en mariage. Une semaine plus tard, le 31 décembre 1918, Catherine meurt. Le chagrin de Lucien est immense.

Lucien a maintenant 25 ans. Il est sensible au charme de Gabrielle, la sœur aînée d'Edwige, la jeune épouse de Jean. Son oncle, Constant Moine a démissionné de la présidence de l'Union du Commerce suite au décès accidentel de son épouse Félicité. Avant de prendre la direction générale de la société de transport de son ami Éric Sanguy, Lucien rend visite à Émile Raversi, devenu couturier dans le Paris des années folles. Il se penche sur les comptes de la maison de couture et découvre d'importantes malversations financières. Avec l'aide de Gabrielle, puis d'Éric, il confond le comptable. Il épouse Gabrielle 6 mois plus tard.

1 Bonne fête Lucien

Le 8 novembre 1932, Gabrielle s'était mise au lit nue sous sa chemise de nuit et s'était blottie contre lui. Elle ne savait pas encore qu'elle attendait un enfant. Lucien n'avait rien dit, ni à Gabrielle ni à personne. Il jouissait d'être le seul à savoir. Gabrielle était enceinte d'un secret. Au bout de quatre jours, alors qu'elle revenait se coucher au petit matin, il avait pris ses deux seins à pleines mains. Ils étaient déjà plus lourds, plus fermes. Elle avait grogné de plaisir.

- Tu es enceinte ma chérie, dit-il doucement.

Gabrielle s'était retournée si vivement qu'elle avait cogné sa tête contre celle de Lucien. Elle s'était redressée, avait allumé la lumière et l'avait regardé, l'air effaré.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Tu as les seins qui ont pris du volume et tu as quatre jours de retard.

Elle avait écarquillé les yeux.

- Tu comptes toujours ?

Que lui dire ? Non il ne comptait pas. Il ne comptait plus. Ou plutôt si, mais pas ce qu'elle imaginait, pas uniquement. Cela avait commencé avec les cycles de sa femme. Puis, il s'était mis à dénombrer toutes sortes d'autres choses, les mots des plaidoieries qu'elle répétait le soir, le nombre de points qu'elle brodait, les passagers du tramway qu'ils prenaient ensemble tous les matins, les pichets de vin servis dans le restaurant où ils déjeunaient, les bouffées de cigarette de sa femme. Ce n'était pas tout le temps mais tout de même assez régulier. Quand ses inventaires tombaient sur certains chiffres, il s'émerveillait. Le 47 avait ses faveurs car il le transportait dans les collines du Lot-et-Garonne de son enfance.

Le médecin confirma la grossesse. Gabrielle ne fut pas heureuse tout de suite. Ses déceptions, ses doutes, ses blessures des premières années infructueuses s'étaient ravivés et l'empêchaient de vivre ce bonheur qu'elle avait trop attendu. Sa sœur Edwige et Andrée, la femme d'Éric, la grondèrent comme une enfant ingrate, parce qu'elles étaient mères. Une voisine se joignit au concert des reproches parce qu'elle ne l'était pas. Gabrielle se mit ensuite à en vouloir à Lucien. Il l'avait enfin fécondée alors qu'elle avait fini par se faire une raison ! Lucien avait humblement accepté la critique.

- T'as raison vieux, lui avait dit Éric, les bonnes femmes vaut mieux les laisser dire quand elles ont passé commande. Elles ont la tête à l'envers de toute façon.

Les nausées n'avaient rien arrangé. Gabrielle ne trouvait pas son chemin entre les sentences qu'on déversait sur elle - « *on passe toutes par là* », « *ça ne va pas durer* », « *mange pas ci, pas ça* » - et l'idée très rationnelle qu'elle se faisait des malaises qui la prenaient plusieurs fois par jour. Cet enfant qui s'était fait attendre était à vomir ! Le corps parlait. Il ne voulait pas de l'intrus. Marianne, appelée à la rescousse par Lucien, eut deux paroles magiques.

- Ce n'est pas l'enfant que tu vomis Gabrielle. C'est le monde qui nous entoure et la pression qu'il a mise sur tes épaules pendant toutes ces années.

Gabrielle l'avait regardée, l'air effroyablement triste et perdu.

- Ils n'ont pas été des dizaines à te dire que tu travaillais trop hein ? Ou que tu te nourrissais mal. Ou bien on te regardait de haut, d'un air méfiant sans rien dire. Non ? Tout ça pour trouver des raisons à ton infertilité, des raisons qui t'accusent bien sûr. C'est ça que tu vomis Gabrielle et tu as bien raison. Ton petit poussera plus tranquillement débarrassé de tout ce poids.

Marianne avait posé sa main sur son ventre.

- Et puis, ta mère te manque bien sûr.

Gabrielle avait pleuré dans le silence compréhensif de Marianne et impuissant

de Lucien. Quand il avait raccompagné celle-ci, il l'avait étreinte avec une telle fougue qu'elle l'avait repoussé en riant nerveusement.

- Comment sais-tu tout cela ? demanda-t-il.

Le visage de Marianne se ramassa dans une moue rageuse et triste.

- Moi qui ai le ventre sec !

- Ce n'est pas ce que j'ai dit…

- Moi qui n'ai plus de ventre du tout alors…

- Comment cela ?

Marianne avait haussé les épaules.

- Je m'occupe de femmes toute la journée Lucien ! De femmes qui souffrent. J'ai appris à ne pas juger. Et puis ma mère me manque à moi aussi. Occupe-toi bien de Gabrielle.

Cette nuit-là il avait rêvé de Marianne et s'était réveillé en sursaut quand il s'était mis à pénétrer son corps sans ventre.

Le dimanche 8 Janvier 1933

Gabrielle tendit son visage vers le miroir de sa coiffeuse. Elle posa un rouge orangé sur ses lèvres, un peu de fard sur ses joues pâles et creusées. Elle avait ajusté sa ceinture d'un cran. La mode revenait enfin aux tailles et aux épaules marquées. La robe en rayonne bleu marine, éclairée d'un grand col blanc s'ajustait parfaitement à sa nouvelle silhouette. Le tissu enrobait ses seins gonflés, il glissait sur ses hanches et laissait deviner ses longues cuisses. Émile était fou de ces nouvelles matières. Il avait été le premier couturier de renom à s'y intéresser. Il se rendait plusieurs fois par an dans les filatures de Vaux-en-Velin avec un soyeux de Lyon. Sous l'impulsion du jeune couturier, le soyeux avait investi des capitaux dans une grande usine de rayonne et dans des campagnes de publicité prestigieuses, imaginées par Émile, pour vanter

les mérites de la soie artificielle qui « *renouvelle l'art du tissu* ». Avec la rayonne, il pouvait obtenir 1000 coloris différents, des effets mats ou brillants. La rayonne était infroissable et s'imprimait facilement. Émile venait de dessiner une ligne de vêtements bon marché et avait fait confectionner une première série dans un atelier du sentier. Il voulait démocratiser la mode. La crise ne l'avait pas découragé. Il était convaincu que la mode, si elle était abordable, était un bon moyen de vaincre le pessimisme, la méfiance, le repli, tous ces poisons qui grippent l'économie. Si les femmes étaient jolies et heureuses de l'être, le pays ne pouvait s'en porter que mieux. Il faisait sourire ou crier son monde avec ses théories. Dans une France où les revenus du commerce et de l'industrie avaient chuté de moitié en 4 ans, le raisonnement d'Émile paraissait au mieux frivole, au pire indécent. Pourtant, malgré les moqueries ou les critiques, certains continuaient de croire en lui. Les financiers plaçaient de l'argent dans ses nouvelles boutiques. Éric avait investi sa part et Marianne avait proposé de faire tester les robes par les filles-mères du foyer d'accueil qu'elle avait ouvert à Rennes. Ses déshéritées seraient les premières à porter les nouvelles créations d'Émile. Elle n'en était pas peu fière.

Gabrielle ne disait rien, respirait doucement. Tous ses gestes étaient d'une lenteur inhabituelle pour elle. Elle n'avait plus de nausées mais elle vivait encore au ralenti, inquiète d'être reprise par les écoeurements qui chaviraient son corps et son âme.

- Tu es trop fatiguée pour ce dîner, soupira Lucien. Nous n'aurions pas dû… Tout le monde aurait compris.

Elle sourit, tapota ses joues, effaça d'un doigt habile les petites coulures sur les commissures de ses lèvres.

- On fêtera toujours la Saint-Lucien le 8 janvier quel que soit mon état ou celui du monde.

Elle se redressa, leva légèrement le menton, avança ses lèvres dans une petite moue mi-boudeuse, mi-gourmande et pivota doucement sa tête sur la droite, puis sur la gauche. Son regard avait perdu son acuité au profit d'une

expression plus vague, plus détachée. C'était une autre Gabrielle qu'il avait devant lui, une Gabrielle qui analysait l'effet qu'elle allait produire sur ses invités. Elle faisait la même chose quand elle répétait ses plaidoiries devant la psyché de leur chambre. Elle se dédoublait, devenait son propre juge. Quand un mot, une phrase ne résonnaient pas comme elle l'avait prévu, son visage se transfigurait et affichait l'incompréhension d'un public imaginaire. Gabrielle se précipitait alors sur ses notes et griffonnait nerveusement ses corrections. Là, devant la glace de sa coiffeuse, elle semblait satisfaite d'elle-même.

- Voilà, je suis prête, dit-elle avec une énergie retrouvée. Je meurs de faim !

Elle ne lui demanda pas « *comment tu me trouves ?* » ce qui le chagrina. Il aimait être l'arbitre de sa beauté. Il était maladivement jaloux mais ne le montrait pas. Il gardait pour lui ses gênes, son dépit, ses pulsions possessives. Il détestait que Gabrielle pose sa main sur le bras d'un homme, dans le feu d'une conversation ou dans les derniers échanges d'une soirée sur le palier de l'appartement, quand les convives prennent congé les uns des autres. « *N'oublie pas… Benoît…* », disait-elle les yeux brillants de plaisir et de vin. Ces soirs-là, Lucien l'envahissait de son corps. La douleur jalouse se transformait en une douceur accaparante et insatiable qui épuisait Gabrielle.

Elle se plaça devant lui, redressa sa cravate d'un ou deux millimètres et posa un doigt sur sa bouche.

- C'est bien mieux sans ta moustache.

Lui trouvait qu'on ne voyait plus que sa fossette qu'il n'aimait toujours pas malgré les compliments de sa femme. Sa lèvre supérieure, comprimée par des années de pilosité, n'avait plus aucune tenue. Il faisait constamment des mouvements de bouche parce qu'il avait une impression désagréable de relachement des chairs.

- Tu fais ça depuis trois jours…

Lucien se tripota la bouche.

- Parce que j'ai comme une lippe de la lèvre supérieure. Je remuscle.

Elle éclata de rire.

- N'empêche que ça te va mieux. Il n'y a plus que les fascistes qui portent la moustache. Tu es en bien meilleure compagnie sans la tienne.

- Avec Gary Cooper ? demanda-t-il en l'embrassant sur la joue.

- Exactement !

Depuis que Gabrielle avait découvert Gary Cooper dans *Cœurs brûlés* au cinéma du théâtre, elle prétendait que Lucien ressemblait à un acteur américain.

On sonna à la porte.

- Ce doit être Edwige, dit-elle gaiement.

- Déjà !

- Elle vient plus tôt pour bavarder…Me donner des leçons, je suis sûre.

- Pour une fois ! remarqua Lucien.

Gabrielle lui lança un fier regard de sœur rivale. Puis elle nicha sa petite main dans la sienne et se colla contre lui avec force.

- Lucien… ce soir ? chuchota-t-elle les yeux brillants. Ça fait longtemps.

Ils habitaient l'appartement familial depuis leur mariage. Edwige s'y sentait parfaitement chez elle et Jean y prenait aussi ses aises y ayant vécu près de 5 années pendant son internat de médecine. Lucien, malgré les livres, les objets et les tableaux qu'il avait apportés, malgré le temps qui avait forcément fait un peu son œuvre, avait toujours une impression d'étrangeté dont il ne parvenait pas à se départir. Quand Jean se servait un verre de cognac dans la cave à liqueur ou qu'il prenait un coussin dans le petit salon pour caler son dos sur

les fauteuils inconfortables du grand salon, Lucien se sentait en visite dans son univers familier. Marianne le houspillait en le sommant de remettre Jean à sa place. « *Tout fils de médecin qu'il est, il est mal élevé. Il n'est pas chez lui tout de même !* » Avec l'indivision, Jean devait considérer qu'il y était un peu.

Gabrielle aimait vivre dans l'appartement de ses parents. Elle s'était émancipée par le travail mais restait enchaînée au décor créé par sa mère, tandis qu'Edwige en avait reproduit la vie, docile et ménagère. L'appartement était vaste et bien conçu. « *En étoile* » expliquait Gabrielle aux visiteurs. Une entrée desservait les 3 pièces de réception disposées en enfilade sur la rue et deux espaces privés, trois chambres et une salle de bain d'un côté, la cuisine et la chambre de la bonne de l'autre côté.

Edwige s'était installée dans le petit salon. Elle avait posé sur la commode un minuscule sac noir très plat qui ne devait pas contenir grand-chose. Debout devant le grand miroir accroché au dessus de la commode Empire, elle tentait de redonner un peu de volume à sa fine chevelure. Elle était assez jolie quand on la détaillait. Ses traits étaient harmonieux, sa peau fine, son corps bien proportionné. Mais dans l'ensemble, elle ne faisait pas grande impression. Elle n'avait rien hérité de la flamboyance de sa mère. Elle était la fille de son père.

- Bonne fête Lucien, dit-elle en s'avançant posément vers lui.

Elle lui tendit sa joue et posa ses deux mains sur ses avant-bras. C'était tout ce qu'elle avait de commun avec sa sœur, des mains de petite fille.

- Jean n'est pas avec toi ? demanda Gabrielle.

- Non… ses migraines. Tu sais bien.

Edwige continuait de parler des migraines de Jean. N'avait-il pas après tout de terribles maux de tête qui le terrassaient plusieurs fois par an. Quand la crise se déclarait, il était incapable de sortir de sa chambre. Edwige fermait les volets, éloignait les enfants. Le docteur Pierre et son associé, le docteur Grue, traitaient les patients de Jean. Coline lui servait une maigre pitance, qui avait

deux mérites. Elle empêchait Jean de dépérir et lui donnait l'impression qu'il pouvait encore aller au bout de quelque chose. Cette compassion collective s'était révélée quand le docteur Pierre avait expliqué à Edwige et Coline ce dont souffrait Jean, ce qui avait mis Gabrielle en rage. Elle était furieuse après la famille Pierre tout entière, après la mère qui avait transmis une hérédité viciée, après le père qui n'avait rien dit de la folie circulaire de sa femme, après le fils qui avait inventé cette ridicule histoire de pieds pris dans le tapis pour expliquer le décès de sa mère, pendue dans le grenier. Elle avait même cherché la manière juridique de dénoncer le mariage de sa sœur. Et puis la vie avait suivi son cours. Edwige en avait pris son parti et peut-être même un peu plus. Gabrielle avait calmé ses ardeurs de procès mais elle scrutait les humeurs des enfants de sa sœur.

- Qui t'a déposée ? Le docteur Pierre ?

Edwige acquiesça.

- Et les enfants ?

- J'ai laissé le bébé à Coline. Et j'ai les grands avec moi. Ils sont avec Agnès dans la cuisine.

- Et c'est maintenant que tu le dis !

Gabrielle se précipita. Depuis le petit salon on entendit le claquement de ses baisers sur les joues de ses neveux, Anne âgée de 5 ans et Marc, tout juste 4 ans.

- Elle va mieux… chuchota Edwige. Je suis bien contente. Maintenant il faut qu'elle se remplume.

- Elle meurt de faim ce soir, précisa Lucien, lui aussi rassuré par l'appétit renaissant de Gabrielle.

Edwige le regardait. Son visage passait par les mille petites expressions qui accompagnent la perplexité. Elle fixa son regard, puis l'envoya au plafond, mangea ses joues, ses lèvres, retira son menton dans sa gorge. Depuis qu'il

avait coupé sa moustache, il avait droit aux mêmes pantomines. Seule la sténo-dactylographe qui s'occupait de son courrier avait fui en hurlant qu'un inconnu occupait le bureau de Monsieur Moine. Lucien s'était demandé si elle n'était pas finalement la seule à le regarder vraiment, les autres ne se fiant qu'à ses habits et ses habitudes. « *Puisque cet homme que je ne reconnais pas porte les mêmes habits que Lucien, puisqu'il occupe sa place au restaurant, au bureau, à la maison, ce doit être lui.* » Gabrielle l'avait conforté en racontant toutes sortes d'escroqueries fondées sur ce principe que Lucien connaissait par cœur « *l'habit fait le moine* ! » Il n'y avait rien de plus discutable qu'un témoignage visuel. Beaucoup de choses n'étaient qu'illusion.

- Tu as changé quelque chose ? finit par demander Edwige.

Étonnamment peu de gens se rendaient compte qu'il avait coupé sa moustache. Il la laissa chercher encore un peu en souriant, puis il se gratta sous le nez. Elle claqua des doigts.

- Ta moustache…C'est ça ta moustache ! Je croyais que Gabrielle adorait ta moustache.

- Plus depuis qu'Adophe Hit…

- Arrête je t'en prie, dit-elle d'un ton rude très inhabituel pour elle.

Elle durcit son petit visage.

- Il ne sera jamais élu de toute façon. Qui vient ce soir ? ajouta-t-elle en reprenant sa voix molle.

Qu'avait-elle besoin de demander ? C'étaient toujours les mêmes depuis 1926. Il y aurait Éric et sa femme Andrée, Marianne, invariablement seule, Émile qui arrivait souvent de Paris au milieu du repas, Benoît et Janine, les collègues avocats de Gabrielle.

- C'est bien que ça tombe un dimanche ta fête cette année. Pour Émile c'est mieux. Il aura pu prendre le train plus tôt sans doute.

Lucien avait hâte que Gabrielle revienne de la cuisine mais les rires qu'il entendait fuser n'annonçaient pas un retour imminent. Edwige avait toujours des petites conversations de rien. Elle fuyait les sujets sérieux qui menaient à trop de réflexion ou trop d'émotion. Il aurait bien demandé comment allait Jean, combien de temps avait duré sa dernière crise, si elle voyait des améliorations depuis le nouveau régime carnivore qu'il avait élaboré avec passion et espoir pendant deux jours et trois nuits d'affilée sans dormir. Il avait analysé toutes les viandes - morceaux et bas morceaux - et les modes de cuisson. Contrairement à Edwige, le docteur Pierre n'y avait pas vu une lubie de plus. Jean l'avait depuis longtemps convaincu que ses « migraines » devaient être le résultat d'un désordre chimique qui pouvait peut-être être corrigé par une alimentation comportant plus de protéines. Les deux hommes étudiaient ensemble les effets des recettes inventées par Jean. Lucien aurait bien voulu savoir si leurs recherches progressaient dans le bon sens. Mais Edwige lèverait probablement les yeux au ciel et parlerait d'autre chose, d'un autre petit rien. Il fut sauvé par un nouveau coup de sonnette. Il s'excusa et alla ouvrir.

- T'as coupé ta moustache ! lui dit Émile tout de go.

- J'ai rien dit, je te jure, glapit Éric.

- Je ne sais pas si j'aime, ajouta Émile en penchant la tête.

- T'as intérêt parce que c'est un ordre de Gabrielle, menaça Éric en éclatant d'un gros rire. Bonne fête vieux !

- Entrez les amis. Donnez-moi vos manteaux.

Éric portait des costumes bien taillés dans des tissus de premier choix. Les épaules étaient un peu plus larges que sa carrure ne le réclamait. Il posa sur le bras de Lucien un lourd pardessus gris à col noir. Émile aida Andrée, la plantureuse Madame Sanguy, à ôter son vaste manteau de fourrure. Lui ne portait qu'une grande écharpe claire savamment nouée autour de son cou.

- Jean n'est pas là ? demanda Éric en pénétrant dans le petit salon. Encore ses

migraines ?

Edwige hocha la tête sans rien dire. Andrée alla tout de suite prendre place auprès d'elle et se mit à converser avec un air navré. « *Les deux femmes beiges papotent* ! » avait dit Marianne un jour. Les hommes allumèrent une cigarette. Gabrielle entra dans le salon, un enfant à chaque bras.

- Embrassez tout le monde et au lit, dit-elle en poussant devant elle Anne et Marc.

Les enfants s'exécutèrent sous les regards scrutateurs de leur mère et d'Andrée qui devait se livrer à une comparaison sans indulgence avec sa propre progéniture. Certaines mères ne trouvent jamais leurs enfants assez bien. Andrée chuchota à l'oreille d'Edwige un verdict qui remplit celle-ci de joie.

Émile se pencha vers Lucien.

- Gabrielle est magnifique. Ça lui ira bien d'être maman. Je crois que je vais lui faire une robe pour son état, quelque chose d'élégant, qui ne cherche pas à masquer…discret quand même, tu vois ce que je veux dire ?

- Pas du tout ! répondit Lucien.

Émile éclata de rire.

- Qu'est ce qui te rend si gai Émile ? demanda Gabrielle en lui tendant sa joue.

- Ton mari Gabrielle.

Il l'embrassa d'un tout petit baiser, du bout du bout de ses lèvres.

- Il ne veut toujours rien comprendre à mon métier.

Gabrielle fronça les sourcils.

- Il l'a pourtant bien compris quand il était menacé par … comment s'appelait-il déjà ?

- Monet, cria Éric comme s'il était encore dans la compétition de calcul mental de monsieur Barthélémy, l'instituteur de Chateauville. Qu'est-ce que je lui ai mis !

Éric écrasa deux baisers victorieux et sonores sur les joues de Gabrielle. La sonnette retentit. Gabrielle se dirigea vers la porte. Lucien la suivit et lui prit le bras fermement.

- Gabrielle, arrête avec cette histoire s'il te plaît. Je ne l'ai pas fait pour l'argent, dit-il tout bas.

- Tu ne fais rien pour l'argent chéri. N'empêche que les affaires d'Émile… sans toi…

- C'est de l'histoire ancienne.

Elle ouvrit la porte. Benoît, Janine et Marianne entrèrent. Ils dirent d'une seule voix joyeuse « *Bonne fête Lucien* ! ». Benoît avait une allure de notaire établi malgré ses 32 ans et sa pratique quasi guerrière de sa profession d'avocat. Il disait que sa verve lui faisait obtenir l'acquittement, et ses rondeurs l'indulgence des peines.

- Émile est déjà là ? s'étonna-t-il. Je ne pensais pas que nous serions les derniers.

- Tu es pire que mon frère, soupira Marianne. Qu'est-ce que vous avez à toujours vouloir vous classer les uns par rapport aux autres.

- Tu es bien contente d'avoir un avocat qui veut gagner tes procès, rétorqua Benoît.

- Je croyais que tu faisais ça pour la justice, pas pour la compétition.

- Ça peut aller de pair. Tu sais bien qu'avec les bons sentiments on ne gagne

aucun procès.

- En correctionnelle peut-être mais aux assises si ! affirma Marianne.

Janine, aussi fine et petite que son mari était massif, gronda comme une mère tendrement agacée par les chamailleries de ses enfants.

- Gabrielle, ces deux-là tu les installes loin de moi. Ils me fatiguent depuis le début de l'après-midi avec leurs bretteries…

- Bretteries ! C'est un mot cela ? demanda Benoît en prenant sa femme par la taille. Ma gentille petite fine lame…

- Pourquoi petite ?! glapit Marianne.

Tout le monde regarda Marianne puis Janine, qui malgré ses hauts talons, devait tout juste approcher les 1mètre 50. Marianne ouvrit des mains impuissantes et se frappa les joues.

- Déformation militante. Désolée !

- Donne-moi ton manteau, dit Lucien en tendant le bras.

Tout le monde s'exclama. Marianne portait une des robes créées par Émile. Elle était parfaite avec son imprimé fleuri, le drapé qui sépare bien les seins, la taille haute, le plissé dansant, les manches ballon, la fleur de crèpe piquée sur l'épaule gauche. L'ensemble était élégant sans formalisme, féminin sans chichi, gai sans ostentation. C'était une robe à tout faire, à tout être. Émile avait raison. Si les femmes se mettaient à porter des robes comme celle-là, le pays reprendrait espoir. Les gouvernements arrêteraient de sauter, les salaires de baisser, les emplois de disparaître. Lucien eut une bouffée de tendresse pour Marianne qui rougissait et tortillait des pieds comme une gamine. Elle était à mi-chemin entre la toute petite Janine et la grande Gabrielle, à mi-chemin entre sa hargne militante et son envie de plaire, à mi-chemin entre la prestance d'une femme accomplie de 38 ans et l'innocence d'une enfant. Il détourna les yeux car il sentait que cette tendresse lui donnait d'autres idées. Il commençait à souffrir de l'abstinence imposée par l'état de Gabrielle.

« *Lucien…ce soir ?* » avait-elle dit avec le beau regard intense de ses envies et de son plaisir.

L'assemblée se transporta dans le grand salon. Les deux femmes beiges, Andrée et Edwige, reprirent leur petit bavardage en aparté, sagement assises dans des bergères Louis XV. Les autres restèrent debout et formèrent un cercle autour d'Émile qui fut abreuvé de questions sur Paris, ce qui s'y passait, s'y disait, s'y pensait, s'y tramait. C'était chaque année la même chose. Et chaque année, Émile se targuait de ne rien savoir.

- Je ne fais que des robes, s'exclama-t-il. Lucien en sait certainement plus que moi avec tous les journaux qu'il lit.

- Ça lui prend un temps fou, remarqua Éric. Mais je ne m'en plains pas.

- Nous non plus ! ajouta Benoît. Lucien est une mine. Ton dossier sur le tribunal correctionnel de Brest m'a été très utile. Le président y est vraiment un drôle de loustic. Mais sur le long terme, on comprend comment il raisonne, à quels arguments il est sensible.

Lucien lisait chaque jour *Ouest Éclair*, *Le Populaire* et *L'Humanité*, *Paris Soir*, *L'Excelsior*, *Le Figaro* et, sur les conseils d'Isidore Baron, le *New York Times* une fois par semaine. Il lisait vite, avait de la mémoire et savait relier les événements entre eux. Il constituait des dossiers thématiques au gré des intérêts de ses proches ou de ses intuitions. Grâce à lui, Éric connaissait avant tous ses concurrents les progrès techniques, les nouveaux marchés, les faillites, les projets de loi et les revendications ouvrières. Discrètement conseillé par Monsieur Bourdon quand il était encore en vie et moins discrètement par Marianne, Éric était devenu un patron respecté et puissant, soucieux de ses employés, plus par pragmatisme que par humanité. Au sein des établissements Sanguy on appelait Lucien « *le devin* » depuis qu'en 1929 il avait prédit la propagation de la crise américaine au reste du monde. Le banquier d'Éric s'était moqué, avait juré que la France ne serait pas touchée parce qu'elle se suffisait à elle-même. Les entreprises, même si elles étaient de taille modeste, y étaient solides, peu endettées et trouvaient parmi les Français la majeure partie de leurs clients. Lucien avait accepté l'argument, ce qui avait

flatté le banquier. Mais une fois ce dernier parti, il avait expliqué que dans les deux ans, la vieille économie française qui se suffisait à elle-même, comme une vieille femme qui se nourrit de rien, vacillerait, sous les effets conjugués des probables désordres monétaires et de la fuite des capitaux qui se produiraient inévitablement. Il avait ajouté que la crise était une sorte de grippe qui en peu de temps atteignait les fonctions vitales d'une économie. Et la crise comme la grippe se moquait des frontières. Il ne fallait pas compter sur le gouvernement pour prendre les bonnes décisions. Lucien pariait sur une politique déflationniste qui n'allait pas arranger les choses. Sur ce point, Éric fut plus difficile à convaincre. Comme l'oncle Constant, il trouvait que l'État dépensait trop et qu'il était sain de commencer à en réduire les dépenses. Lucien expliqua que si l'idée était juste, le moment était mal choisi. L'État devait maintenir son train de vie, payer ses fonctionnaires, passer des commandes, lancer des grands travaux pour contribuer à la vitalité de l'économie française. Malgré son désaccord sur tous ces points, Éric écouta Lucien plutôt que son banquier. Il diversifia ses affaires et ses investissements pour traverser l'orage sans encombre et préparer l'avenir. Dès le mois de janvier 1930, il passa ses entrepôts, ses flottes de véhicules et son portefeuille de clients au peigne fin. Il vendit ce qui n'était pas rentable, modernisa le matériel de manutention et fit analyser par Lucien le compte de chaque client. Il diversifia et équilibra ses placements en privilégiant la propriété bâtie - pour asseoir ses revenus sur une base solide - et les secteurs les plus modernes de l'économie - l'automobile, l'électricité et le pétrôle- pour préparer l'avenir. Ce qu'avait prédit Lucien se produisit dans le courant de l'année 1931 et se poursuivait encore. Les établissements Sanguy souffraient comme toutes les entreprises mais résistaient beaucoup mieux. L'activité et les salaires accusaient une baisse de 5% contre 25% partout ailleurs. Mais les établissements Sanguy n'étaient pas seuls au monde. Lucien se demandait anxieusement si les mesures prises par Éric suffiraient et si tôt ou tard il ne serait pas, lui aussi, obligé de licencier.

Le dîner était joyeux et bruyant. Edwige et Andrée, séparés par Benoît, menaient leur conversation dans son dos. On entendait des bribes de recettes, des histoires d'enfants. Benoît haussait le ton pour atteindre Émile, placé à côté de Gabrielle. Éric imposait sa voix, suivi de près par Marianne. Janine

réussissait souvent, grâce à son timbre aigu et à son à-propos, à prendre l'avantage sonore. Les conversations s'enchaînaient avec une logique de comptine enfantine. « *Marabout, bout de ficelle, selle de cheval…* ». Le naufrage du paquebot l'Atlantique qui occupait la moitié du journal depuis le début de la semaine mena au récit d'autres catastrophes. Andrée apprit ainsi que tante Félicité avait péri dans un accident de train. Lucien s'étonna qu'elle ne l'eût pas appris plus tôt. Parlait-il si peu de sa tante ? Cela faisait plus de 11 années qu'elle était morte. Il pensait souvent à elle pourtant.

Un côté de la table se lançait maintenant dans une conversation sérieuse sur la sécurité des transports. L'autre côté, sous la houlette de Benoît, inspiré par le feu qui avait ravagé le navire, se mettait à parler des crimes passionnels qui, eux-aussi, envahissaient les journaux. Les journaux justement faisaient l'unanimité contre eux, même si - Gabrielle en fit la juste remarque - Lucien en sortait quelque vérité, Émile et Éric beaucoup de notoriété grâce à la publicité. Le passage au plat de résistance - un saumon de Loire sauce hollandaise accompagné de pommes vapeur - permit de remettre à zéro les compteurs des conversations, ou presque ! Éric cherchait à poursuivre sur le thème de la sécurité et des assurances. Mais cela ennuyait tout le monde. Le désintérêt fuyant de ses voisines, Edwige et Janine, finit par le convaincre de passer à autre chose. Lucien s'amusait de le voir écouter rapidement ce qui se disait à sa droite puis à sa gauche pour décider à quelle conversation il se raccrocherait pour les prochaines minutes. Le cinéma et le succès de Raimu dans *Les gaietés de l'escadron* eurent ses faveurs. Il n'avait pas vu le film mais s'intéressait au succès public. Tout ce qui attirait les foules était digne de son attention d'homme d'affaires. Lucien était certain que dès le lendemain son analyse serait requise sur l'investissement dans la production ou la distribution cinématographique.

Lucien, laissé à lui-même par ses voisins qui conversaient ailleurs, regardait les convives. Gabrielle avait raison. Côté patrimoine il était à la traîne. Il gagnait raisonnablement sa vie mais il n'était pas devenu riche. Éric était de loin celui qui avait le mieux réussi. Émile, aguerri par l'épisode Monet développait sérieusement ses affaires. Benoît avait avec Janine un cabinet d'avocats florissant. Marianne entretenait sa fortune héritée de son défunt mari pour servir la cause des femmes. Quant à Jean, il avait 5 ou 6 héritages

d'avance sur tout le monde. Quand Émile avait proposé à Lucien de prendre sa part dans la maison de couture, il n'avait pu se résoudre à se séparer de ses économies. Il n'était pas assez riche ou pas assez pauvre pour prendre des risques. Les quelques milliers de francs qu'il avait à la banque le rassuraient. Ils perdaient de leur valeur mais Lucien s'en moquait. Ils étaient là, comme une ancre qui maintient un bateau qui ne sort jamais en mer.

- Mes amis, je vous invite à passer au salon, annonça Gabrielle en se levant de table.

Lucien servit des liqueurs. Les femmes s'installèrent près de la cheminée. Éric s'occupa de ranimer le feu, Benoît se mit à somnoler en sirotant son Cognac. Lucien rejoignit Émile, qui se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre et fumait une cigarette. Il sortit un petit livre de sa poche et le tendit à Lucien.

- Tiens, je t'ai pris le dernier Maigret. Bonne fête mon ami.

Le visage de Lucien s'éclaira.

- *Liberty-Bar*. Épatant. J'ai adoré le dernier, *Le fou de bergerac.*

- C'est vrai que ça se passe en Dordogne ?

- À 40 kilomètres de La Pardaille. Tu l'as lu celui-là ?

- Oui c'est très bien. Tu as vu le film de Renoir, *La nuit du Carrefour* ?

- Je n'ai pas aimé. Pierre Renoir n'est pas assez lourd pour jouer Maigret.

- Je suis d'accord. Ce n'est pas le maigret de Simenon, dit Émile en tendant son paquet de cigarettes.

Lucien glissa le livre dans sa poche, prit une cigarette et l'alluma au briquet d'Émile. Il était content d'être seul avec lui. Éric faisait rire la galerie avec des histoires de fin de soirée. Il avait un public et ne viendrait pas de sitôt les déranger. Lucien trouvait auprès d'Émile un apaisement profond sans avoir besoin de rien d'autre que sa présence. Il lui faisait le même effet que

Catherine.

- Comment va ton oncle ? demanda Émile après avoir inspiré goulûment une bouffée de tabac.

- Bien…

Il aurait voulu que sa toute petite réponse soit prononcée avec suffisamment d'indifférence pour passer à autre chose mais un grand soupir lui échappa.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

Lucien regarda ses pieds.

- Il vient de découvrir que Gabrielle et Edwige sont juives. Il n'a rien dit vraiment. Mais, tu sais comment il est.

- Je croyais qu'il était pour Dreyfus ! protesta Émile d'une voix un peu forte.

Lucien regarda anxieusement vers Gabrielle. Elle n'avait rien entendu.

- Il est surtout pour la République, contre l'Église. Rien à voir avec les Juifs.

- Comment a réagi Gabrielle ?

- Je n'lui ai pas dit. Elle ne vient pas à chaque fois avec moi. Elle n'a jamais été très à l'aise avec lui tu sais…Et je n'ai pas encore dit à mon oncle qu'elle attendait un enfant.

Émile soupira.

- C'est compliqué.

- Oui, dit Lucien.

Il sut gré à Émile de n'émettre aucun jugement sur son oncle Constant, de ne donner aucun avis. Pourtant de toute la bande, c'était lui qui avait le plus à se plaindre de la froideur de l'oncle. C'était compliqué en effet.

- Peut-être que quand l'enfant paraîtra…suggéra doucement Émile.

- Peut-être. Et toi tes parents ? Je croise parfois ton père chez Bahon.

- Il te prend toujours pour moi ?

- Plus maintenant.

Le visage d'Émile s'assombrit.

- Quand il te prenait pour moi, au moins il me reconnaissait encore. Quand je suis passé à la maison avant de venir, il m'a dit « *bonjour Monsieur* ». Maman, ça la rend folle tout ça !

- Mais il peint toujours ? Parce qu'il achète beaucoup de pinceaux chez Bahon.

- Oui. Il faudrait que je te montre. Je ne sais pas trop quoi en penser.

- C'est compliqué, dit Lucien doucement.

Émile sourit tristement et tendit de nouveau son paquet à Lucien. Ils fumèrent silencieusement leur deuxième cigarette. Un dernier éclat de rire du côté de la cheminée donna le signal du départ. Pour la forme, Lucien recommanda à ses amis de faire silence dans l'escalier. Mais le vin et l'amitié menaient rarement à la discrétion. La voisine du premier se plaindrait dès la première heure.

Gabrielle voulut aller voir si Anne et Marc dormaient. Les deux sœurs chuchotaient devant la chambre des enfants.

- S'ils ne dormaient pas, ils seraient sortis de leur lit. Tu verras, dit Edwige d'un ton supérieur.

- Ça c'est pas vrai, répliqua Gabrielle. Rappelle-toi comme on rallumait la chandelle pour lire la comtesse de Ségur.

- Gabrielle ! On avait 10 ans ! Anne ne sait pas encore lire. Tu vas les réveiller si tu ouvres la porte. Elle grince toujours je suis sûre.

Gabrielle sourit et lâcha la poignée de la porte.

- D'accord…Bonne nuit, grande petite sœur ! Dors bien, dit-elle.

- Oh oui ! répondit Edwige comme une sentence.

Ils se déshabillèrent rapidement et se mirent au lit. Gabrielle éteignit la lumière.

- Je suis bien contente qu'Edwige reste un peu. Elle aura au moins deux bonnes nuits de sommeil. Jean dort si peu.

Elle respira plusieurs fois profondément. Lucien crut qu'elle avait changé d'avis et qu'elle était en train de s'endormir. Puis il sentit son corps rouler contre le sien. Il sentit ses petites mains déboutonner la veste de son pyjama, frôler le bas de son ventre. Son souffle s'accélérait, ses gestes devenaient moins habiles. Il finit de se déshabiller pendant qu'elle enlevait nerveusement sa chemise de nuit. Fatigués par le dîner et l'envie trop pressante de se retrouver, ils mirent longtemps à atteindre le bon rythme de leurs jouissances. Ils s'endormirent une heure plus tard, en sueur, malgré le froid de janvier qui s'immisçait dans la chambre à travers les bois usés des fenêtres.

2 Mauvaises nouvelles

Le Mardi 31 Janvier

Les récentes gelées avaient cédé. Le temps s'était remis à la normalité. Gabrielle ne réclama pas tout de suite le journal comme elle le faisait chaque soir après dîner. Lucien espérait qu'elle oublierait, qu'elle passerait la soirée à faire autre chose. Elle aimait broder. Peut-être allait-elle demander son ouvrage ? Elle avait les yeux fermés, la main posée sur son ventre. Dans la cuisine, Agnès passait un disque sur son gramophone portatif. Elle ne s'en séparait jamais. Elle l'emportait avec elle dans toutes les pièces de la maison quand elle faisait le ménage et l'installait dans sa chambre quand elle avait fini son service. Elle avait économisé une partie de ses gages d'une année pour s'offrir l'appareil vedette de la Compagnie Française du Gramophone. Elle passait 1000 fois les mêmes morceaux. Lucien et Gabrielle lui avaient offert pour Noël 3 nouveaux disques et un saphir de remplacement. Quand Agnès faisait la vaisselle du soir, ils avaient le droit désormais à *La veuve joyeuse*, à Maurice Chevalier et à Damia. Gabrielle chantonnait son dernier succès, *Berceuse tendre*.

- Il fait si bon près de toi
Que j'y passerais ma vie
Dans tes deux bras berce-moi
Car il faut que j'oublie
Sans me demander pourquoi
Si je souffre ou si je t'aime
Va ! Malgré tout quand même
Garde-moi tout près de toi.

« *Drôles de paroles pour une berceuse !* » pensa Lucien.

Le phono s'arrêta au milieu du dernier refrain. Agnès allait se coucher ! Gabrielle grogna.

- Il faut que je lui dise d'aller jusqu'à la fin. Ça raye les disques de faire comme elle fait.

- Veux-tu que nous achetions un Gramophone ?

- Non…Ça va bien comme ça. Tu veux bien me passer le journal, Lucien.

- Tu ne veux pas broder ?

- Pas très envie. Passe-moi le journal s'il te plaît.

À quoi bon retarder le moment ! Il lui tendit *Ouest Éclair*.

- Tu ne vas pas aimer, dit-il doucement.

Elle le regarda plus intriguée qu'inquiète.

- C'est encore le président Pinson ?

Les condamnations sévères du président Pinson au tribunal correctionnel révoltaient Gabrielle. Lucien ne répondit pas. En moins d'une seconde, le visage de sa femme devint aussi gris que le papier du journal. Elle porta la main à son cœur puis la posa sur son ventre. Lucien s'assit à ses côtés, entoura ses épaules, mais ne dit rien. Il lui semblait que son silence traduisait mieux le fait qu'il comprenait son désespoir. Ils restèrent un long moment serrés l'un contre l'autre. Puis le corps de Gabrielle s'affaissa.

- Dis moi que ce n'est pas vrai Lucien. Dis-moi que ce n'est pas vrai, supplia-t-elle en secouant la tête.

Elle le regardait comme madame Tiranoff l'avait regardé quand il avait découvert que Monet, le comptable véreux d'Émile, pratiquait les mêmes malversations dans les comptes de la modiste. Gabrielle avait dans les yeux la même supplication mêlée de désespoir.

- J'aimerais Gabrielle. J'aimerais tant.

Lucien se pencha et prit le journal.

- Écoute, ce n'est peut-être pas…

Il ouvrit le journal page 4.

- Le correspondant à Berlin est plutôt rassurant. Tu veux que je te lise ce qu'il dit ?

Gabrielle haussa les épaules.

- Waast est un bon journaliste. Écoute toujours.

Elle soupira. Lucien se mit à lire à haute voix.

- « *Encadré comme il est par Messieurs Hugenberg et von Papen, il ne fera pas ce qu'il voudra… Il n'y a qu'une seule armée véritable en Allemagne, la Reichswehr et celle-ci n'est pas à ses ordres. Un chancelier quel qu'il soit ne sera jamais considéré par elle comme son chef. Les chefs de l'armée sont des aristocrates, attachés aux anciennes traditions prussiennes, ils sont là pour qu'on les respecte.* »

Gabrielle haussa les épaules.

- Il y a ça aussi, poursuivit Lucien, « *Le fait d'avoir maintenu von Neurath aux Affaires étrangères indique le désir commun à Hitler et aux autres dirigeants de convaincre le monde qu'ils vont être sages.* »

- Je n'y crois pas, dit Gabrielle d'une voix blanche. Hitler est un monstre et il est chancelier du Reich.

Le lundi 27 février 1933

Chaque soir, dès que le repas était fini et la vaisselle débarrassée, Gabrielle posait sur la table le journal, une paire de ciseaux, un crayon, une règle et un pot de colle dans une disposition si parfaitement alignée que Lucien avait cru qu'elle l'imitait et se moquait de lui. Elle avait décidé d'appliquer ses

méthodes, de décortiquer ligne par ligne les informations données par le journal et de les consolider. Elle se contentait d'*Ouest Éclair* parce qu'Edwige ne lisait rien d'autre. Il n'était donc pas question d'aller chercher des sources différentes pour convaincre sa sœur qu'une barbarie était à l'œuvre en Allemagne et qu'un jour elle traverserait les frontières. Edwige ne voulait pas y croire. Lucien n'était pas sûr qu'un dossier rigoureusement documenté ferait la différence. Sa belle sœur pratiquait une splendide ignorance de ce qui la gênait. Si les crises de neurasthénie de Jean n'étaient que des migraines, les exactions d'Hitler n'étaient que des débordements sans gravité qui concernaient principalement des communistes. « *Ça passera !* »

- Elle est juive. Elle n'a pas le choix. Il faut qu'elle comprenne.

Gabrielle travaillait avec une application de sage écolière. Elle n'exprimait aucune émotion, ne commentait ni les faits ni les analyses. Elle se contentait de les répertorier dans un grand agenda que Lucien lui avait rapporté du bureau. Quand les nouvelles du jour prenaient trop de place sur la page calendaire, elle procédait à de savants collages et pliages pour ne pas déborder sur le jour d'après et respecter scrupuleusement le déroulement des faits qui se passaient Outre-Rhin. Au bout d'une heure ou deux - cela dépendait de l'actualité - elle considérait son travail du jour. Avec sa petite main bien à plat, elle lissait le papier collé sur le cahier, pour chasser les bulles d'air ou les amas de colle. Puis elle regardait ses mains salies par l'encre d'imprimerie. Elle fermait le cahier, le pot de colle et les ciseaux et passait dans la salle d'eau. Le journal restait sur la table, débarrassé des impuretés nazies.

- Ça l'occupe ! avait dit Éric avec son rude bon sens habituel.

Il avait raison mais il se trompait d'objet. Gabrielle ne s'occupait pas l'esprit pour échapper à des humeurs de grossesse. Lucien, qui choisissait souvent d'effectuer des tâches mécaniques pour empêcher son esprit de s'emballer comprenait parfaitement ce que sa femme faisait chaque soir. Quand elle découvrait un article qui traitait de sa cause, elle prenait sa règle, son crayon, tirait des traits puis découpait méticuleusement sans jamais s'énerver même quand elle devait faire pivoter ses ciseaux à angle droit, ce qui n'était pas simple. Pendant qu'elle faisait cela, elle ne pensait pas à ce qu'elle venait de

lire. Gabrielle s'était choisi un combat, convaincre sa sœur, et les armes inoffensives d'une trousse d'écolier pour repousser l'horreur à une distance raisonnable de ses émotions.

- Lis !

Elle était debout devant lui. Il ne l'avait pas vue arriver. Il lisait depuis une heure dans le petit salon, le livre offert par Émile, *Liberty Bar* de Georges Simenon. L'ambiance était si prenante qu'il regarda Gabrielle avec des yeux de poisson. Il était encore au Cap d'Antibes avec le gros commissaire qui suait sous son chapeau et ses costumes trop chauds. Il venait de se rendre compte que Maigret avait lui aussi de temps en temps des impressions bizarres qu'il ne savait pas nommer, qui le mettaient mal à l'aise et le rendaient bourru et silencieux.

- Lucien, lis donc ! répéta-t-elle sèchement en lui tendant deux feuilles de papier.

Revenu à elle, il prit les deux feuilles de papier. Elles étaient recouvertes sur le recto et le verso de la grande écriture nerveuse de Gabrielle. Elle avait établi une synthèse de tous les faits qu'elle avait consignés depuis le 1er février dans l'agenda.

2 février : Dissolution du Reichstag.

3 février : Attaques de communistes par les nazis.

4 février : Accords entre Berlin et le gouvernement fasciste de Rome.

5 février : Dissolution de tous les conseils municipaux et conseils provinciaux de Prusse. Décret de restriction de la liberté de la Presse. Interdiction de réunion pour le parti communiste. Interdiction des ouvrages marxistes. Interdiction du livre d'Erick Maria Remarque À l'ouest rien de nouveau.

6 février : Dissolution de la Diète prussienne. Assassinat du maire de la ville.

8 février : Décision d'Hitler de ne soutenir que les députés nazis aux

élections. Aucune alliance avec les partis conservateurs. Aucune alliance entre socialistes et communistes.

12 février : Suspension d'un journal républicain en raison d'un article jugé injurieux.

13 février : Interdiction de la Rote Fahne, journal communiste. Fonctionnaires considérés comme suspects démis de leurs fonctions.

15 février : Poursuite des exclusions de fonctionnaires. Un député nazi bouscule le président du comité de surveillance du Reichstag et s'installe à sa place.

16 février : Remplacement de tous les préfets de police. Visite d'Hiter aux écoliers militaires âgés de 8 à 15 ans. Devise de l'école « le monde est basé sur la lutte ».

17 février : Interdiction des céréales étrangères sur le marché allemand. Attaque de la France par voie de presse.

18 février : Interdiction d'un journal bavarois.

21 février : Ordre de tirer sans pitié sur les manifestants hostiles au cabinet.

22 février : Attaque de membres d'associations catholiques par des nazis, 1 tué et 3 blessés graves.

23 février : 65 morts et 100 blessés depuis le 30 janvier 1933.

25 février : Fermeture du siège central du parti communiste. Interdiction du journal socialiste Volkstimme.

Lucien ne put s'empêcher de repartir au Liberty Bar dont l'atmosphère tranquille tranchait si nettement avec ce qu'il venait de lire. La grosse Jaja qui ne quittait jamais sa cuisine minuscule, qui préparait des gigots savoureux et des salades à l'ail pour un ou deux habitués sans conversation et pour la jeune et belle Sylvie qui avait échoué là un soir de beuverie. Sylvie vêtue d'un

peignoir lache et terne qui ne cachait pas grand-chose de son corps quand elle se levait de table, sans que personne n'y prête vraiment attention. Et Maigret qui prenait la dernière tranche de gigot à pleines mains parce qu'elle était irrésistible, qu'il avait faim et qu'il se sentait bien dans la cuisine de la grosse Jaja ! Tous les personnages que le commissaire finissait par aimer, même s'ils avaient tué, avaient des vies enfermées dans des appartements sombres, des loges de concierge, des arrière-boutiques crasseuses et des routines sans joie. La vie, la vraie, l'active se déroulait devant eux, sans eux, comme au cinéma. Pendant ce temps-là, Hitler…Que dirait Maigret en pareille circonstance ? La plupart du temps il se taisait justement ou disait si peu, trois petits mots, une question de rien, un début de phrase. Lucien regarda Gabrielle.

- En moins d'un mois…dit-il.

Gabrielle illumina son visage de son grand sourire.

- C'est exactement ce que j'ai voulu démontrer. En moins d'un mois ce monstre…Qu'est-ce qu'il disait déjà le correspondant d'*Ouest Éclair* à Berlin ?

La mémoire de Lucien était infaillible.

- *Encadré comme il est par Messieurs Hugenberg et von Papen, il ne fera pas ce qu'il voudra.*

- Tu parles !

Le mardi 28 février 1933

Lucien referma le livre, un peu fâché contre son commissaire qui avait pris des libertés avec la vérité. Jaja avait tué William Brown car il avait préféré le lit de Sylvie au sien. C'était un crime passionnel en somme. Malgré sa chair avachie, ses jambes enflées, son souffle court et son haleine chargée, Jaja aimait avec toute la fureur d'une jeune femme jalouse. À Paris, en haut lieu, on avait dit à Maigret « *pas d'histoires, surtout pas d'histoires* ». On redoutait que William Brown qui avait rendu autrefois des services au 2ème bureau ne

soit mêlé à quelque drame d'espionnage. Et puis sa famille australienne était riche et faisait des affaires partout en Europe. Elle avait placé William Brown sous tutelle parce qu'il aimait vivre dans une arrière cuisine avec une femme de mauvaise vie. *« Pas d'histoires ! Le gouvernement et la famille sont bien d'accord ! ».* Maigret n'avait pas vraiment menti, certes ! Il avait juste laissé dire la presse. Un crime de rôdeur ! « *Tu parles !*». Et puis la grosse Jaja allait mourir dans 4 mois d'hydropisie. Alors à quoi bon l'incriminer.

On sonna à la porte, un seul coup, bref. Gabrielle était plongée dans le journal. Peut-être y avait-il encore des expéditions punitives à coups de trique et coups de feu, menées pas les chemises brunes dans les rues de Berlin ou de Munich. Peut-être relisait-elle pour la deuxième fois le journal. C'est ce qu'elle faisait quand elle ne trouvait rien qui concerne sa cause, ce qui était rare. Lucien tendit l'oreille. Aucune musique ne provenait de la cuisine. La bonne était couchée. Il se leva et alla ouvrir. Janine, pâle et crispée, paraissait encore plus petite que d'ordinaire.

- Oh Lucien…dit-elle d'une voix misérable en s'appuyant contre lui.

Elle chancelait. Il entoura ses épaules. Ses cheveux chatouillaient son menton. Il pensa immédiatement que Benoît était mort. Le corps de Janine tressaillait. Des sanglots traversaient douloureusement sa poitrine et sa gorge. Lucien les ressentait dans son propre corps qu'il creusait instinctivement pour les absorber. Elle finit par se redresser. Elle se remit à respirer sans hoqueter, essuya ses larmes avec le revers de sa main et posa sur lui un petit sourire et un regard brillant.

- Pardonne-moi. Si tu as un cognac…

- Bien sûr. Mais entre, entre donc.

Il la tint par le bras et referma la porte d'un coup d'épaule. La voisine du premier ne manquerait pas de lui en faire le reproche le lendemain.

- Que se passe-t-il ? chuchota-t-il.

- Benoît est à l'hôpital.

- C'est grave ?

- Le cœur…Ils le gardent pour voir...J'ai eu si peur Lucien.

Lucien pensa à Benoît qui s'était assoupi si vite après le dîner le jour de la Saint Lucien. Il essaya de se remémorer son visage, d'y trouver des ressemblances avec celui de la grosse Jaja qui s'endormait elle aussi après chaque repas et qui allait mourir d'hydropisie.

Ils entrèrent dans le petit salon. Gabrielle se leva si brusquement qu'elle fit une petite grimace de douleur et mit une main dans le creux de ses reins.

- Que se passe-t-il ? dit-elle soudain très affolée en voyant Janine collée contre Lucien.

- Benoît est à l'hôpital, répondit Lucien. Je vais chercher un Cognac. Assieds-toi Janine. Tu as froid ?

Gabrielle se précipita aux côtés de Janine.

- Prends mon châle dans la chambre Lucien !

Janine fit non de la tête.

- Tu grelottes ! affirma Gabrielle. Il est sur la chaise de ma coiffeuse Lucien. Tu as mangé ? Je suis sûre que tu n'as pas mangé. Tu vas être ivre morte si tu siffles un cognac le ventre vide.

Janine se mit à rire nerveusement. Lucien revenait avec le châle.

- Il nous reste du bouillon de légumes, proposa Gabrielle.

- Je veux bien. Un peu.

Gabrielle se leva.

- Je vais te le réchauffer, dit-elle.

Lucien regarda sa femme se diriger vers le couloir de la cuisine. En près de 4 mois, elle n'avait pas grossi et n'avait pas l'air enceinte du tout. Alors Lucien n'avait pas vraiment commencé à s'imaginer père. Éric lui avait certifié que pour le premier c'était toujours ainsi. Le ventre apparaissait du jour au lendemain vers le cinquième mois. « C*omme un guignol qui surgit de la boîte ! »* Pour les suivants bien sûr ça se voyait tout de suite. « *Tout le temps* » avait pensé Lucien « *même après la naissance* » en se figurant la silhouette abondante d'Andrée. Kilos de grossesse, kilos de richesse. Pourvu que Gabrielle ne devienne pas comme elle !

- Veux-tu juste une gorgée de Cognac avant le bouillon pour te remettre ?

- Je veux bien, dit Janine en regardant anxieusement vers la cuisine.

Lucien lui servit un verre de Cognac et resta debout devant elle pendant qu'elle buvait une gorgée. Un grand frisson traversa son petit corps. Le châle glissa de ses épaules. Un peu de rose apparut sur ses joues. Il tendit la main. Elle but une seconde gorgée et lui redonna le verre de Cognac. Il prit place dans le fauteuil en face d'elle et but dans son verre. Janine lui sourit.

- Voilà, dit Gabrielle en rapportant un plateau sur lequel elle avait posé un bol de bouillon, un morceau de pain et une pomme. Je l'ai juste un peu réchauffé. Tu le bois et tu nous racontes.

Janine coupa sa tranche de pain en quatre morceaux qu'elle plongea dans le bouillon de légumes. Elle releva la tête et rougit en croisant le regard étonné de Gabrielle.

- Ma grand-mère faisait comme cela, dit-elle en guise d'excuse.

Gabrielle hocha la tête.

- Ma mère aussi ! ajouta Lucien. Avec du pain dur frotté d'ail.

Janine plongea le nez dans le bol et but le bouillon d'une traite. Puis elle mit

délicatement un morceau de pain imbibé dans sa cuillère et le savoura comme un morceau de gâteau. Elle mangea de la même manière les trois autres morceaux. Lucien était sûr que seule, elle aurait aspiré le pain en même temps que le bouillon et qu'elle aurait même fait un peu de bruit avec sa bouche. Elle reposa le bol et s'adossa avec un plaisir évident contre le dossier du canapé. Ses pieds touchaient à peine le sol.

- J'ai eu tellement peur les amis.

- Raconte, pria Gabrielle doucement.

- Quand il est rentré du travail, il ne se sentait pas très bien. Tu n'as rien remarqué dans la journée Gabrielle ?

- J'étais au tribunal. Je ne suis pas passée au cabinet de la journée.

Janine secoua doucement la tête.

- Moi non plus. Benoît m'a dit qu'il avait déjeuné avec des avocats, alors je me suis dit qu'il avait un peu trop forcé. Vous le connaissez…Et puis c'est mardi gras aujourd'hui.

Gabrielle et Lucien sourirent. Benoît ne perdait aucune occasion de faire un bon gueuleton

- Il avait des nausées. Je lui ai préparé une tisane comme je fais dans ces cas-là. Et puis il s'est mis à avoir mal au niveau des épaules, dans le cou et les mâchoires.

Janine faisait le tour de son petit corps avec ses mains.

- J'ai pensé à la grippe. On a mal partout non ?

- C'est la saison, acquiesça Lucien.

Janine hocha la tête.

- Oui…Mais quand je l'ai vu mettre sa main là, j'ai compris tout de suite.

- Le cœur…susurra Gabrielle.

- J'ai foncé chez Martin. Son cabinet est dans la maison d'à côté. Dans l'escalier, je priais, je priais. Je crois que je n'ai jamais autant prié de ma vie. *Faites qu'il soit là Mon Dieu, Faites qu'il soit là.*

Elle haletait ses suppliques.

- Quand j'ai trouvé porte close, je me suis effondrée. Et je disais, *Mon Dieu, Mon Dieu, Mon Dieu*. Je ne savais pas à qui m'adresser. Avec Martin dans la rue, on ne cherche jamais plus loin quand nous avons besoin d'être soignés. C'est à ce moment-là qu'il est apparu comme le messie. Il était allé voir la bouchère qui souffre des jambes. En fin de journée, il fait souvent des visites.

Lucien but une gorgée de Cognac pour donner le change même s'il n'y prenait aucun plaisir. Maigret buvait souvent machinalement sans avoir ni soif, ni envie. Gabrielle lui lança un regard étonné et lui fit signe de servir Janine.

- Je veux bien maintenant, dit celle-ci en insistant sur le maintenant.

Il se leva, servit Janine et resta debout dans l'embrasure de la fenêtre du petit salon. Après les grands froids de Janvier qui avaient glacé les fontaines, les canaux et les rivières et tué des centaines de pauvres bougres, les 5 degrés de cette fin de février paraissaient cléments. Pendant une semaine, du 22 au 29 janvier, il avait fait jusqu'à - 25 degrés dans l'est de la France et jusqu'à -35 en Allemagne. « *Mauvais présage !* ». Gabrielle et Lucien se mettaient au lit dès le dîner terminé et se blottissaient l'un contre l'autre. Lucien finissait toujours par ouvrir la veste de son pyjama et par soulever la chemise de nuit de Gabrielle pour que leurs deux peaux se touchent et se réchauffent plus rapidement. « *Les inuits dorment comme cela* » lui avait-il soufflé dans l'oreille le premier soir. Ils faisaient l'amour doucement ou s'endormaient tout de suite. Lucien espérait qu'il ferait froid de nouveau car depuis la nomination d'Hitler au poste de chancelier, Gabrielle pensait souvent à autre

chose pendant leurs étreintes.

- Martin lui a donné un comprimé de trinitrine. Et c'est tout de suite allé mieux. Mais on a dû batailler avec Benoît pour qu'il accepte d'aller à l'hôpital. Martin veut un examen complet et surtout il veut qu'il se repose et se mette à la diète. Si Benoît reste à la maison, il n'y aura pas moyen.

- Qu'est-ce qu'il a ? Il sait ? demanda Lucien.

- De l'angor. Mais ce n'est pas sûr encore. C'est pour ça…

Janine but une gorgée de Cognac. Puis son regard s'arrêta sur la table, le journal, la règle, la paire de ciseaux, les crayons de papier bien aïguisés, le pot de colle blanche Cléopâtre dont l'odeur d'amande flottait encore dans l'air.

- Tu as rapporté du travail Lucien ?

- Non, c'est moi ! intervint Gabrielle. Je compile tous les articles sur les nazis,

Janine écarquilla les yeux.

- Pourquoi fais-tu cela ?

- Pour convaincre Edwige de s'en inquiéter.

Janine hocha la tête. Gabrielle se leva, alla chercher l'agenda qu'elle posa sur les genoux de Janine.

- Gabrielle, ce n'est peut-être pas…dit Lucien.

Mais Gabrielle n'entendait plus.

- Regarde ! C'est dingue ! En un mois !

Elle tournait les pages, lisait les gros titres, pointait du doigt les morts, les interdictions, les violences de toutes sortes. Plus les jours passaient dans son récit funeste, plus elle se penchait sur Janine qui reculait d'autant dans le coin

du canapé.

- Voilà ! finit par dire Gabrielle en se redressant. Le mois de février 1933 se finit en apothéose avec l'incendie du Reichstag et l'arrestation d'un communiste, Van der Lubbe. Je venais de coller les articles dans le cahier quand tu es arrivée.

Janine fronça les sourcils. Gabrielle poursuivit.

- Ça les arrange bien les nazis ! Hitler a eu le toupet de dire... Tiens c'est écrit là. « *C'est un présage céleste, nous exterminerons cette canaille avec un poing de fer* ».

- Un présage céleste…murmura Janine.

Elle se pencha sur les deux articles concernant l'incendie du Reichstag. Les yeux de Gabrielle brillaient. Ils se posèrent fièrement sur Lucien. Il crut y lire un rien de reproche, une sorte de « *je te l'avais bien dit* ».

- Ce sont probablement les nazis qui ont déclenché l'incendie, dit Janine d'un ton docte.

Gabrielle la regarda fixement.

- Il y a bien des pompiers incendiaires, précisa Janine.

Gabrielle avait toujours les yeux perdus dans le vague.

- Si tu dis que ça les arrange…ajouta Janine en refermant doucement l'agenda.

Gabrielle hocha la tête et reprit son recueil.

- Dis moi, il faut sûrement que je suive quelques affaires de Benoît à sa place.

Janine sourit.

- Il n'osait pas te le demander.

- Et pourquoi donc ! répliqua Gabrielle sèchement.

- Eh bien, tu ne traites jamais de ces affaires-là…

- Eh bien je les traiterai, répondit-elle comme si elle lançait un défi. Tu veux dormir ici ?

- Non…

Sa voix s'étrangla.

- Si jamais…tu comprends.

Gabrielle prit la main de Janine.

- Ne t'inquiète pas Janine. Il est jeune et fort. J'irai le voir demain pour les dossiers.

- Je vais te raccompagner, dit Lucien.

Dans la rue Janine s'accrocha à son bras. Elle trottinait à ses côtés comme une gamine qui s'efforce de rester au niveau de son père ou de sa mère. Il ralentit le pas. Il aurait plus vite fait de la porter. Elle devait être si légère. Ils remontèrent lentement les quais de la Vilaine. Un mois plus tôt, la rivière était recouverte d'une fine couche de glace. Il avait fallu secourir deux jeunes écervelés qui avaient voulu marcher sur les eaux.

- Ça ne t'ennuie pas Lucien que Gabrielle… les dossiers de Benoît ? Maintenant que…

- Si Gabrielle a dit oui…

- Tu as raison. Si Gabrielle a dit oui, c'est qu'elle est prête.

- Je n'ai guère d'influence sur Gabrielle de toute façon, dit-il.

Janine se mit à rire puis elle lui tapota le bras.

- Peut-être que nous en avons tout de même un peu Lucien. Malgré nous… Depuis que tu t'es mis à constituer tes dossiers, ceux de Gabrielle sont tirés au cordeau. Il faudrait que je t'envoie Benoît. C'est un vrai cochon.

- Il y en a beaucoup ?

- Des dossiers ? Oui, dont un qui passe aux assises bientôt.

- Un infanticide ?

- Oui.

Il le savait déjà mais il avait posé la question parce qu'il voulait entendre le mot qui n'avait pas été prononcé, ni par Gabrielle, ni par Janine. Au cabinet, toutes les affaires d'infanticide étaient traitées par Benoît. Gabrielle avait voulu prendre sa part mais elle avait d'elle-même renoncé car elle n'avait fait preuve d'aucune empathie pour sa première cliente, une veuve de 40 ans, déjà mère de trois enfants. Benoît avait repris le dossier. Il avait fait valoir que les conclusions du médecin légiste pouvaient être contestées. Il fallait croire l'accusée quand elle disait que l'enfant était né avant terme et qu'il était trop faible pour survivre. Cette femme était courageuse. Elle élevait seule ses trois enfants âgés de 12, 11 et 6 ans, exploitait une petite ferme isolée, avec l'aide d'une fille de ferme à peine plus âgée que l'aîné de ses marmots. Elle ne s'était jamais rendue coupable de rien sauf de cacher son état qui lui apportait tant de déshonneur. Ne s'était-elle pas rachetée devant Dieu et devant les Hommes en enveloppant le tout petit corps intact de l'enfant dans le plus beau de ses draps de miséreuse ? N'avait-elle pas placé un chapelet autour de son cou ? N'avait-elle pas juré qu'elle n'avait rien dit pour éviter de faire honte à ses enfants et à son mari défunt, héros de la Somme ? Les jurés avaient suivi Benoît et acquitté la veuve. De ce jour, dans un accord tacite qui se renforça avec l'infécondité de Gabrielle, celle-ci ne se chargea que des crimes entre adultes.

- Maintenant qu'elle attend un enfant, ce sera plus simple, précisa Janine.

« *Ou plus compliqué* » pensa Lucien.

- On est presqu'arrivés. J'espère qu'il y a assez de charbon dans la chaudière. La bonne est chez sa mère pour deux jours. Un enterrement dans la famille. Je préfére le grand froid à cette humidité douçâtre. Pas toi ?

- Je remettrai du charbon, proposa Lucien.

Janine lui serra le bras.

- Tu es un ange.

Janine et Benoît habitaient au 7 de la rue Dupont des Loges. Benoît disait que c'était la rue la plus triste de Rennes, surtout sur la seconde partie après le pont. Elle avait beau se trouver sur une île, prise entre les deux bras de la Vilaine, elle avait beau faire partie d'un quartier qu'on appelait *La Californie*, en souvenir des spéculations financières dont il avait fait l'objet quand la gare avait été construite en 1857, rien n'y faisait ! La rue Dupont des Loges traînait une grande langueur mélancolique et grise sur un tracé long de 700 mètres. Même l'ancien maire de Rennes n'était pas parvenu à l'égayer en y construisant une maison néogothique richement décorée.

Il faisait froid dans la maison. Janine regarda Lucien d'un air désolé.

- Te voilà de corvée. La chaudière est dans la cuisine et le charbon dans la cave. Donne-moi ton manteau.

Elle lui tendit un tablier.

- Pour pas te salir.

Il enleva aussi sa veste. Il était heureux de faire cela pour elle. Il se dit même que sans Gabrielle il aurait pu rester pour que Janine ne dorme pas seule ce soir-là dans la grande maison vide, dans la rue la plus triste de Rennes. Il remplit deux seaux de charbon et remonta dans la cuisine. Janine avait ouvert la porte de la chaudière et rempli deux grands verres de Cognac. Elle était attablée et sirotait le sien. Deux verres de Cognac en l'espace d'une heure

pour une si petite femme ! Il chargea les deux seaux et s'assit en face de Janine. La chaudière grogna fort puis se mit à ronronner. La chaleur envahit la cuisine. Il était sûr que c'était la pièce préférée de Janine et qu'elle s'y tenait quand elle était seule à la maison, ce qui arrivait parfois quand Benoît plaidait à Saint Brieuc ou à Brest. Lui aussi se sentait bien dans une cuisine. Ils burent leur Cognac en silence.

Quand Lucien arriva chez lui, il trouva Gabrielle assise par terre dans la salle d'eau. Sa chemise de nuit et ses mains étaient tachées de rouge. Il posa un tas de serviettes sur le lit, prit Gabrielle dans ses bras, la porta jusqu'à leur chambre et l'allongea. Elle était blanche et tremblait. Il réveilla la bonne et partit chercher le médecin.

3 Trahisons cachées

Le samedi 11 mars 1933

Gabrielle était de très mauvaise humeur depuis son réveil. Le train partait trop tôt et la bonne avait fait bouillir le lait. Lucien qui n'aimait pas non plus la peau du lait bouilli avait exprimé de la compassion pour les agacements de sa femme. Mais comme toutes les personnes de très mauvaise humeur, Gabrielle voulait rester seule avec sa bile et n'avait pas apprécié les paroles compréhensives de son mari. Le ronron du train allait peut-être l'adoucir. Lucien dessinait. Il prenait de temps en temps une journée de congé pour assister aux audiences du tribunal correctionnel. Il croquait les gueules et les situations. Le président Gaussin aimait beaucoup ses dessins et lui demandait de passer le voir dans son bureau quand l'audience était terminée. Ils échangeaient sur la nature humaine en feuilletant le carnet de croquis. Les deux chinois qui avaient comparu le 2 mars pour défaut de déclaration n'étaient pas très réussis. Lucien essayait d'arranger son travail. Que fabriquaient deux chinois à Plénée-Jugon au fin fond des côtes du nord ? Le président Gaussin n'en avait rien dit. Les papiers n'étaient pas en règle. C'était tout ce qui importait. 8 jours de prison, tant pis pour eux ! Voilà, c'était cela qui manquait à son dessin : la bizarrerie de la situation et le désarroi probable de ses protagonistes. Il lui fallait en quelques traits transformer la caricature en dessin de caractère. Mais il manquait de références. Il ne savait pas comment dessiner la détresse sur ces visages asiatiques, qui lui avaient semblé impassibles. Il soupira. À quoi bon être juste ! Il dessina la détresse telle qu'il se la figurait. C'était beaucoup mieux ! Il sourit de contentement et releva la tête. Son cœur se mit à battre. Gabrielle était pâle, effroyablement triste. Ses yeux étaient remplis de larmes. Elle regardait au dehors. Il lacha son cahier, se pencha et mit ses deux mains sur les jambes de sa femme.

- Ma chérie...Qu'est-ce qu'il y a ? Dis-moi.

Elle respira profondément. L'acrimonie du matin était en train de céder sa place à un gros chagrin. Lucien se dit qu'il n'aurait aucune peine à dessiner le désarroi de Gabrielle. Les larmes jusque là contenues se mirent à couler.

- Qu'est-ce que tu ressens ma chérie ? Dis-moi.

Elle se mit à rire et à pleurer en même temps. Il en fut soulagé et un peu vexé. N'était-ce pas elle qui lui avait appris à poser des questions neutres qui valaient mieux que « *Pourquoi n'es-tu pas heureuse ? » « Pourquoi as-tu peur ? »* qui pouvaient être interprétées comme des jugements.

- Ce baptême me tue, dit-elle dans un gros soupir.

Cette fête avec les enfants de sa sœur venait trop tôt après la fausse couche ! Gabrielle n'aurait pas dû accepter d'être une fois de plus la marraine d'un enfant de sa sœur. Et pourquoi Edwige l'avait-elle proposé ? Ce n'était pas gentil de sa part. « *Une vacherie de sœur !* » pensa Lucien. Gabrielle regardait toujours au dehors. Le paysage défilait dans ses prunelles.

- Ce n'est plus la même chose Lucien.

Lucien réfléchissait à toute allure. La colère qui avait animé Gabrielle tout le mois de février s'était transformée en des humeurs plus sombres depuis le triomphe des nazis aux élections du Reichstag. « *La démocratie s'est fait avoir* » avait-elle dit. Lucien comprenait bien que les sociaux démocrates, les communistes et le centre catholique qui détenaient 270 sièges sur 652 ne pourraient constituer un contrepoids sérieux. Mais il pensait sincèrement que toutes les violences qui avaient suivi la nomination d'Hitler allaient s'arrêter grâce à la légitimité électorale dont le parti nazi bénéficiait désormais. Mais Gabrielle ne partageait pas son avis. Elle était allée chercher un livre dans la bibliothèque du salon, l'avait feuilleté nerveusement, debout devant lui. Elle lui avait donné à lire la page 200 de *Mein Kampf.*

« *Nous devons voir dans le bolchévisme russe la tentative de juifs au vingtième siècle pour conquérir la domination mondiale ; à d'autres époques, ils ont pareillement essayé d'atteindre le même but avec des moyens, autres*

que les moyens actuels, qui leur étaient cependant intérieurement apparentés. Cette tendance est trop profondément ancrée dans tout leur être. Les autres peuples ne renoncent pas d'eux-mêmes à suivre l'instinct qui les fait développer leur genre et leur puissance : ils y sont forcés par des circonstances extérieures ou bien cela constitue chez eux un signe de sénilité ; le juif non plus n'interrompt pas sa marche vers la dictature mondiale par un renoncement volontaire ou bien en refoulant en lui-même son éternelle aspiration. Lui aussi ne saurait être forcé à rebrousser chemin que par des forces extérieures à lui-même, car son instinct de domination mondiale ne s'éteindra qu'avec lui. Mais l'impuissance des peuples, leur mort de vieillesse ne surviennent que lorsqu'ils ont renoncé à la pureté de leur sang. Et le juif sait le préserver mieux que tout autre peuple au monde. Il

poursuivra donc toujours son chemin fatal, jusqu'à ce que s'oppose à lui une autre force, qui en une lutte titanesque, renvoie à Lucifer celui qui monte à l'assaut du ciel. »

Il avait lu lentement, avait relu plusieurs fois certains passages en fronçant les sourcils car il ne comprenait pas ce qu'Hitler voulait dire. Les phrases étaient mal construites et les idées brouillonnes. La seule chose qui était clairement exprimée c'était la haine des Juifs et la volonté d'Hitler d'en finir avec eux, de les renvoyer à Lucifer. Comme Janine l'avait fait quelques jours plus tôt il se mit à tourner les pages. Gabrielle avait souligné beaucoup de passages.

« *Ce ne sont plus les princes et les maîtresses des princes qui marchandent les frontières des états mais c'est maintenant l'inexorable juif cosmopolite qui combat pour la domination des autres peuples.* »

« Le premier soin du mouvement national socialiste doit être en passant par-dessus la tête de tous les petits bourgeois et en puisant dans la masse du peuple, de rassembler et de coordonner toutes les énergies capables de lutter pour une nouvelle conception du monde »

« L'État raciste ne croira pas que sa tâche éducatrice se borne à faire entrer dans les cerveaux la science à coups de pompe ; il s'attachera à obtenir par un élevage approprié, des corps foncièrement sains. La culture des facultés

intellectuelles ne viendra qu'en seconde ligne. Mais ici même le but principal sera la formation du caractère, notamment le développement de la force de volonté et de la capacité de décision ; on habituera les jeunes gens à prendre avec joie la responsabilité de leurs actes. L'instruction proprement dite ne viendra qu'en dernier lieu »

« Il ne faut pas qu'un seul garçon ou une seule fille vienne à quitter l'école sans avoir été amené à la parfaite connaissance de ce que sont la pureté du sang et sa nécessité »

Gabrielle avait raison. Ce n'était plus la même chose depuis que les allemands s'étaient choisi un fou pour diriger leur pays. Mais il n'y pouvait rien.

- Peut-être que le baptême… dit-il. Peut-être que cela vous protège…

Elle le regarda enfin. Elle n'avait plus de colère. Son regard était triste et curieusement lointain. Ses yeux verts avaient viré au gris.

- Peut-être, répéta-t-elle en lâchant un petit sourire. Mais nos enfants grandissent dans un monde…dans un monde. Finalement c'est mieux de..

Elle regarda longuement à travers la fenêtre. Lucien finit la phrase dans sa tête « *de ne pas avoir d'enfant* ». Elle se redonna de l'énergie en expirant tout l'air de son corps. Puis, elle tendit la main vers le carnet de dessin.

- Je peux ?

Elle détailla chaque croquis, sourit plusieurs fois, se mit même à rire doucement en découvrant comment Lucien avait dessiné l'un de ses confrères.

- Il est aussi exalté quand il plaide ?

- Oh oui ! répondit Lucien.

- Tu viendras un jour à une de mes audiences ?

C'était la première fois qu'elle le lui demandait.

- Tu ne serais pas gênée de me savoir dans la salle ? Tu n'as jamais voulu que je vienne t'écouter.

- Quand tu dessines ce n'est pas pareil. Tu es un autre.

Elle avait raison. Quand il dessinait, il n'était plus lui-même. Émile disait « *désincarné* ! ». Marianne disait la même chose. *« Je est un autre* » pensa-t-il. Mais cet autre là était paisible contrairement à celui qui s'était emparé de lui autrefois. Cela n'arrivait plus mais il pensait souvent à ses détresses d'enfant qui restaient des mystères fascinants dont il s'approchait avec prudence en se les remémorant. Il était sûr que les crises seraient différentes si elles se produisaient aujourd'hui. L'angoisse devrait se transformer, s'adapter pour atteindre l'adulte qu'il était devenu. Elle devrait être plus rusée, plus forte pour créer des brèches dans ses certitudes, ses habitudes, ses lignes de défense.

La gare de Chateauville s'était agrandie suite à la création par l'abbé Badel d'une verrerie coopérative qui employait 150 ouvriers. L'abbé avait également réussi à faire construire une cinquantaine de maisons avec jardins et une banque coopérative industrielle et agricole qui délivrait des crédits et des facilités de caisse. Les patrons de la région s'étaient moqués d'un modèle qu'ils disaient appliquer depuis de nombreuses années pour leurs ouvriers qui étaient logés, nourris et divertis à leur frais. Mais ils étaient également déboussolés et méfiants car les établissements coopératifs étaient bénis par le curé, gérés par les ouvriers et ne comportaient pas un seul marxiste parmi les travailleurs. « *L'engagement catholique a maintenant deux visages.* » avait dit l'oncle Constant. Son épicerie-café n'avait guère profité de l'afflux d'habitants à Chateauville car les familles se servaient à une coopérative alimentaire. Mais l'oncle Constant qui vivait désormais au ralenti ne s'en plaignait pas et Marcel qui n'était pas très courageux à la tâche s'en trouvait très bien lui aussi. Le café vivotait. L'église en revanche ne désemplissait pas et le docteur Pierre avait doublé sa clientèle car l'organisation coopérative prévoyait une assurance pour régler les frais de santé des ouvriers et des familles. Un troisième praticien, le docteur Grue, était venu s'installer à Chateauville. On avait transformé la maison du jardinier en cabinet médical, arraché les poiriers, ouvert une porte dans le mur d'enceinte, à l'endroit exact où Lucien

l'avait escaladé pendant la maladie de Catherine. Un nouveau mur de pierres sèches avait été érigé entre la grande maison et le cabinet. Le jardinier avait planté des rosiers grimpants de chaque côté du mur. Du printemps jusqu'à l'automne, les patients se réjouissaient d'une guérison ou se réconfortaient en humant longuement le parfum des fleurs.

Jean attendait sur le quai, aux côtés de monsieur Grégoire, le chef de gare qui avait succédé à monsieur Maisonneuve parti à la retraite. Il tenait son fils Marc par la main. Il avait, comme Lucien avant, une moustache très fournie qui mangeait son maigre visage. Il avait plutôt bonne mine. Le régime de viande sans doute. Il avait toujours cette élégance indifférente que Lucien continuait de lui envier. Pourtant Lucien était plus grand et mieux bâti. Il se tenait plus droit. Ses costumes étaient parfaitement taillés. Il n'y avait aucune trace de vulgarité dans sa démarche et dans ses gestes. Mais il n'en démordait pas. L'image qu'il avait de lui-même datait de près de 20 ans quand sa tante l'avait toisé sur le quai de la gare et lui avait fait porter chaque jour des habits de dimanche.

Jean tendit la main à Gabrielle et l'aida à descendre du wagon. Il serra fermement celle de Lucien. Gabrielle se baissa à hauteur de l'enfant et ouvrit grand ses bras.

- Mon adorable filleul. Viens me faire des millions de baisers, dit-elle.

Marc se précipita dans les bras de sa tante qui était aussi sa marraine.

- Ce n'était pas la peine de te déranger, dit-elle à Jean, même si je suis bien contente de voir ce trésor.

Elle lui claqua deux nouveaux baisers dans le cou qui firent éclater de rire le petit garçon.

- Ta sœur m'aurait tué. Elle dit que tu es fatiguée. Ce qui n'est pas surprenant.

Gabrielle haussa les épaules et se releva.

- Tu es un peu pâlotte, ajouta Jean en prenant la main de Gabrielle.

Allait-il lui mesurer le pouls sur le quai de la gare ? Pouquoi lui rappeler sa fausse couche en s'inquiétant de sa santé ? Lucien prit fermement le bras de Gabrielle.

- Tu ne consultes pas ce matin ? demanda-t-il à Jean sèchement.

- C'est papa et Grue qui assurent la consultation le samedi. La voiture est devant la gare. Venez. On va passer prendre Anne à l'école.

- Allez-y sans moi. Je vais à l'épicerie dire bonjour, annonça Lucien.

- Tu veux que je vienne avec toi ? demanda Gabrielle mollement.

- Non, non. Je te rejoins.

Elle monta dans la voiture, prit Marc sur ses genoux et lança un baiser à Lucien.

- On dit au revoir à l'oncle Lucien ?

La petite voix de Marc se confondit avec le bruit du moteur. Lucien préférait aller seul à l'épicerie. Gabrielle détonnait dans le commerce de l'oncle Constant. Elle s'y montrait maladroite. Elle n'avait pas beaucoup d'affection pour l'oncle. Lucien avait essayé de la convaincre que c'était un homme de valeur. Il avait décrit les bons moments qu'il avait passés avec lui. Il avait parlé de la froideur de sa tante souvent compensée par l'attention de son oncle. Mais pour Gabrielle, l'oncle restait le loup de son bestiaire. À Noël, le somptueux et inventif repas du 24 décembre préparé par Viviane nourrissait une conversation qui ne démarrait jamais vraiment sur autre chose. Viviane, qui ne pensait plus qu'à sa cuisine, adorait Gabrielle qui faisait tant d'honneur à ses créations. Le dîner se terminait souvent dans un silence respectueux et repu. L'oncle n'avait pas l'air d'en souffrir plus que cela. La froideur de Gabrielle devait passer pour de la retenue, ce qui pour lui, était une qualité. Quand Lucien et Gabrielle s'en allaient, il trouvait toujours un moment pour être seul avec son neveu et lui posait des petites questions anodines. « *Dors-tu bien ?* » était sa question préférée. Lui qui ne dormait plus paisiblement

depuis sa blessure de guerre mesurait ainsi le bonheur des êtres. Lucien dormait bien.

Il remonta tranquillement la rue de la gare, passa devant la maréchalerie. Théophile et Germaine vivaient maintenant de l'autre côté de la maison. Ils se tenaient souvent dans un petit jardin attenant dont ils avaient fait l'acquisition quand Jeanne avait eu sa fille qu'on avait appelée Catherine. Lucien poussa la porte de l'épicerie et fut étonné de ne pas entendre le bruit de clochette. Il leva les yeux et découvrit qu'il n'y avait plus de battant sous la jupe de fonte. L'épicerie était vide. La porte coulissante qui donnait sur le café était fermée. Un verrou avait été rajouté. Lucien fronça les sourcils. « *Les voleurs n'ont qu'à se servir* » pensa-t-il. L'oncle ne vendait plus de produits frais. Il y avait un peu moins de marchandises sur les étagères mais l'assortiment était bien présenté. Les bouteilles de liqueur et de vin brillaient. Les couleurs des épices remplaçaient agréablement celles des fruits et légumes. La porcelaine chatoyait sous la lumière des lustres électriques que l'oncle avait fait installer. Il appela.

- Oncle Constant ?

Il y avait de l'inquiétude dans sa voix.

- Oncle Constant ?

L'oncle sortit enfin de la remise.

- Voilà, voilà …

À chacun de ses pas, son oncle se redressait de quelques centimètres. Il donnait l'impression d'être un pantin dont on remonte la mécanique.

- Lucien ! dit-il en souriant.

- Oncle Constant !

Ils se donnèrent l'accolade.

- Tu n'as plus de battant à ta clochette ?

L'oncle soupira.

- Un gamin s'est amusé à l'ôter pas plus tard qu'hier matin.

- Quel petit crétin !

- Il a fait pareil dans tous les commerces de la ville. On a fini par l'attraper, vois-tu.

- Il a volé quelque chose ?

- Non, non. Ce doit être un de ces paris idiots.

- Je peux passer chez Théophile, proposa Lucien. Il doit bien avoir quelque chose dans sa forge pour remplacer le battant.

- Merci mon garçon. Mais le maire a décidé d'obliger le gamin à tout remettre en place.

- Ah…

- Je dois dire que ce n'est pas plus mal que le chenapan répare ce qu'il a cassé. Il en sera pour deux bonnes heures de honte.

« *C'est puissant la honte Lucien, tu n'as jamais eu honte* ? » avait dit Catherine un jour, pour le convaincre de ne pas en vouloir à ses grands parents. Ruinés et déclassés, ils s'étaient suicidés après la faillite de la compagnie universelle du canal interocéanique du Panama. Lucien ne leur pardonnait pas d'avoir offert un spectacle macabre à leur fille Félicité qui avait découvert les cadavres de ses parents en rentrant de l'école. L'épicerie-café avait le don de faire revivre le passé, de faire revivre Catherine. Peut-être était-ce pour cela que Gabrielle n'y était pas à l'aise. Peut-être que cela n'avait rien à voir avec l'oncle Constant. Le fantôme de Catherine se réveillait dès que Lucien poussait la porte, même sans le bruit de la clochette.

- As-tu fait bon voyage mon garçon ?

- Très bon. As-tu besoin d'aide pour quelque chose ? demanda Lucien. Le samedi matin tu es livré non ?

L'oncle Constant hocha la tête.

- C'est dans la remise. Demain matin si tu veux bien ? Maintenant nous n'aurons guère le temps.

- D'accord. 8h30 ?

L'oncle acquiesça. Puis il sortit sa montre-gousset.

- Je ne vais pas tarder. Je ferme à midi moins le quart maintenant que mes jambes ont quelques faiblesses.

L'oncle ne traversait plus la place en douze battues de cloche.

- Tu ne laisses plus ouvert ? demanda Lucien en montrant la porte du café.

- Non. Les ivrognes me fatiguent.

- Marcel laisse faire ?

L'oncle soupira.

- Plus que Joseph en tous les cas.

- Tu veux que je lui parle ?

- Il fait comme il veut ! Je lui ai laissé le café.

Lucien fronça les sourcils.

- Je ne te l'ai pas dit à Noël ?

- Non. Laissé ?

L'oncle Constant ne répondit pas. Le moteur de la cloche de l'église s'était mis à vibrer. Le curé avait bataillé avec sa hiérarchie pour électrifier son église dès que le courant avait été disponible à Chateauville. Il était très fier de son moteur même s'il faisait un raffut du diable quand il se mettait en marche. L'oncle se dirigea vers la porte de l'épicerie qu'il ferma à double tour. Puis il revint lentement sur ses pas et ôta son tablier qu'il accrocha à la patère prévue pour lui.

- Je serai content de voir Gabrielle. Comment se remet-elle ? demanda-t-il d'une voix douce tout en posant sur Lucien un regard de loup.

Lucien baissa les yeux.

- C'est Edwige qui est venue me dire, ajouta l'oncle en ouvrant la porte de la remise.

Il fit signe à Lucien de passer devant lui. Puis il ferma les deux verrous. Il actionna la clenche deux ou trois fois.

- Nous n'avons pas voulu t'inquiéter…

- Il faut qu'elle se repose. Il serait préférable qu'elle arrête le tribunal. C'est de ton devoir de mari de le lui dire. Tu gagnes la vie du ménage. Si tu veux être père un jour…

Son oncle se mit en marche. Il s'arrêta devant la porte de sa maison et posa sa main de bois sur le bras de Lucien.

- C'est bien mon garçon. Je vous verrai à l'église.

Voulait-il être père ? Quand Gabrielle avait été examinée par le médecin, il était resté à ses côtés, l'avait veillée toute la nuit, avait changé les serviettes, mesuré le flot de sang. Le médecin voulait qu'on revienne le chercher si l'hémorragie s'aggravait. Le fœtus avait mis quelques heures à sortir du ventre de Gabrielle, petite masse rouge, grosse comme une boule de billard. La bonne n'avait pas voulu regarder. Lucien avait mis le caillot dans la bassine et posé un linge par dessus. Le docteur voulait voir. La fausse couche

était « *belle, sans séquelles* » avait-il dit en examinant le contenu de la bassine. Contre l'avis du médecin, Gabrielle s'était remise au travail trois jours plus tard. Lucien ne l'en avait pas dissuadée.

Quand il arriva dans la grande maison du docteur Pierre, il trouva les femmes et les enfants dans le grand salon. Gabrielle tenait le bébé dans ses bras, Anne et Marc collés à ses flancs. Edwige souriait béatement. Coline regardait la scène en souriant elle aussi. Dans quelques mois, le petit Rémy ferait ses premiers pas. Allait-il dire à Gabrielle d'arrêter son travail ? L'oncle croyait sûrement qu'il suivrait son conseil puisqu'il n'avait dit mot. Mais la réponse était non ! La vérité c'est qu'il aimait sa femme travailleuse. Il rentrait chaque soir avant Gabrielle et prenait un verre dans le petit salon. Il aurait fait pareil avec Catherine. Elle aussi serait sûrement rentrée après lui. Elle serait restée tard dans sa classe pour corriger ses cahiers. Il aimait être celui qui attend.

- Les enfants. Il est temps d'aller déjeuner, dit Edwige.

- On ne peut pas rester un peu ? demanda Anne en posant sur sa tante des yeux implorants. Tante Gabrielle ????

- Il n'y a pas de tante Gabrielle qui compte, répliqua Edwige.Vous allez déjeuner et faire une petite sieste avant l'église. Mais tu dîneras avec nous.

La petite fille écarquilla ses grands yeux sombres.

- Ce soir, dans la grande salle à manger ?

Elle tremblait d'émotion.

- Marc aussi ?

- Tu seras sage ? demanda Edwige.

- Moi oui, dit Anne. Je le jure. Marc, je ne promets pas.

Les femmes éclatèrent de rire. Marc qui jouait avec les mains du bébé, sans

prêter attention à ce qui se disait, se mit à rire lui aussi. Coline prit le bébé et poussa les deux enfants devant elle.

- Tu es pâlotte, dit Edwige.

Gabrielle retrouva des couleurs en enflammant les conversations du déjeuner. Elle affirmait que la conférence du désarmement était une mascarade et que la Société des Nations n'avait aucune influence sur les dictateurs. Une conférence sur le désarmement lui paraissait une ineptie alors que deux armées brunes étaient à l'œuvre en Europe.

- Ils sont tous aveugles, sourds et muets.

Le docteur Pierre fit une émouvante réponse sur la tragédie de 1914 qui ne devait pas être reproduite. Seule une politique de bon voisinage, telle que la pratiquait Briand pouvait ramener à la raison et à la paix.

- Pour pratiquer une politique de bon voisinage, il faut avoir de bons voisins ! répliqua Gabrielle. Le peuple allemand est ivre de haine.

- Je crois tout de même que la voie pacifiste et diplomatique reste la seule voie possible, insista le docteur Pierre. Nous devons opposer un front démocratique très fort avec les Britanniques.

Jean ricana.

- Ils nous détestent depuis toujours et nous les détestons.

- La Société des Nations est précisément là pour nous permettre de dialoguer malgré nos différends.

- Puisse le ciel vous entendre, Docteur Pierre. Je ne vois plus que cela, un miracle ! conclut Gabrielle.

Lucien sourit. Gabrielle pensait et parlait comme tante Félicité. Il regrettait que son oncle ne soit pas là pour s'en rendre compte.

- À propos de ciel…suggéra Edwige. Il est près de 14 heures. Il est temps de nous préparer pour la cérémonie.

Tout le monde se leva de table. Le docteur Pierre prit Lucien par le bras.

- Je peux te parler une minute ?

Il faisait doux. Une belle éclaircie donnait au jardin des couleurs de printemps. Le docteur Pierre était en bonne forme. Son pas était sûr, son teint clair, sa silhouette tonique. Il était une réclame vivante pour la bonne santé et professait son hygiène de vie à ses patients « *exercice, nourriture légère, consommation d'alcool modérée, un peu de tabac tous les jours* ».

- Je voulais te parler de ton oncle.

Lucien, qui craignait de se faire sermonner à propos de Gabrielle, fut soulagé.

- Il faudrait que tu trouves un moyen de lui faire accepter un peu d'aide à l'épicerie. Son cœur n'est plus de prime jeunesse. J'aimerais qu'il évite les efforts trop violents.

- Je vais en parler à Marcel, répondit Lucien.

- Ton oncle ne veut pas de son aide. Par fierté, je pense. Depuis que Marcel a acheté le café, il n'est plus un employé tu comprends.

Laissé, acheté…Lucien commençait à bouillir d'une colère douloureuse. Pourquoi était-il le dernier à savoir ?

- C'était la bonne décision. Il est moins fatigué depuis qu'il n'a plus le café et l'épicerie courante. Mais tout de même, je crois…

- Vous avez quelqu'un en vue ?

- Mathilde Hureau.

- La femme de Jean Paul ? s'étonna Lucien.

- Oui. Tu la verras à l'église. Sa sœur baptise son fils aujourd'hui. Il a le même âge que Rémy.

- Elle n'a pas trop de travail à la ferme ?

- Oh la ferme, ça ne va pas durer. Ils sont très endettés tu sais. Jean Paul a acheté de la terre et un tracteur. Avec cette crise qui a fini par nous atteindre, il ne peut plus payer ses dettes et les prix agricoles... tu sais bien. On parle de banqueroute pour plusieurs cultivateurs dans le village.

- Merci de m'avoir prévenu Docteur Pierre. Je vais parler à Jean Paul et à mon oncle

Le docteur Pierre tapota dans le dos de Lucien.

- Tu es sa seule famille désormais.

Il repensa à la remarque de Germaine Héry « *Le dernier des Fréreux* ». Était-il aussi « *le dernier des Moine* » ?

Gabrielle déambulait dans la chambre en combinaison. Il eut une violente envie d'elle et la prit dans ses bras.

- Les enfants…Lucien, dit-elle en se dégageant. Ils peuvent entrer…

L'excuse n'avait aucun sens. Les enfants de la maison n'entraient jamais dans la chambre de leurs aînés.

La cérémonie du baptême fut très longue et très ennuyeuse. La cacophonie des pleurs des bébés et les chamailleries des plus grands ne semblaient pas gêner le curé qui poursuivait imperturbablement une liturgie interminable. Plusieurs pères s'échappèrent un enfant à la main sous le regard envieux de Lucien qui n'en pouvait plus. Marc était assis sagement à ses côtés. Il était sans conteste le seul petit de l'assemblée à se comporter correctement. Sa tante Gabrielle, ses parents et sa sœur avaient pris place avec les autres parents, les parrains et marraines autour des fonts baptismaux. Marc semblait fasciné par le rituel du prêtre. Mais au bout d'une heure, il commença à se

tortiller. Lucien se pencha sur lui.

- Tu as une petite envie ?

Marc hocha la tête. Il avait l'air navré. Lucien mit un doigt devant sa bouche *« chut »* et prit sa main. Ils sortirent tous les deux sur la pointe des pieds et se dirigèrent vers le cabinet malodorant du cimetière. Marc se pinça le nez, fit ses besoins, revint vers Lucien et glissa sa main dans la sienne. Il regarda les quelques garçons qui sautaient sur les marches du perron de l'église. Les pères fumaient ou chiquaient à deux pas.

- Tu veux aller les rejoindre un petit moment ? demanda Lucien.

Marc fit non de la tête.

- Lucien !

Jean Paul tenait lui aussi un enfant par la main. Une fillette de trois ou quatre ans que Marc dévora des yeux.

- J'veux pas aller là papa… Ça sent pas bon.

Jean Paul chuchota quelque chose à l'oreille de sa fille, qui détala et disparut derrière la nef. Il sortit une pipe de sa poche et la bourra. Sa tignasse était marbrée de gris, son visage déjà bruni par les premiers soleils.

- Un peu long le curé, non ? dit Lucien.

Le visage de Jean Paul se plissa dans un grand sourire.

- Interminable !

Il alluma sa pipe puis en exhala des premières bouffées de tabac.

- On s'voit à l'étang demain matin ?

- C'est gentil, mais je dois aider mon oncle.

- Ça lui fait quel âge maintenant ?

- 67 ans.

Jean Paul hocha la tête plusieurs fois.

- C'est plus tout jeune. Mon père va sur ses 69…

- Il va bien ?

Jean Paul soupira.

- Il met parfois son pantalon à l'envers. Maman a beau lui dire. Il n'en démord pas. C'est comme ça qu'ça s'porte, qu'il dit.

- Il perd la boule ?

- Hmmm…Remarque que ça l'empêche pas de me dire c'qu'y faut faire.

- Les vieux…dit Lucien en souriant.

Jean Paul tira nerveusement sur sa pipe. Ses mâchoires saillantes formaient deux grands V de chaque côté de son visage.

- Ça m'tue, dit-il entre ses lèvres.

Il serrait tellement les dents qu'on les entendit grincer. Le petit Marc se rapprocha de Lucien.

- Y z'ont l'courant dans les fermes et des tracteurs qui labourent comme dix chevaux mais y z'ont tôt fait de nous dire que c'est nous les coupables pour tout ce qui s'passe.

- T'as besoin d'aide Jean Paul, dit Lucien doucement. Je peux…J'ai des économies…

- Garde ton argent Lucien. On a déjà assez payé comme ça…

Jean Paul fulminait.

- Pour l'monde entier même, qu'on a payé !

- C'est vrai que les Boches…dit Lucien.

- Ouais… les Boches y payent pas mais les Amerloques eux y veulent qu'on les rembourse. Y nous ont ruinés avec leur crise mais y faut quand même qu'on passe à la caisse. Et nous au final qu'est-ce qu'on récolte ? Des dettes. Nom de Dieu, un agriculteur c'est bien autre chose qu'il doit récolter non ?

Jean Paul glissa sa pipe dans sa poche. Il tremblait de rage.

- J'vends mon blé en dessous du prix qui m'coûte et on m'donne 50 centimes pour un chou-fleur qu'est r'vendu à Paris 3 francs. À Bordeaux, y z'arrachent les vignes. Pour le blé tu vas voir qu'ils vont finir par brûler les récoltes ou les stocker, ce qu'est pas bien mieux.

Il ouvrit ses deux mains vers le ciel.

- J'peux pas accepter que tout ce qui sort de ces deux mains puisse finir en cendres ou en poussière dans les hangars à servir à rien. Ras-le-Bol, Lucien. J'arrête ! J'en ai marre de bosser pour les autres.

- Qu'est-ce que tu vas faire ?

- J'embauche à la coopérative. C'est que du temps partiel en ce moment mais ça fera toujours plus à la fin du mois.

- Et tes parents ?

- Y restent à la ferme. Mon père a été bien avisé de pas tout m'céder. La maison, les vaches et les champs autour sont à lui. Tout l'reste ce s'ra vendu à la chandelle par le notaire.

Lucien posa sa main sur le bras de Jean Paul.

- Je suis désolé Jean Paul.

Jean Paul se redressa, haussa les épaules.

- J'étais pas fait pour ça Lucien. Il a raison le Pater. Jules aurait mieux fait.

- Dis pas ça. Avec tout ce que t'as obtenu avec le syndicat intercommunal pour électrifier. Tu verras qu'on te remerciera.

Jean Paul fit la moue.

- À l'usine, ça ira mieux pour moi.

- C'est sûr. T'as toujours aimé tout ce qui est technique…

Jean Paul sourit tristement. Son visage se décrispait.

- Vous allez habiter Chateauville, dans les maisons de l'abbé Badel ?

Jean Paul acquiesça.

- On est sur la liste.

- Tu crois que Mathilde pourrait donner un coup de main à l'oncle ? Quand vous serez sur place ce sera plus simple. Faudra que tu m'dises quand vous emménagerez.

- C'est vrai que depuis que Marcel a le café … remarqua Jean-Paul.

Lucien déglutit douloureusement. Jean Paul fronça les sourcils.

- T'étais pas au courant ? Je le crois pas. T'étais pas au courant ?

- Les vieux… répéta Lucien.

Jean Paul rit doucement.

- Il est d'accord ton oncle pour…pour l'aide ?

- Même pas au courant ! Mais j'vais bien trouver une raison pour le convaincre.

- Merci Lucien. Ça aiderait. Ça c'est sûr. Et Mathilde…

- Papa !!!!!

La petite fille galopait vers eux, joyeuse et insouciante.

Le dimanche 12 mars 1933

Gabrielle dormait profondément, en chien de fusil. Il la retrouvait chaque matin dans cette même position, au même endroit dans le lit. Elle ne donnait aucun signe de vie. Elle ne faisait aucun bruit, ne bougeait pas, ne parlait pas dans son sommeil. Sa respiration était si légère que sa poitrine se soulevait à peine. Il posait souvent une main sur le haut de sa cuisse pour sentir la chaleur de son corps et vérifier qu'elle était toujours en vie. Il se glissa silencieusement hors du lit à 7h, prit ses vêtements et referma la porte derrière lui. Les huisseries étaient étonnamment discrètes pour une vieille maison. « *Tant mieux* » pensa-t-il. Gabrielle avait besoin de repos. Pendant la réception qui avait suivi le baptême, elle était restée assise sur une bergère du salon. Les invités étaient venus lui parler à tour de rôle. On aurait dit une reine qui recevait ses sujets. Elle avait même eu des grâces pour l'oncle Constant qui lui avait remis un petit paquet enveloppé dans du papier journal. Tout le monde s'était exclamé en découvrant une des miniatures peintes par tante Félicité.

- Qu'est-ce que tu étais beau ! avait dit Edwige.

Gabrielle avait regardé sa sœur plus durement qu'elle ne le méritait.

- Il est toujours très beau…

- Tu avais quel âge ?

Il avait pris la miniature dans sa main. Il portait son costume couleur de terre, son gilet assorti, sa cravate bleue, sa chemise à col cassé. Il ne se souvenait

pas avoir posé ainsi pour sa tante.

- 16 ans, je pense.

- Je vais la faire monter en bijou, avait dit Gabrielle. Merci beaucoup oncle Constant. Merci beaucoup.

L'oncle avait souri.

Il se rasa et s'habilla dans le cabinet de toilette au fond du couloir. Sa lèvre supérieure avait repris de la vigueur. Il ressemblait à son image miniature, en plus sec, en plus marqué. À qui était destiné le portrait ? À Catherine ? L'avait-elle commandé en secret à tante Félicité ? Il éprouvait à la fois de la gêne et du plaisir d'avoir été peint à son insu par sa tante. Avait-elle fermé les yeux pour se représenter son visage ? Avait-elle fait comme il faisait lui ?

La grande maison était encore endormie quand il descendit l'escalier, ses chaussures à la main. Même le bébé semblait avoir compris que tout le monde avait besoin de repos après les festivités de la veille. Lucien se dirigea vers la gare dans laquelle on avait aménagé un petit café qui ouvrait tôt y compris le dimanche. Le premier train arrivait de Rennes à 7 heures. Il commanda un lait chaud, trouva *Ouest Éclair* sur le comptoir. Il le feuilleta distraitement. Le décorticage ligne à ligne serait pour le lendemain. Le monde décrit par le journal semblait divisé en deux. C'était chaque jour la même chose mais l'actualité forçait le trait de cette dichotomie des événements. D'un côté les grands drames lointains qui émouvaient sans risque ; un violent tremblement de terre avait dévasté la région de Los Angeles, les nazis continuaient de prendre brutalement les pleins pouvoirs. De l'autre, la vie des gens ; l'horaire des marées, des messes et des banquets, les petits drames, les scènes de ménage calmées par la police, les crimes crapuleux, les vols à l'étalage, les accidents de la circulation, et puis les petits bonheurs, les concours de pêche, les grandes braderies et les savons Cadum à 2 francs. Au cœur de la guerre, Tante Félicité avait été rassurée de voir que la vie continuait. Le serait-elle aujourd'hui ? Cette terre qui tremblait à l'autre bout du monde, semblait se révolter contre une humanité qui ne parvenait pas à vivre paisiblement. La lutte entre le chaos et la vie devenait inégale.

L'oncle Constant traversait lentement la place du village, le corps un peu courbé. Il avait toujours le même air sérieux et concentré. Il devait être en train d'imaginer quelque danger à éviter, quelque problème à régler. Tante Félicité n'était plus là pour lui apporter un peu de fantaisie. Quand Gabrielle le comparait à son oncle, Lucien ne voulait pas croire qu'il prenait la vie de cette même façon, inquiète et laborieuse.

- Bonjour oncle Constant.

- Bonjour mon garçon.

Il suivit l'oncle dans la venelle qui menait à l'arrière de l'épicerie. Il inspira un grand coup.

- Pourquoi tu ne m'as rien dit pour le café ? demanda-t-il dans le dos de son oncle.

L'oncle racla sa gorge.

- Mais je pensais l'avoir fait, vois-tu.

Lucien n'en croyait rien.

- Non, dit-il, tu ne l'as pas fait.

L'oncle, sortit son trousseau de clés de sa grande poche gauche et ouvrit posément les trois verrous de la porte. Il dut plier les genoux pour atteindre celui du bas. Il appuya sa main de bois contre la porte pour se relever.

- On a tous des choses qu'on ne dit pas, finit-il par ajouter en ouvrant la porte. Qu'on le veuille ou non.

- Tu ne penses pas avoir déprécié ton bien ? continua Lucien dans le noir de la remise.

Les pas de son oncle glissaient pesamment sur le sol en terre battue.

- Je n'ai signé qu'une gérance Lucien. Marcel maintiendra un peu d'activité, ce qui n'est pas plus mal…

- Pas avec les ivrognes !

L'oncle actionna l'interrupteur. Lucien cligna des yeux. La remise était impeccable. Les 10 caisses de la livraison étaient parfaitement alignées contre le mur.

- Je suis bien content que tu viennes m'aider mon garçon, dit l'oncle en posant sur Lucien un regard brillant.

Il lui tendit un tablier.

- Ne t'inquiète pas Lucien. Marcel finira par se lasser des ivrognes. Il se rendra compte qu'on n'y gagne guère.

Lucien ôta sa veste et passa le tablier. Quand Jeanne avait travaillé à l'épicerie, elle avait emprunté le tablier de Lucien et cousu son nom par-dessus le sien. On voyait encore les points de couture. « *Comme des pointillés* » pensa-t-il. Ils se mirent au travail. Tout en ouvrant les cartons, Lucien présenta à son oncle la situation de Jean Paul.

- Il a beaucoup fait pour les cultivateurs, remarqua l'oncle. C'est bien dommage que ça finisse comme ça.

- Ah tu es d'accord avec moi ! Je lui ai dit qu'un jour on le reconnaîtrait. En attendant il a besoin d'un coup de main.

Lucien parla de Mathilde.

- Je pourrai la prendre le samedi et le jeudi pour m'aider à ranger quand je suis livré. Je suis devenu un peu lent. Il faudra bien entendu qu'elle arrange un peu sa mise.

- Bien entendu, répondit Lucien en se demandant comment il allait faire passer le message. Tu ne crois pas que Viviane pourrait peut-être…

- Oh surtout pas ! Dans les familles tu sais…répondit l'oncle avec un sourire de malice.

Lucien avait tout simplement oublié que Mathilde était la sœur de Marcel et donc la belle sœur de Viviane. *« Jeanne fera cela très bien, je lui écrirai »* pensa-t-il. L'oncle ouvrit les volets de l'épicerie.

- Tu les as changés ?

- Oui. Le menuisier du village est venu me proposer de les arranger pour qu'on puisse les replier en accordéon.

- C'est ingénieux.

- Très ! dit l'oncle fièrement. Nous aurions dû y penser plus tôt. En même temps la peine que l'on prend chaque jour n'est pas mauvaise compagne quand on est plus jeune.

Trois femmes se dirigeaient vers l'épicerie.

- Ah voici les commandes du dimanche, dit l'oncle manifestement heureux de se mettre en relation de commerce.

Lucien ne reconnut aucune des femmes. Il les salua silencieusement. Chacune remit à l'oncle une feuille pliée en quatre.

- J'ai coché comme vous m'avez dit monsieur Moine, dit la plus âgée. J'espère que je n'ai rien oublié. C'est écrit un peu petit pour mes vieux yeux.

- Vous vérifierez après la messe et vous me direz alors s'il manque quelque chose, rassura l'oncle.

- J'ai ajouté les savons à la main. Je ne les ai pas trouvés, s'excusa la deuxième.

L'oncle fronça les sourcils, ouvrit la feuille et marmonna sa contrariété. Puis son visage s'éclaira.

- C'est de ma faute madame Beauchamps, j'ai mis « *pains de savon* ». Vous avez cherché à « *savons* », ce qui est bien normal. Je corrigerai pour la prochaine fois.

- Pas la peine monsieur Moine, maintenant que je le sais.

- Pour les autres alors, dit l'oncle.

- Oh elles ne sont sûrement pas aussi étourdies que moi. Figurez-vous que l'autre jour, j'ai rangé mes lunettes dans la glacière. Je les ai cherchées partout toute la journée. Pourquoi je suis allée les mettre dans la glacière aussi…On n'a pas idée.

- C'est vrai que d'ordinaire vous n'avez pas froid aux yeux Agathe, dit la première cliente.

L'étourdie éclata de rire et l'oncle pinça un sourire.

- Moi, je n'ai pas grand-chose ce matin, dit la troisième. Juste une bouteille de votre huile de Provence. Elle est bien fameuse.

- N'est-ce pas, répondit l'oncle aimablement.

Il avait reproduit à l'échelle de son magasin, le formulaire préimprimé que Lucien avait mis au point pour les établissements Baron. L'église sonna une seconde fois, deux volées de cloche, un quart d'heure avant le début de la messe. Les trois femmes s'en allèrent.

- Viviane t'a préparé de la brioche.

- Elle ne va pas à l'église ?

- Elle va à la messe de 6 heures. File ! Elle va m'en vouloir si je te retiens. Vous partez à quelle heure ?

- Par le train de midi. Je repasserai te dire au revoir.

- Ne te retarde pas Lucien. Et que Gabrielle se repose ! Au revoir mon garçon.

Sans attendre le départ de Lucien, l'oncle tira la tablette de dessous le comptoir de marbre et commença à préparer les commandes de ses clientes. Il marchait à tous petits pas dans l'épicerie en psalmodiant ses listes. Lucien referma la porte avec précaution comme pour ne pas réveiller une personne endormie.

Viviane le gava de brioches et de croissants nappés de confiture de framboises. Elle avait aussi préparé un panier de victuailles pour Gabrielle.

- C'est que du bon, tu peux lui dire. Je suis vraiment désolée pour son petit. Mais tu sais, on s'y fait. J'suis ben placée pour…

Un réveil se mit à sonner.

- Faut que j'retourne ma viande, dit-elle en désactivant la sonnerie. C'est de la cuisson de 7 heures.

- Tu fais un gigot ?

- Un poulet mais je le cuis pareil que l'gigot. Tout c'qu'est sec…

Elle ouvrit le four, plaça le poulet sur le flanc et l'arrosa d'un jus de cuisson qui sentait la sauge. Un second réveil se déclencha. Lucien sourit.

- Et là c'est quoi ?

- Ma pâte feuilletée. Faut que j'redonne 6 tours.

- Tu minutes tout comme ça ?

- Ça dépend quoi.

Elle sortit dans la courette et revint avec un grand morceau de pâte qu'elle examina sous toutes les coutures.

- J'vais donner 8 tours, pas 6. J'trouvais ben que la farine était lourde. Faut que je le dise à monsieur Constant.

- Pourquoi ? Avec 8 tours… ?

- Ça s'ra plus léger. C'est-y donc que tu t'intéresses tant qu'ça à la cuisine. Marcel il pose jamais d'questions comme ça.

Elle donna un autre tour et replaça la pâte dans la courette.

- En Amérique, il y a des armoires qui font du froid dans les cuisines. On appelle cela des Frigidaires, dit Lucien.

Viviane fit la moue.

- Ça va sûrement venir en France, ajouta-t-il. Tu n'auras plus à faire tous ces allers retours dans la courette.

- J'aime bien ça moi mettre le nez dehors, dit Viviane en remontant le réveil pour la pâte feuilletée. Le temps que ça vienne par ici ton frigimachin de toute façon…

- Frigidaire, répéta Lucien en riant. Tu verras. Dans moins de 5 ans t'en auras un dans ta cuisine. On peut parier si tu veux.

- C'est que ça doit consommer ton Frigeaire.

- Fri-gi-daire. Fri-gi-daire ! Répéte. Fri-gi-daire.

- Tata… J'vais pas apprendre parce que j'en aurai pas.

- Ça consomme pas plus qu'une ampoule, insista Lucien.

- La nature ça coûte rien.

- Et en été ?

Viviane se mit à rire.

- En été, j'cuisine pas des choses qui gâtent. Faut vivre avec les saisons. Maint'nant qu't'es à la ville, tu fais plus la différence entre le printemps et l'hiver. C'est ben malheureux.

- T'es qu'une bourrique.

Elle débarrassa le petit déjeuner de Lucien.

- Tu devrais jeter un œil dans le salon avant d't'en aller.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Va don' voir.

La toile de l'armistice figurait toujours en bonne place. Un chef d'œuvre ! Sur le mur de gauche l'oncle avait accroché de nouveaux paysages et sur le mur de droite des portraits de Lucien à tous les âges. Ils étaient parfaitement alignés, dans l'ordre de la vie. Au fur et à mesure qu'il avançait en âge, sa fossette se creusait. Le premier des portraits représentait un bébé de l'âge de Rémy. Une toute petite tache, à peine visible, ombrait le petit menton. Il était évident que ce bébé c'était lui. Sa tante l'avait parfaitement imaginé.

4 Faites entrer l'accusée

Le jeudi 13 avril

Lucien avait choisi de ne pas représenter la magnificence de la cour d'assises, gourmande de couleurs, de brillances et de perspectives. Il n'utilisait que quatre teintes, le blanc de Chine, le noir de bougie, la terre d'ombre brûlée et le rouge vermeil pour la robe des magistrats. La sobriété de sa palette se voulait à l'image du président Mériot. Il était de ces hommes très secs, dépourvus de l'embonpoint qui donne l'apparence de la bonhomie. Si, dans les premières minutes du procès il avait laissé vivre la solennité des lieux et du protocole, il avait très vite fait oublier le décorum de la salle et la sévérité de son allure par la simplicité de son questionnement, l'acuité de ses silences et la vivacité de ses regards.

Les autres acteurs du procès n'ajoutaient guère de couleurs. Lucien trouvait l'avocat général difficile à dessiner car il n'avait aucune caractéristique physique marquante. Son nez était droit, de taille moyenne, sa bouche bien proportionnée, ses cheveux bruns sans excès, ni dans la profondeur de la teinte, ni dans la tenue capillaire. Tout cela aurait pu donner un visage parfait. Le résultat pourtant était banal, presque flou. Les hommes du jury étaient vêtus de noir. Ils formaient un tout sans qu'on puisse vraiment distinguer un juré d'un autre. L'accusée portait une robe marronnasse à col rond et manches longues. Une chaîne de baptême se devinait dans l'encolure. Ses cheveux étaient ramassés dans un chignon de vieille fille. Même Gabrielle d'ordinaire si flamboyante se révélait sans difficulté dans les lavis de Lucien. Son regard vert assombri par l'enjeu de sa tâche trouvait à s'exprimer dans le noir de bougie éclairé d'un peu de blanc de chine.

Le premier après-midi du procès se déroulait mollement. Le président exposait les faits. Il y avait peu de monde : deux journalistes sur le banc réservé à la presse, deux hommes et quatre femmes dont la mère de l'accusée qui se tenait sagement au premier rang. Le plus jeune des hommes prenait des

notes. Il était le fils du greffier et se destinait au métier. Avec sa figure toute ronde, sa chevelure déjà clairsemée et son corps sans taille, il était la réplique exacte de son père, ce qui pouvait expliquer l'agacement dont ce dernier faisait preuve quand il observait son fils. Le jeune homme mâchait le bout de son crayon. Une raclure de bois traînait sur son menton. Le père essayait d'attirer son attention mais le rejeton n'avait d'yeux que pour l'accusée, qui ne manquait pas d'attraits malgré sa robe qui ressemblait à une chasuble de bonne sœur. Sous le coton grossier, on devinait un corps bien fait, une poitrine ferme qui frôlait presque le menton. La jeune femme avait un visage éclatant de la bonne santé que procure l'air de la campagne. Il n'était pas étonnant qu'elle attire les regards. Le greffier ramassa son visage dans une expression dédaigneuse. Probablement atteint par les ondes de l'animosité paternelle, le fils finit enfin par regarder du côté de son père qui se lança alors dans une pantomine assez comique pour expliquer qu'il ne fallait pas mâcher son crayon, qu'il fallait essuyer son menton et se remettre immédiatement à une prise de notes sérieuse. Le jeune homme rougit, essuya nerveusement son menton avec sa manche et ses mains contre la jambe de son pantalon puis il plongea dans son cahier. Le greffier roula de grands yeux effarés et dodelina de la tête. « *Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un fils pareil* » semblait-il dire. Il trouva bien vite une autre raison de s'irriter. Il n'arrêtait pas de faire des petits mouvements secs vers l'arrière pour intimer à son fils l'ordre de se tenir plus droit. Mais le fils n'osait plus lever le nez de ses notes. Tout ce cirque n'échappa pas au président Mériot qui fit passer un mot à son greffier. « *Bien fait !* » pensa Lucien qui se trouvait déconcentré et agacé par les simagrées du scribouillard. Celui-ci se mit à rougir de gêne et probablement de colère puisque qu'il lança un dernier regard assassin à son fils avant de plonger lui aussi le nez dans ses papiers dans une même attitude boudeuse et servile.

La plus âgée des femmes piquait souvent du nez. Lucien l'avait déjà vue dans la salle du tribunal correctionnel. Elle y dormait aussi. C'était une pauvresse que la cour avait prise en affection. Elle n'avait jamais dit comment elle se nommait alors on l'appelait « *la vieille* » mais sans méchanceté. Elle était habillée d'une robe grise très élimée mais très propre et se tenait tranquille. On la laissait s'installer près des radiateurs. Pendant les suspensions, un

huissier lui apportait une tasse de café « *de la part du président* ». La vieille hochait la tête et buvait le café, sans émotion particulière. À l'heure du déjeuner, elle s'installait sur un des bancs du couloir, sortait un pochon et en extirpait un peu de lard et un morceau de pain dont elle ne laissait pas une miette.

La plus jeune femme brodait de belles lettres enlacées sur des serviettes de lin. Elle passait ses points avec une régularité monotone qui témoignait d'une parfaite maîtrise de son ouvrage. La troisième femme était la seule qui suivait le procès. Elle s'offusquait avec délectation mais en silence en écoutant le président interroger l'accusée.

- L'était gros…

- Comment le savez-vous ? demanda le président Mériot.

Angèle se mit à rire.

- Ben l'est sorti par les fesses…Boudiou…j'lai ben senti...Et ça a duré… J'en voyais pas le bout…Le jour l'était juste couché quand j'suis arrivée dans l'bois et quand y s'est l'vé j'avais pas encore fini.

- Où étiez-vous à ce moment là ?

- Dans l'bois j'vous dis, le bois d'la Mariaude.

- Ce bois est-il loin de la ferme de vos patrons ?

- Quand j'passe devant l'dimanche, y a la cloche juste d'avant la messe de 7 heures qui sonne.

- Et vous partez de la ferme à quelle heure ?

- Vers les 6 heures.

- Vous avez donc marché une heure, conclut le président d'un ton neutre. Peut-être un peu plus compte tenu de votre état. Où alliez-vous comme ça ?

- Chez la mère…répondit Angèle, des larmes plein les yeux. J'avais mal au ventre. J'voulions pas réveiller la patronne. La mère elle a du savoir dans les herbes alors…

Le président Mériot, après quelques secondes de silence, reprit.

- Votre mère, était-elle au courant de votre état ?

Angèle fit non de la tête.

- Vous devez répondre par oui ou par non, à voix haute.

Elle renouvela son geste. Le président fit un signe à Gabrielle.

- Maître, dites à votre cliente…

Gabrielle se retourna vers Angèle et lui dit quelques mots.

- Non…dit Angèle tout bas en baissant la tête.

L'avocat général s'agita.

- Monsieur le président… Nous n'avons pas …

- L'accusée a répondu « *Non* » monsieur l'avocat général. Greffier, vous avez bien noté ?

Le greffier acquiesça. Le président se retourna vers Angèle.

- Et vous ? demanda-t-il. Étiez-vous au courant de votre état ?

Angèle cria.

- Non, j'le jure sur la tête de ma mère. J'avais ma semaine tous les mois. J'le jure. Tous les mois.

- Laissez donc votre mère tranquille ! ordonna le président.

- L'est sorti par les fesses. J'ai ben vu tout de suite que c'était pas ce que j'croyais, ajouta Angèle

- Le mal de ventre ? demanda le président.

- Oui da.

- Vous l'avez aidé à sortir ?

- A ben fallu. Ça m'a déchiré de tout partout. J'ai tellement hurlé que j'avais pus de voix. Quand j'ai vu l'sang, j'ai tourné d'l'œil. Après j'me souviens plus.

Le président donna la parole à l'avocat général.

- Vous ne vous souvenez plus de rien ? attaqua celui-ci.

Angèle baissa la tête

- Vous ne vous souvenez plus d'avoir creusé un trou et d'avoir enseveli l'enfant, à même la terre, nu comme un ver ?

- L'était mort ! protesta Angèle.

- C'est vous qui le dites !

Gabrielle fit un signe au président.

- Maître…

Elle brandit un papier.

- C'est aussi le médecin légiste qui le dit, monsieur l'avocat général. Je vous rappelle ses conclusions.

Elle se mit à lire lentement.

- « *Le cadavre est celui d'un enfant nouveau-né parvenu au terme de la vie*

utérine. Il ne porte aucune trace de violence. Le volume de l'enfant, 3kilos 900, le développement de la bosse occipito pariétale doivent faire penser que le travail de l'accouchement a été d'une certaine durée. Il est possible que l'enfant ait succombé au moment de sa naissance, victime de l'ignorance de la personne présente, incapable de lui donner les soins nécessaires pour le ramener à la vie. La mère a été déchirée sur une longueur de 8 centimètres. ».

- Il est possible, rétorqua l'avocat général, il est possible maître… Et la personne présente, qui officie dans une ferme, n'ignore rien des accouchements et des gestes qu'il faut parfois donner pour ranimer un veau.

- Elle n'avait plus sa connaissance monsieur l'avocat général. Avec une déchirure de 8 centimètres, il n'y a rien d'étonnant.

Gabrielle sortit une règle de son cartable et montra aux membres du jury ce que représentaient huit centimètres.

- Et un bébé n'a rien à voir avec un veau, ajouta-t-elle en allant tranquillement s'asseoir.

Gabrielle gardait toujours son calme quand elle défendait des femmes. Mais elle avait moins de réserve quand ses clients étaient des hommes. Pour eux, elle se permettait plus de passion. Cette adaptation sexuée de ses humeurs lui était venue assez naturellement. Benoît en avait fait une théorie qu'il partageait avec les candidates au barreau. « *Agissez comme maître Gabrielle Toufait-Moine. Quand votre cliente est une femme, faites profil bas. Les jurés apprécieront votre réserve et votre simplicité. Ils vous prendront pour leur femme ou leur fille. Quand votre client est un homme, défendez-le avec plus de hargne. Ils vous prendront pour leur mère ou leur maîtresse et apprécieront votre fougue* ».

- Quelle température faisait-il dans la forêt ? demanda Gabrielle à Angèle quand le président lui redonna la parole après que l'avocat général eut fini de poser ses questions.

- Un froid de gueux. Jamais vu ça.

Gabrielle déplia le journal qu'elle tenait dans sa main.

- Il a gelé ce soir-là en Ille-et-Vilaine. On a relevé une température de -10 degrés à moins de 10 kilomètres du bois de la Mariaude. C'était le 21 janvier.

Les jurés opinèrent et se retournèrent les uns vers les autres comme s'ils voulaient partager leurs souvenirs du grand froid qui s'était abattu sur la France. Gabrielle leur accorda quelques secondes, presqu'une minute, pour se remémorer l'épisode météorologique exceptionnel de la fin du mois de janvier. Puis elle reprit d'une voix calme.

- Angèle a donc accouché par le siège d'un enfant qui a succombé au moment de sa naissance le 22 janvier après une heure de marche et plusieurs heures de travail par une température de dix degrés en dessous de zéro. Moins dix degrés ! Messieurs les jurés.

Elle se tut quelques secondes de nouveau et continua son interrogatoire.

- Venons-en maintenant à l'ensevelissement. Comment avez-vous creusé ?

- Avec mes mains…J'ai même un bout de chair qu'a jamais voulu s'remettre, dit Angèle en tendant naïvement son majeur, ce qui fit sourire les jurés.

Lucien ne dessina pas le geste involontairement impudique. Angèle cacha son doigt violacé. Gabrielle reprit.

- Avez-vous recouvert son corps de quelque chose ? Un bout de jupon ? demanda-t-elle gentiment.

Angèle se mit à pleurer.

- J'avions froid, tellement froid. Et pis…

Angèle roulait des yeux effrayés.

- Et puis ? encouragea Gabrielle.

- Y'avait du sang tout partout sur mes jupes. J'savions pas si c'était …

Elle semblait terrorisée.

- Si c'était quoi ? demanda doucement Gabrielle en posant sa main tout près de celle d'Angèle.

- Ben, pour son âme…vous savez bien…le sang…

- Vous pensiez à ça ?

Angèle baissa la tête.

- Les morts faut les respecter.

Gabrielle s'adressa au jury.

- Angèle, malgré le froid, a tissé un linceul de brindilles pour ensevelir son bébé parce qu'elle ne voulait pas le recouvrir d'un jupon souillé. Ce n'est pas ce que j'appelle « *nu comme un ver* ». J'en ai terminé monsieur le président.

Angèle n'avait pas toujours été aussi émouvante. Elle était le plus souvent incohérente et menteuse. Elle avait d'abord nié être la mère de l'enfant, puis elle avait inventé toutes sortes de géniteurs, y compris le Saint Esprit, ce qui n'était pas un argument très plausible pour une fille de ferme qui n'ignorait rien des choses de la nature. Elle avait aussi raconté qu'elle n'était pas la fille de ses parents mais qu'elle était issue d'une femme de haute noblesse qui ne voulant pas être déshonorée, l'avait confiée à celle qui prétendait être sa mère.

- J'suis pas comme elle, avait dit la jeune femme.

Angèle se trompait. Elle avait tout de sa mère. Lucien qui avait croqué les deux femmes le savait mieux que tout le monde. Il commençait toujours par tracer les lignes de force d'un visage, l'arrête du nez, la ligne des sourcils et des mâchoires. Celles d'Angèle et de sa mère étaient en tous points identiques. Ce n'étaient que le temps et les goûts de chacune qui avaient créé les différences qui donnaient à Angèle l'illusion d'être l'enfant d'une autre. Il

était impossible pour elle de se reconnaître dans le visage de sa vraie mère.

- Pourquoi ment-elle tout le temps ? demanda-t-il à Gabrielle, à la fin de leur dîner.

Gabrielle brodait. Elle avait le même geste mécanique et monotone que la brodeuse du tribunal.

- Elle ne ment pas…

- Elle ne fait que cela ! protesta Lucien.

- Elle invente.

Il ricana ce qui était inhabituel pour lui.

- Elle invente sa vie Lucien, répliqua Gabrielle sèchement en posant son ouvrage. Pour échapper à la dureté de son travail et de sa condition. Levée à 5 heures, couchée à 11h tout ça pour trois sous.

- Et cette histoire de mère ?

- On veut tous un jour être nés de la cuisse de Jupiter, non ?

Il s'était réveillé en sursaut au petit matin, encombré par l'image dérangeante d'un fœtus enfermé pour toujours dans la cuisse de son père, incapable ou interdit de naître. Les anciens embrouillaient tellement la vie, les rôles, les places ! Pour Angèle c'était pareil ! Elle mélangeait tout. Il ne comprenait rien au désordre des sentiments qu'elle exprimait dans ses propos ou dans ses attitudes. Après avoir pleurniché, elle avait fièrement affirmé qu'elle avait mis au monde un gros bébé. Fallait savoir ! Soit elle aimait le gosse, soit elle…

Le deuxième jour du procès commençait. Le public s'installait. La salle était quasi pleine et grondait déjà. Le président Mériot se pencha vers le premier assesseur placé à sa gauche puis vers le second, à sa droite. Les deux magistrats hochèrent la tête. Le président actionna sa cloche.

- Mesdames et Messieurs du public, sachez que je ne tolére aucun manquement à la sérénité des débats. Vous êtes venus en nombre ce matin. Vous ferez silence en nombre. Le tribunal n'est pas une tribune. Je n'hésiterai pas à faire évacuer la salle si je l'estime nécessaire.

Le public se tut. Le président se tourna lentement vers le banc des jurés.

- Messieurs les membres du jury, je vous rappelle que vous avez juré de n'écouter ni la haine ou la méchanceté, ni la crainte ou l'affection. Je vous demande de continuer à prendre en compte le plus objectivement possible les faits et les témoignages que nous présentons entre-les-quatre murs-de-cette cour, je vous le répète, entre-les-quatre-murs-de-cette-cour.

Le journaliste de *Ouest Éclair* soupira et regarda son voisin qui affichait un sourire ironique sur une large tête à gifles. Ses grandes lèvres fines qui traversaient son visage étaient humides de contentement. Il était probable qu'on lui devait l'affluence et le sermon du jour. La veille, il n'avait pas pris de notes, était resté impassible et immobile pendant toute la durée des séances, tel un crapaud perché sur une pierre. C'était ainsi que Lucien l'avait dessiné sur son carnet-bestiaire qu'il tenait en parallèle de son carnet de croquis.

- Georget ! Quel voyou ! avait dit Gabrielle en découvrant l'homme dans la salle du public.

Georget officiait dans un journal nationaliste et royaliste. On lui avait commandé une série d'articles sur les infanticides. Il tremplait sa plume dans les cours d'assise de Bretagne, riches en crimes de nouveau-nés. C'était un grand nostalgique de l'ancien régime. Dans ses compte-rendus, les pauvres filles se retrouvaient coupables de plusieurs crimes, celui de ne pas avoir déclaré leur grossesse, d'avoir accouché seules, d'avoir fait disparaître le corps et privé ainsi l'enfant des sacrements de baptême et de sépulture. Probablement conscient que l'ancien régime ne parlait plus à grand monde, il avait ajouté dans son article relatant le premier jour du procès d'Angèle qu'il regrettait le code Napoléon, ce qui pour un royaliste devait avoir constitué un effort surhumain. Le code Napoléon dans sa version première prévoyait un

châtiment exemplaire pour le crime d'infanticide, la peine de mort.

Gabrielle prenait Georget très au sérieux. Elle ne redoutait pas la peine maximum des travaux forcés pour sa cliente mais elle considérait que le risque était grand de la voir condamnée plus sévèrement que ses sœurs de misère, coupables du même crime. Beaucoup obtenaient l'acquittement, faute de preuves ou de sévérité.

Lucien chercha à la rassurer.

- Tu t'es très bien débrouillée jusqu'à présent.

- Les temps ne sont pas cléments pour les faibles, avait-elle répondu. Les boches sont de bien mauvais modèles. Il y a tellement de gens qui les approuvent.

En Allemagne, les nazis continuaient en effet à destituer les fonctionnaires juifs par centaines et à lancer de brutales campagnes de boycott de leurs magasins. Et Gabrielle continuait de découper les articles et de les coller dans son cahier. Combien de meurtres faudrait-il pour convaincre Edwige ? Combien de morts ? Il y avait à Berlin une épidémie de suicides parmi les Juifs. Des juges chassés de leur tribunal, des avocats, des médecins promis à un brillant avenir préféraient mourir. *« Il ne m'est plus permis de prouver mon amour pour la patrie allemande par du travail utile »* avait écrit l'un des désespérés avant de se tirer une balle dans la tête. On prétendait expliquer ce phénomène par « *la neurasthénie propre à la race juive* ».

- Elle a bon dos la race juive …avait dit Gabrielle.

Trois lignes plus bas, le journal annonçait la visite de Von Papen et du capitaine Goering à Rome. Un concordat avec le Vatican était en préparation. Gabrielle ne décolérait pas.

- Même les catholiques sont complices.

Dans son article du jour, Georget, avait exhumé la proposition de loi d'un député. Pourquoi ne pas condamner les femmes à l'alcôve plutôt qu'à la mort

ou à la prison ? Une femme coupable d'infanticide devrait fournir à l'État des enfants qui recevraient tous les soins nécessaires à leur santé et leur éducation. « *D'une pierre plusieurs coups !* » avait écrit l'infâme Georget : « *La peine de maternité permettrait aux mères criminelles de découvrir ce merveilleux instinct maternel qui leur a fait défaut. Elles se détourneraient ainsi à jamais de la perversité. Le choix par la justice de géniteurs honorables améliorerait la qualité de notre race et réglerait le grave problème de la décroissance de notre population. La jeune Angèle, aujourd'hui sur le banc des accusés, ne manquerait assurément pas de candidats pour l'accouplement judiciaire que le jury lui imposerait pour racheter sa faute.* »

Les candidats à l'accouplement judiciaire et leurs épouses étaient ce jour-là dans la salle. Les femmes, les yeux pleins de vice et de jalousie, scrutaient la jeune Angèle. Les hommes la reluquaient. Certains lui faisaient de l'œil. Gabrielle leur lançait des regards sévères qui n'avaient aucun effet. L'odieuse séduction se poursuivait pour le plus grand plaisir d'Angèle. Angèle était une jeune domestique de ferme d'à peine 17 ans. La nature et le grand air l'avaient dotée d'une belle figure et d'un corps bien proportionné dont elle était fière. Pour autant sa vie n'était pas enviable. Elle travaillait dur pour une famille de paysans sans joie, couchait dans un grenier ouvert aux quatre vents et probablement à l'homme de la maison et n'avait pour famille qu'une mère qui l'aimait mais rudement. Gabrielle se retourna vers sa cliente et s'entretint de longues minutes avec elle sous le regard patient du président. Lucien dessina les deux femmes en confidence. Gabrielle avait posé ses deux mains sur la balustrade, de part et d'autre de celles d'Angèle. Peut-être se touchaient-elles. Lucien était trop loin pour en être sûr mais il choisit de les dessiner à fleur de peau. En se penchant, Angèle disparaissait sous la robe d'avocat. Quand l'entretien prit fin, elle se redressa et arrêta de flirter avec ses admirateurs. Gabrielle devait avoir enfin trouvé les mots justes pour raisonner sa cliente car la jeune femme avait maintenant sur le visage une expression de sincère gravité que Lucien capta sur son carnet.

Le deuxième jour, on allait écoutait les témoins. La mère d'Angèle se présenta à la barre.

- Madame Pinel, racontez-nous comment était Angèle ? Quelle petite fille ?

- Oh ça c'était une brave petite mais menteuse hein !

La salle gronda. Le président agita sa sonnette.

- Silence !

- Avant même de causer, reprit la mère. Elle est née comme ça.

- On ne naît pas menteuse, madame Pinel…répliqua le président. Un bébé ! Voyons !

- Oh dame que si ! É braillait tant qu'è pouvait. J'croyais ben qu'avions faim. Ren de tout ça. Voulé que j'l'a prenne. C'est ben tout. L'a jamais été franche c'te gamine. Cé pas ben sa faute. É née comme ça j'vous dis.

- À quelle heure est-elle arrivée chez vous ?

- J'sortais d'la messe. L'était 9 heures. L'était pas belle à voir.

Angèle s'agita.

- Que vous a-t-elle dit ? poursuivit le président.

- Ben l'avait plus d'voix alors j'lui ai fait répéter deux trois fois. J'entends plus guère.

- Et alors, que vous a-t-elle répété ? demanda le président d'une voix plus forte.

- Ben… c'qui s'était passé.

- Qu'est ce qui s'était passé madame Pinel ?

- Ben… vous savez bien…

- Nous voulons l'entendre de votre voix madame Pinel, insista le président.

La mère d'Angèle dodelina longuement de la tête, déglutit plusieurs fois,

joignit ses mains et les serra fort.

- Dites-le simplement, encouragea le président.

Elle inspira profondément, retint son souffle quelques secondes. Sa réponse vint ensuite d'un trait.

- Ben, qu'elle avait eu ses couches dans la forêt, qu'elle avait tourné de l'oeil et que quand elle avait retrouvé sa tête, le p'tiot y vivait pas et qu'elle l'avait enterré.

- Vous l'avez crue ?

- Oh ça qu'oui, répondit la mère. J'sais quand ma gamine elle m'raconte des sornettes. L'est menteuse j'vous dis.

- Mais là, elle ne mentait pas ?

- Oh ça qu'non. C'est ben pour ça qu'j'y ai dit d'aller aux gendarmes.

Ni l'avocat général, ni Gabrielle n'eurent de questions pour elle. Le premier ne voulait probablement pas qu'elle confirme ses certitudes, la seconde ne voulait pas risquer qu'elle se dédise ou bien qu'elle s'embrouille.

La patronne d'Angèle fut appelée. On vit arriver une femme qui aurait pu passer pour une parente du président Mériot. Elle était sèche comme lui, mise et coiffée sans plis ni boucles. « *Raide comme la justice* » se dit Lucien en pensant aussitôt que la justice, sous la houlette du président Mériot faisait preuve de plus d'intérêt et de compréhension que la femme qui s'agrippait à la barre, visiblement agacée voire dégoûtée d'être là. Le président Mériot voulait confronter les dires d'Angèle et le témoignage de sa patronne. Oui ou non, Angèle avait-elle découvert son état au dernier moment ? La femme Grégoire fut catégorique.

- Bien sûr qu'elle savait.

La salle gronda.

- Silence !

- J'ai vu tout de suite qu'elle dev'nait grosse. Et puis le linge qui n'est plus rouge ça ne trompe pas.

- C'est pas vrai, hurla Angèle. J'avais ma semaine tous les mois.

Le président regarda Angèle sévèrement, ce qui suffit à la faire se rasseoir en silence. Il reprit.

- Vous n'avez rien dit ? Proposé de l'aide ?

La femme Grégoire avala le peu de joues qu'elle avait. Elle releva le menton. Son visage se déforma pour afficher tout le dégoût qu'elle avait de ces choses-là.

- Personne m'y oblige. C'est que de la cochonnerie.

- Vous auriez pu prévenir sa mère. Angèle n'avait que 16 ans.

La femme Grégoire tordit sa bouche.

- J'lave pas le linge sale des autres.

Gabrielle demanda la parole au président.

- Maître…

- Madame Grégoire, pourquoi n'avez-vous pas renvoyé Angèle ?

Madame Grégoire grogna. Gabrielle précisa sa question.

- Vous avez bien renvoyé trois domestiques avant elle ? Pour quelles raisons ?

Madame Grégoire haussa les épaules.

- Répondez à la question de maître Moine, dit le président sèchement.

Madame Grégoire se racla la gorge.

- Elles n'étaient plus bonnes à rien…

- Parce qu'elles étaient enceintes ?

La femme Grégoire éructa.

- Toutes des traînées.

Gabrielle restait calme.

- Puis-je en conclure, Madame Grégoire, que vous ne saviez rien de l'état d'Angèle puisque vous ne l'avez pas renvoyée ?

- Elles sont toutes pareilles. Je l'aurais renvoyée comme les autres, si j'avais su.

La salle gronda de nouveau mais cette fois-ci le président laissa faire. Quand le calme revint, il prit la parole.

- Vous avez prêté serment madame Grégoire mais vous n'avez pas dit la vérité. Saviez-vous oui ou non qu'Angèle était enceinte ?

- Elles sont toutes pareilles. Toutes des traînées à tourner autour des hommes.

Le président haussa le ton.

- Madame Grégoire. Voulez-vous être condamnée pour outrage à magistrat ? Répondez à la question. Saviez-vous oui ou non qu'Angèle était enceinte ?

Madame Grégoire était livide.

- J'ai peut-être confondu avec les autres. Mais elle l'était quand même non ? Alors qu'est-ce que ça change ?

- Ça change tout, madame Grégoire, répondit le président très sèchement. Maître ?

- Je n'ai plus de questions monsieur le président.

- Madame Grégoire, vous pouvez disposer.

Madame Grégoire s'en alla, escortée par les regards peu amènes du public que l'on sentait acquis désormais à la cause d'Angèle, ce qui déplut profondément au journaliste Georget qui fit une moue dédaigneuse et vexée.

Lucien alla se dégourdir les jambes. Le public du procès s'était disloqué en petits groupes tout autour du grand bassin devant le palais de justice. Des rires fusaient. Des hommes s'amusaient à lancer des cailloux dans l'eau. Un gardien de la paix siffla et fit des grands gestes en direction des contrevenants. Lucien s'éloigna, ouvrit son carnet et dessina la scène qu'il trouvait incongrue. Il avait du mal à comprendre l'insouciance gouailleuse de ces hommes et de ces femmes, qui s'amusaient en dévorant leur casse-croûte comme si le drame donnait faim ! De quoi riaient-ils ? D'Angèle qui, avec ses minauderies et ses mensonges ressemblait tant aux gamines de leurs familles ? De la femme Grégoire dont chacun devait avoir un specimen dans son entourage ? Se tendaient-ils tout le long de leur déjeuner faussement champêtre des miroirs pour s'amuser à se faire peur parce qu'ils avaient découvert que les criminels leur ressemblaient. Une fois que la peur avait fourni suffisamment de frissons et de plaisir, ils avaient dû passer à autre chose, rire d'autre chose, du gardien de la paix sûrement qui continuait de les surveiller de loin, comme Lucien.

Lucien pensait à l'enfant depuis le début du procès. Mais cet enfant sorti dramatiquement des entrailles d'Angèle avait-il au moins un nom ? Lui avait-on donné une place au cimetière ? Le curé de la paroisse de sa mère et de sa grand-mère avait-il daigné dire quelques prières pour lui ? Lucien n'avait pas osé représenter la scène de l'accouchement dans ses carnets mais elle brûlait tant ses doigts qu'il avait dessiné un visage de nourrisson qui ressemblait au bébé peint par sa tante. Il s'en était trouvé soulagé.

L'audience reprit à 14 heures avec la plaidoirie de l'avocat général.

- Le massacre des innocents continue, messieurs les jurés. Chaque jour on

empêche des nouveau-nés de crier, de respirer, de voir. Ils ne connaîtront pas, les pauvres malheureux, toutes les joies et toutes les peines qui font le sel de la vie, de nos vies. Chaque jour, la société perd un soldat qui pourrait défendre son pays, un futur paysan qui pourrait le nourrir, un artisan, une couturière, un professeur, un ouvrier, une mère de famille, une avocate peut-être, un génie qui sait. Des milliers de vies ne seront pas vécues. Stop ! Arrêtez le massacre, arrêtons le massacre. Comparaît devant vous la mère d'une de ces vies empêchées. Oh, elle n'est pas la seule dans son misérable cas ! D'autres, comme elle, parfois menteuses comme elle, parfois repentantes et naïves, ont choisi de commettre l'irréparable. Elles s'assoient là, comme elle, baissent la tête parce qu'elles sont gênées, comme elle. Les meilleures ont honte. Et puis il y a toutes les autres qui ne comparaîtront jamais. Elles sont encore plus nombreuses. Pour une accusée, deux ne seront jamais jugées. Pourquoi ? Ah…La société est faible. Elle cherche à atténuer les circonstances et les peines, elle classe les affaires sans suite, dit qu'il n'y a pas lieu à poursuivre. Sans compter les naissances qu'on ne révèle jamais, qu'on étouffe en famille. C'est un massacre, je vous le repète. Faites que l'honneur qu'on invoque tant dans ces affaires, soit aujourd'hui du côté des innocents. Si mademoiselle Angèle Pinel passe aujourd'hui en cour d'assises c'est que la société a pensé qu'il fallait donner une suite à l'affaire, qu'il y avait lieu de poursuivre. Cette affaire est un crime. Mais vous n'avez pas vu de cadavre. Vous n'avez plus devant vous qu'une fille qui cherche à vous apitoyer. Redonnons un peu sa place à ce nouveau-né, un enfant de sexe masculin très vigoureux, qui pèse à sa naissance le beau poids de 3 kilos, 900 et mesure 52 centimètres. Un sacré gaillard qui aurait aujourd'hui un peu moins de 3 mois et commencerait à sourire. Mais mademoiselle Angèle Pinel en a décidé autrement parce que son honneur est plus important que le sourire d'un bébé. Elle cache, elle dissimule, elle ment, comme elle l'a fait toute sa vie. Elle ne dit à personne qu'elle attend un enfant. Il serait ridicule de croire qu'elle n'en a rien su. Peut-on ignorer 3 kilos et 900 grammes de vie ? Quand les premières douleurs commencent, elle fuit pour mettre bas dans un endroit isolé. Par grand froid, vous entendez ? Par grand froid, messieurs les jurés. Elle aurait pu choisir la grange. Non, elle choisit la forêt. Le froid sera son arme. Le légiste certifie que l'enfant a respiré mais que la fonction ne s'est pas largement établie. Quelques bouffées d'air, messieurs les jurés, juste quelques bouffées d'un air

glacial. Le pauvre ange, qui avait grandi dans la chaleur des entrailles maternelles, n'a pas supporté. Il m'est venu à l'esprit qu'une mère dotée d'un instinct d'amour et de soins aurait eu l'idée de souffler l'air chaud de son propre corps sur celui de l'enfant. N'est-ce pas ce que font toutes les femelles du monde animal ? Angèle Pinel n'est pas une mère, c'est une criminelle. Oh, je ne vais pas réclamer pour elle la peine maximum. Je sais par expérience que vous ne la donnerez pas. Mais vous la condamnerez à une peine juste et réelle si vous pensez, comme moi, qu'elle a tué volontairement son nouveau-né. Je vous demande de l'envoyer pour 5 années en prison, sans sursis d'aucune sorte.

L'avocat général se rassit. Lucien prit un peu de recul pour évaluer la qualité de son dessin. Il fut surpris par ce qu'il avait représenté, un homme qui avait de la vigeur dans ses mains tendues vers les jurés, dans la splendeur soudaine de son teint, dans le maintien de tout son corps. Le personnage falot avait été comme traversé par une force occulte qui avait transformé l'avocat général. Le journaliste de *Ouest Éclair* qui lorgnait sur le dessin de Lucien se pencha vers lui et chuchota.

- C'est dingue hein ?

Lucien hocha la tête, feuilleta son carnet de dessin et trouva un autre croquis de l'avocat général sur lequel il n'avait pas l'air de grand chose. Même sa robe n'arrivait pas à faire de lui un monsieur.

- C'est pas l'même homme, conclut simplement le journaliste.

Gabrielle s'avança. Elle marchait lentement pour qu'on la regarde. Elle ne parlait pas pour qu'on fasse silence. Elle prenait possession des lieux, des jurés et du public comme l'avait fait l'avocat général. Elle n'était pas maquillée, avait discipliné ses cheveux, ramassé un peu ses larges épaules. Elle était toujours une belle fille mais elle donnait l'impression de ne pas le savoir, ce qui attirait la sympathie. « *Elle est pas fière* » devait-on se dire dans le public et parmi les jurés.

- Angèle Pinel n'a pas voulu donner la mort. Elle ne savait même pas qu'elle

était en train de donner la vie.

Gabrielle se tut. Puis elle reprit au bout de 15 secondes.

- Une femme peut-elle ignorer qu'elle est enceinte ?

Encore une pause. Lucien se mit à compter en regardant attentivement ce qui se passait dans la cour. Quelques jurés donnèrent l'impression de ne plus respirer. Deux autres baissèrent la tête comme s'ils se mettaient à prier. La vieille femme se réveilla et la brodeuse s'arrêta de broder. Le président et ses assesseurs attendaient sans ciller, posant un regard neutre, presque vide sur Gabrielle. L'avocat général avait les yeux dans le vague. Le silence dura 10 secondes.

- On peut apporter une réponse confortablement logique à cette question. On peut dire que dans les trois ou quatre premiers mois de sa grossesse il est possible en effet qu'une femme puisse ignorer qu'elle est enceinte, mais qu'il semble plus difficile d'admettre qu'il en soit ainsi par la suite, qu'il est invraisemblable qu'une femme ne voie pas le développement de son ventre et de sa gorge, ne perçoive pas les mouvements de l'enfant. Pourtant, les médecins admettent depuis longtemps qu'il en soit ainsi, surtout chez les jeunes filles primipares, comme l'accusée. L'honorable professeur Brouardel, professeur de médecine légale, membre de l'institut et de l'académie de médecine cite le cas d'une jeune fille de 16 ans. C'est exactement l'âge de ma cliente. La malheureuse jeune fille donc fut prise dans un train de coliques très douloureuses et accoucha d'un bébé mort-né de 3 kilogrammes. Imaginez sa surprise et la surprise de ses compagnes de voyage. Comment pouvait-elle comprendre cette gamine, que ses coliques qui lui faisaient si mal depuis le matin étaient les contractions de l'enfantement ? Elle n'avait aucun souvenir d'avoir eu des relations charnelles, toute à l'innocence de ses 16 ans. Et pour cause ! Le criminel qui avait abusé d'elle lui avait administré un puissant somnifère pour commettre son odieux méfait. Ce fut prouvé par la suite. Son corps avait ensuite continué à fonctionner comme à la normale. Les médecins ont admis que les règles n'aient pas été interrompues et que la jeune fille n'ait rien vu venir.

Gabrielle avança d'un pas vers les jurés.

- Les médecins d'aujourd'hui vont dans le même sens messieurs les jurés. Ils dissèquent nos âmes. L'inconscient nous fait faire bien des choses, malgré nous. Des choses qui nous font rire quand nous disons un mot à la place d'un autre, des choses qui nous effraient quand elles prennent la forme d'un cauchemar, des choses qui nous ennuient et nous font tort. L'inconscient dirige parfois à notre place, les petites choses de la vie et chez certains les grandes. Pensez-y quand vous déciderez du sort de ma cliente. Pensez à tout ce qui vous arrive et vous déroute.

Gabrielle se dirigea lentement vers Angèle. D'un geste d'une douceur extrême elle redressa le visage de la jeune accusée. Puis elle se retourna et sourit tristement.

- C'est l'inconscient d'Angèle qui a dit à l'enfant de se mettre en boule dans le flanc de sa mère pour que que ça ne se voit pas. Ça ne pouvait pas se voir puisque ça n'existait pas. Ne croyez-vous pas que madame Pinel qui connaît si bien sa fille, que madame Grégoire qui épie tous les gestes de ses domestiques auraient deviné son état si Angèle s'était contentée de le dissimuler. Angèle ment mais elle ment mal, nous l'avons tous remarqué pendant ces trois jours. Ce que sa patronne, Madame Grégoire, n'a pas vu, ce que sa mère, Madame Pinel, n'a pas vu, Angèle ne l'a pas vu non plus. Elle ne savait pas qu'elle était enceinte et cela change tout. Pourquoi ? Parce que le froid n'est plus l'arme du crime, comme l'a prétendu monsieur l'avocat général. Les faits sont tristement plus simples, Messieurs les jurés. Il y a Angèle qui a mal au ventre. Elle a des coliques comme cette jeune femme du train. Elle ne veut pas réveiller sa patronne. Alors elle va chez sa mère parce que sa mère a du savoir dans les herbes et qu'elle saura la soulager. Peut-être a-t-elle aussi pensé qu'elle trouverait un peu d'affection dans sa maison. Sa vie n'est pas douce, messieurs les jurés. Mais la nature la rattrape au niveau du bois de la Mariaude. Que se passe-t-il dans la forêt ? Un accouchement bien sûr ! Solitaire, douloureux, long comme la plupart des accouchements, dangereux parce que l'enfant se présente par le siège. Jusqu'au bout Angèle a cru qu'elle perdait ses entrailles. Ce n'est qu'au dernier moment qu'elle a compris ce qui lui arrivait. Le choc, la déchirure, le sang, l'épuisement, le

froid ont eu raison de la conscience de ma cliente. Mais quand elle se réveille, l'instinct maternel est là, n'en déplaise à monsieur l'avocat général.

Gabrielle sourit plus généreusement. Sa voix se fit plus caline.

- Angèle est fière de ce gros bébé qu'elle a mis au monde. Angèle ne pense qu'à une chose, lui tresser un linceul de fortune pour sauver son âme. Elle grattera la terre au mépris de sa peau. Et je veux voir dans l'aveu sincère qu'elle a fait aux gendarmes le souhait qu'elle a de donner enfin une réalité à cet enfant qu'elle a si longtemps ignoré, malgré elle. Oui malgré elle. Alors pourquoi est-elle aux assises ?

Gabrielle se tourna solennellement vers les magistrats et pencha humblement la tête vers le bas comme si elle les saluait. Puis elle s'adressa aux jurés.

- Parce qu'on n'a pas voulu la croire. Que son bébé soit mort faute de soins, peut-être ! Mais qu'elle ait ignoré sa grossesse, ah ça non ! Pour qu'il y ait infanticide, messieurs les jurés, il faut que l'enfant soit un nouveau né et que la mère ait eu la volonté de le tuer. Mais à ce compte-là il y a peu d'infanticides ! Les criminelles, les vraies, celles dont on peut dire sans l'ombre d'un doute qu'elles sont coupables d'infanticide, les vicieuses, les sadiques, sont l'exception. Pourquoi ? Parce que ces femmes-là étouffent, étranglent, défoncent à coup de marteau, dépècent. Les médecins légistes autopsient l'horreur. Rarement, fort heureusement. Les autres femmes ? Ce sont juste des filles primaires, épuisées. Ce sont des filles honnêtes. L'enfant entre leurs jambes ne crie pas, respire à peine. Elles sont seules, laissent faire, s'évanouissent. Entre le laisser faire et la volonté de tuer il y a une différence considérable. Angèle est seule, elle a 17 ans. Il fait un froid de gueux. Angèle est épuisée, ébranlée nerveusement. Personne n'a posé le bébé sur son ventre. Je vous demande de l'acquitter.

20h, à la brasserie de la grande poste

Benoît était là. Janine aussi même si on la voyait à peine tant elle paraissait miniscule auprès de son mari. Benoît avait perdu près de 10 kilos. Le changement était spectaculaire. Son corps s'était effondré révélant un autre

corps, qui paraissait curieusement plus grand. Ses yeux mangeaient son visage, ses mains étaient immenses et ses épaules tombantes. Les médecins l'avaient sommé d'entamer un régime draconien. Quand il était sorti de l'hôpital, il s'était enfermé dans son appartement. Les premiers jours se passèrent sans difficulté. Le régime avait encore des allures de traitement. Benoît s'y conformait parce qu'il n'avait pas retrouvé l'appétit. La seconde semaine fut épouvantable. Ses menus sans sel, sans sucre et sans graisse le faisaient dépérir. Benoît ne parlait plus, restait des heures entières les yeux dans le vague. Martin avait dit « *ça passera* ». Mais le temps n'avait pas ramené Benoît à la vie. Lucien conseilla alors à Janine d'essayer les épices. Il envoya un télégramme à l'oncle Constant et reçut dans les deux jours 3 fioles qui contenaient du cumin, du curcuma et de la cannelle. L'oncle avait joint une bouteille de son huile d'olive fameuse et une série de recettes inventées par Viviane pour Marcel qui souffrait lui aussi d'une maladie de cœur. On demanda à Martin ce qu'il en pensait. Il haussa les épaules, fit la moue et concéda un dédaigneux « *si ça vous amuse* ». Les épices et l'huile d'olive redonnèrent du goût, du moëlleux et des couleurs aux repas de Benoît, qui se remit à apprécier la nourriture qu'on lui servait et à retrouver sa bonne humeur. Janine l'encouragea à poursuivre ses efforts en comparant son régime à un procès ingagnable.

- Un an avec sursis. C'est bien, dit Benoît. Par les temps qui courent...

- J'aurais préféré l'acquittement, regretta Gabrielle, mais bon, ce n'est pas si mal. Elle n'ira pas en prison.

- Faut dire que c'est dur à croire cette histoire de grossesse ignorée, opposa Janine.

- Je sais bien, soupira Gabrielle. Je sais bien.

- Tu avais l'air de la croire pourtant, remarqua Lucien.

- Je crois ce que ma cliente me dit et j'essaie de faire en sorte qu'elle s'en sorte au mieux. Ce que je pense au fond n'a aucune importance.

Le maître d'hôtel apporta quatre soles, trois meunières et une nature pour Benoît. Janine prit une fiole dans son sac dont elle déversa discrètement le contenu sur l'assiette de son mari.

- Il t'en reste ? demanda Lucien. Je peux…

Le visage de Benoît s'éclaira.

- Ton oncle nous en envoie. Très gentil ton oncle Lucien.

Ils mangèrent en silence. Lucien tournait le verdict dans sa tête. Angèle était coupable mais on ne la punissait pas pour son crime, ou si peu. Tout le monde avait l'air de s'y retrouver. Gabrielle aurait préféré l'acquittement qu'elle avait demandé mais se contentait d'un an avec sursis, soulagée d'avoir évité la prison à sa cliente. L'avocat général avait eu l'air lui aussi d'en prendre son parti. On avait reconnu le crime. C'était ce qui lui importait. Les jurés avaient la figure satisfaite du devoir accompli. Georget avait haussé les épaules et soupiré comme s'il était lassé de toujours devoir relater le même dénouement à ses lecteurs. Les peines prononcées dans ces affaires-là étaient souvent ridicules.

- Peut-être qu'ils l'ont crue mais qu'ils ne pouvaient pas l'avouer, dit Lucien.

Gabrielle agita sa petite main.

- Tu penses trop compliqué Lucien. Ils ne l'ont pas crue un point c'est tout.

- Pourquoi tu dis ça, Lucien ? intervint Benoît.

Lucien toussota.

- J'y ai cru moi mais ça m'horrifiait d'y croire. Un garçon veut toujours être attendu par sa mère non ?

- Et les membres du jury sont tous des hommes, conclut Benoît. Bien vu Lucien.

- A propos de jury…intervint Janine.

Benoît, Gabrielle et Janine passèrent tout le reste du dîner à parler de la nécessité de mettre des femmes dans les jurys. Tous les trois croyaient qu'on y gagnerait en indulgence. Lucien était convaincu du contraire mais il garda pour lui ses pensées compliquées.

5 Le feu et la braise

Le samedi 13 mai

Éric avait fait construire rue de Vern un grand immeuble d'architecture très simple qui donnait l'impression d'être au goût du jour alors qu'il n'avait eu aucune intention de l'être. L'enseigne composée de grandes lettres noires de forme bâton, forgées par Hippolyte Héry, donnaient, elles aussi, un air de modernité à la façade. Sur le mur, à gauche de l'entrée, figuraient les services proposés par les *Transports Sanguy* : *messageries, transports industriels, stockage, transit, import, export*. Un peintre en bâtiment venait d'installer un échaffaudage pour compléter la liste depuis le rachat d'une société de déménagement. L'immeuble avait été construit en retrait de la rue. Un grand espace permettait de manœuvrer devant. Les camions avaient droit aux mêmes égards que les plus beaux des navires. Chaque nouveau modèle était inauguré en présence des clients et du personnel. La plus jeune fille des employés coupait un ruban et la plus âgée brisait une bouteille sur la bâche du camion flambant neuf.

Chaque soir, le chef de garage orchestrait le stationnement des véhicules. Éric voulait de l'opulence comme dans les commerces. Le chef de garage s'arrachait les cheveux quand les camions partis livrer trop loin rentraient tard à l'entrepôt. Lucien prêtait alors main forte et dessinait des agencements qui pouvaient faire illusion. Ce n'était pas tant le nombre de camions qui importait mais plutôt la perfection et l'originalité de leur disposition sur le parc de stationnement. Lucien exploitait toutes les formes : en arc de cercle ou en cercle, en croix, en ligne de fuite, en triangle, en épi. Un soir, il y avait eu si peu de retours qu'il avait fait stationner devant l'immeuble un seul exemplaire de chaque tonnage comme sur une publicité. Pour parfaire l'équilibre de l'agencement, il avait même disposé une motocyclette dont on se servait pour faire les courses du garage dans le centre de Rennes. C'est ainsi qu'on avait eu l'idée d'un nouveau service de messagerie.

Éric n'avait pas installé la direction et l'administration dans un pavillon à part

comme cela se faisait dans la plupart des entreprises. Il aurait fallu construire sur le parc de stationnement ce qu'il refusait catégoriquement. Mais la principale raison de son refus tenait plutôt à sa manière de diriger ses affaires. En fils de boucher qu'il était toujours, il disait qu'on vendait et qu'on administrait mieux ce qu'on avait sous le nez. Quand les affaires s'étaient bien développées, il avait fait ériger à mi-hauteur du hangar une galerie sur laquelle on avait créé dix bureaux dont les vitres vibraient quand un camion entrait ou sortait. L'hiver, les phares projetaient sur les murs de grandes vagues lumineuses. Il flottait partout une forte odeur d'essence et d'huile. On avait froid dans les bureaux de la galerie. Deux des quatre vendeurs en mal de respectabilité et de confort s'étaient plaints. Éric leur avait dit d'aller gémir ailleurs. Pour les remplacer il avait engagé deux nouveaux commerciaux moins délicats et plus affamés de réussite. Les deux « *bégueules* », comme on avait fini par appeler les déserteurs avaient regretté leur décision car ils avaient perdu leur emploi dès les premiers mois de la crise. Grand seigneur et fin tactique, Éric leur avait proposé des missions temporaires pendant les congés de ses autres commerciaux, charge pour eux de vanter auprès du personnel les mérites de la maison Sanguy.

Les congés payés n'étaient pas les moindres de ces mérites. Si l'opulente Suisse les avait rendus obligatoires, Éric pensait qu'il devait bien y avoir quelque chose de bénéfique à tirer de ces vacances prises aux frais du patron. Depuis 1926, chaque employé des établissements Sanguy bénéficiait donc d'un congé annuel de 6 jours, augmenté de trois jours quand les affaires étaient bonnes. Les employés travaillaient dur pour faire en sorte que les affaires soient effectivement bonnes. Pour Éric c'était donnant-donnant. Quelques concurrents l'avaient traité de socialiste. Il avait laissé dire - même s'il considérait que c'était une injure - trop content de garder pour lui tous les avantages de ses largesses. « *Chacun pour soi !* »

Éric se tenait souvent debout derrière les baies vitrées de son bureau, les mains croisées dans le dos, offrant au regard une puissante silhouette. Il n'était intéressé que par l'amélioration de son activité. Il laissait au chef de garage toutes les questions de discipline. Il n'épiait pas les gestes de ses chauffeurs, il analysait leurs comportements. Il ne contrôlait pas leurs allées et venues, il étudiait les flux. Il était imaginatif, toujours prêt au changement, à ses risques

et périls parfois. Il avait ainsi trouvé que ses chauffeurs passaient trop de temps à bichonner leur camion.

- Et que j't'astique et que j't'astique, marmonnait-il agacé, debout derrière la baie vitrée de son bureau.

- Tu dis toujours que des camions propres…avait argumenté Lucien.

Éric avait fait une moue dégoûtée.

- Confier ça aux chauffeurs…Pfff… C'est comme donner du lard aux cochons.

Il avait alors changé toute l'organisation de l'entreprise. Les camions étaient préparés par des manœuvres sans qualification. Les chauffeurs n'avaient plus de véhicule attitré. Ils étaient certes plus vite rendus sur la route, effectuaient de plus longues vacations mais ils ne prêtaient plus aucune attention à un véhicule qu'ils partageaient avec d'autres. Ils conduisaient sans ménager l'embrayage, les freins ou même la carrosserie. L'équipe de nettoyage et de réparation submergée de travail n'arrivait plus à fournir et se décourageait. Les achats de pièces détachées avaient explosé. Éric avait fait très vite marche arrière sans être du tout vexé de s'être fourvoyé car il venait d'apprendre tout l'intérêt de l'expérimentation. C'était ce qu'il y avait de plus admirable chez lui ! Il apprenait autant de ses succès que de ses erreurs. Il n'avait donc pas renoncé à réformer. Mais tout ce qu'il imaginait passait désormais par l'esprit bien rangé de Lucien. « *Ex-pé-ri-men-ta-tion !* » clamait-il quand il rentrait dans le bureau de ce dernier avec une nouvelle idée.

Depuis plus d'un an, les affaires étaient molles. Les transports Sanguy ne s'en tiraient pas trop mal grâce à la diversification des activités qui limitait les risques. Mais l'import/export souffrait beaucoup. Jusqu'alors les chauffeurs allaient régulièrement au Havre charger ou décharger des cargaisons de produits. Il y avait toutes sortes de choses que la France, l'Angleterre, les Pays Bas, les États Unis s'échangeaient ; des pièces détachées, des meubles, des verreries, des tissus de coton, de la soie, des outils. Mais depuis le début de l'année 1932, les camions allaient moins souvent au Havre. Le franc fort rendait les produits français trop chers. Les entreprises vendaient moins donc

elles produisaient moins et n'achetaient plus de matières premières à l'étranger. La production industrielle du pays déclinait. Lucien avait analysé en détail les carnets de commande. Il s'était rendu compte que deux secteurs continuaient d'exporter, la chimie et l'outillage. Dès le début de l'été 1932, Éric avait envoyé ses commerciaux dans toutes les entreprises, qui de près ou de loin appartenaient à ces deux secteurs ou traitaient avec eux. Émile avait fourni des contacts dans les usines de rayonne. Lucien avait investigué auprès des vendeurs de voiture pour remonter les filières d'outillage. Bonne pioche ! Cinq contrats avaient été signés et l'activité import-export ressortait la tête de l'eau. Mais Éric et Lucien continuaient de s'inquiéter des sempiternelles mesures protectionnistes que prenait le gouvernement, mesures qui n'étaient pas bonnes pour le commerce.

- Heureusement que la France a de l'or ! soupira Éric.

- Peut-être pas, suggéra Lucien.

- Qu'est ce que tu racontes ?

- C'est pas avec l'or qu'on fait du commerce ! Il vaudrait mieux lancer des grands travaux comme aux États Unis. Et puis la parité du franc et de l'or nous rend trop cher.

Éric le regarda longuement, en silence, puis il se mit en boule.

- Cherche tous les secteurs d'avenir, finit-il par dire.

Lucien était très inquiet, malgré l'accalmie économique des derniers mois. Il y avait dans le pays trop de conservatisme. Il ne voyait pas comment l'économie pourrait se redresser avec autant de gens qui refusaient le progrès.

Éric entra sans frapper. Il portait un habit. Lucien siffla son admiration.

- J'suis invité au truc de la foire.

- Le déjeuner de clôture ? Mazette !

Éric leva les yeux au ciel

- Arrête ! J'm'en passerais bien. Y vont r'mettre le prix du meilleur beurre. C'est pas avec ça qu'on va r'dresser la France.

- T'exagères. La foire de Rennes c'est bien autre chose. Le pavillon de l'aéronautique était bondé.

- M'Ouais…Alors, les ventes import ?

Lucien traça une ligne droite sous le nez d'Éric, qui soupira.

- Tu sais j'ai réfléchi, dit celui-ci. T'as raison. On n'investit pas assez. Ça va finir par nous retomber dessus.

Lucien se leva et posa une main sur l'épaule de son ami. Il était essentiel de réconforter Éric qui ne fonctionnait qu'à l'optimisme.

- Les nouveaux contrats sont prometteurs, rassura-t-il.

Éric retraça la ligne plate des ventes import.

- T'appelles ça prometteur ?

- Je suis sûr que ça va décoller. Kuhlmann est content de nous.

- Manquerait plus qu'ils soient pas contents avec les prix qu'on leur fait.

Lucien s'alluma une cigarette et se rassit à son bureau, Éric posa une fesse sur le bord.

- Le pire c'est que l'argent y'en a, dit-il. Le comité de la foire est plein aux as.

- Ils ne veulent plus prendre de risques, remarqua Lucien.

- Y pensent qu'à préserver c'qu'y z'ont déjà. À c'compte là c'est tapis rouge pour les bolchéviques.

Éric sortit un mouchoir de sa poche et essuya la sueur qui perlait sur son front.

- Ça f'ra plaisir à ma sœur.

- Elle n'est plus communiste depuis longtemps, défendit Lucien. Elle ne l'a peut-être même jamais été.

Éric haussa les épaules.

- Oh…Elle y repart tout droit, rien que pour contrer tous ces gens qui préférent Hitler aux rouges. Mais j'te préviens, si les rouges arrivent, j'mets les voiles.

- Où irais-tu ?

- En Amérique, comme tout l'monde. Y'a qu'eux qui comprennent que'que chose aux affaires.

- Parfois un peu trop, non ? remarqua Lucien. Regarde la crise.

- Je sais, mais j'préfère ça. Tu vas voir qu'ils vont se remettre vite fait bien fait.

- Avec Roosevelt, c'est vrai qu'ils ont des chances.

- En France y z'élisent tout le temps les mêmes et qu'est-ce qu'on récolte : le foutoir. Combien de gouvernements on a eus depuis Doumer ? J'les compte plus…

- 6 en 2 ans.

- Tu t'rends compte, si j'menais mes affaires comme ça…

Éric regarda l'immense pendule, au milieu du hangar. Elle se balançait doucement sous l'effet des courants d'air, hypnotisant ceux qui la regardaient trop longtemps. Il secoua la tête.

- Midi…C'est la bonne heure ? demanda-t-il.

Lucien regarda la pendule.

- On l'a remontée ce matin. Elle a cinq minutes d'avance.

Éric sourit.

- On te changera pas Lucien…

- Au fait, tu as réussi à convaincre Andrée ?

Éric fit non de la tête.

- Les bonnes femmes, tu sais ...Quand ça veut pas, ça veut pas. Sur ce, j'y vais, mon vieux. Tu mets les comptes sur mon bureau ? J'repasse ce soir.

Lucien regarda Éric descendre le grand escalier de fer. Il se mouvait avec plus de mesure qu'autrefois. Ses enjambées étaient moins grandes, le balancier de ses bras moins désordonné. Sa tête était solidement ancrée sur ses épaules. Il avait de l'allure malgré son embonpoint. Mais, la haute société rennaise le méprisait. Il était parvenu, nouveau riche. Quand on ne voulait pas croire qu'il avait fait sa fortune tout seul, on le traitait de capteur d'héritage, même si tout le monde savait qu'il n'avait pas touché un centime à la mort de monsieur Bourdon, le vieux mari de Marianne. Qu'importe ! On prétendait que sa sœur finançait son entreprise et que tout cela finirait en faillite. Bien fait pour eux !

Andrée avait convaincu Éric d'acheter une grosse maison dans le quartier des notables. Mais la maison ne se trouvait qu'à la lisière du cénacle, à deux rues du boulevard de Sévigné. Andrée faisait de son mieux pour faire comme les autres. Elle avait son « jour », recevait chaque mardi des femmes de commerçants. Parfois, Edwige, qui était fille de magistrat et qui avait ses entrées dans la bonne société l'invitait à l'accompagner aux « jours » des femmes qui comptent, les « *de quelque chose* ». Andrée en revenait, gonflée de plaisir et de nouvelles manières, mais s'étonnait tout de même d'avoir vu les maris fumer le cigare pendant des heures dans le fumoir ou l'orangerie du jardin. « *Ils n'ont pas de travail ?* » demandait-elle naïvement.

Marianne, avec ses sympathies socialistes et ses bonnes œuvres pour les filles-mères n'avait pas bonne presse dans les salons des notables rennais. Andrée avait donc décidé de ne plus paraître en public aux côtés de sa belle sœur. On ne la verrait pas à l'inauguration du Foyer Féminin. Éric n'avait pas réussi à la convaincre.

Il manquait encore deux camions. Toujours les mêmes ! Gérard, qui par fierté ne voulait pas suivre les itinéraires de Lucien, même s'ils le faisaient débaucher plus tôt et Henri qui était bavard et traînait chez les clients. Les fenêtres vibrèrent. Les deux retardataires venaient enfin de franchir les portes du hangar. Lucien alla ranger ses livres et fermer les bureaux de direction. Il descendit quatre à quatre le grand escalier de fer qui vibra sous ses pas. Il n'avait jamais quitté cette habitude enfantine, deux à deux, trois à trois, quatre à quatre quand les marches n'étaient pas trop hautes. « *C'est votre petite fantaisie* » avait dit madame Rouanet, la dame des écritures.

- Monsieur Moine, vous avez une minute ? cria Henri en se dirigeant vers Lucien.

Henri était taillé comme un vieux pommier. Il avait des petites jambes un peu tordues, un buste épanoui, surmonté d'une large tête, ridée de sourires et d'œillades de connivence.

- J'vous serre pas la main. J'ai dû r'mettre de l'huile. J'suis pas ben propre.

- Qu'est ce que je peux faire pour vous Henri ? demanda Lucien.

- Pour moi rien…C'est pour mon beauf…et puis un peu pour la taule aussi.

Henri prit une pipe déjà pleine dans sa poche et se mit à tasser le tabac avec son pouce graisseux. Il gratta une allumette sous sa chaussure et tira sur sa pipe avec un plaisir gourmand.

- J'fume pas dans l'camion. C'est pour ça…

Lucien patientait. Henri prenait toujours son temps quand il avait quelque chose à raconter. Il était inutile de le presser.

- Il est chauffeur chez Metalu. Ça va pas fort dites…

Lucien opina.

- Un peu comme partout Henri.

- Vous saviez qu'ils avaient acheté 10 camions là-bas ?

- Non

Le visage d'Henri s'éclaira.

- Des Renault.Vous savez ceux qu'ont l'radiateur à l'avant. Y transportent plus de 5 tonnes avec.

- 10 camions ! C'est beaucoup.

- Un peu mon n'veu. D'autant qu'il les a pas tous payés comptant le patron. Il a du mal à régler la note.

Lucien marmonna des petits acquiescements.

- Alors j'me suis dit que m'sieur Sanguy y pouvait p'tet les racheter à bon prix les camions, pas trop bas, hein, pour pas les faire crever chez Metalu et puis on pourrait proposer nos services de livraison. P'tet qu'il pourrait prendre mon beauf avec. C'est un bon chauffeur. Qu'est-ce que vous en dites ?

- Ils ont quel âge les camions ? demanda Lucien

Henri jubila. Pour lui l'affaire était déjà faite.

- 8 mois. Y sont comme neufs, non ?

- Bonne idée Henri. Je vais en parler à monsieur Sanguy. Pas un mot à votre beau-frère. Et pas un mot aux autres ! On est d'accord ?

Henri mit son gros doigt sur ses lèvres et fit un clin d'œil. Puis il partit nettoyer son camion en sifflotant gaiement. Lucien salua le chef de garage et

décida de rentrer à pied plutôt qu'en tramway. Ces dix camions quasi neufs, qu'ils pourraient acquérir à un prix intéressant, étaient une aubaine car ils permettraient d'augmenter rapidement le volume d'affaires. Il fallait aussi trouver les moyens de combattre des concurrents prêts à tout pour survivre. Les transporteurs individuels étaient en effet aux abois et cassaient les prix. Beaucoup de paysans et d'artisans sans travail s'étaient mis dans le métier en achetant un camion à crédit. Jusqu'en 1931, l'argent n'avait pas été difficile à trouver. Éric avait d'abord regardé ces chauffeurs d'un œil attendri. N'avait-il pas commencé comme eux ? Mais quand ils avaient commencé à lui prendre quelques affaires, il avait dit comme à son habitude « *chacun pour soi* ». Il avait mobilisé ses troupes, tel un chef de guerre. Les garagistes devaient faire rutiler les camions, les chauffeurs fournir un service irréprochable. « *Ponctualité, amabilité, propreté* ».

Mais l'avenir de l'entreprise réclamait des mesures plus ambitieuses. Grandir était vital pour les transports Sanguy et vital pour Éric qui ne vivait que de ça : « *toujours plus !* ». On devait passer à la vitesse supérieure. Les chiffres que Lucien maniait à longueur de journée ne disaient pas autre chose. Il fallait que les camions sillonnent toutes les routes de France, il fallait varier les chargements, transporter des pommes, du bois et des pièces détachées, organiser les vacations, ne jamais rentrer à vide. Il faudrait sans doute déménager, s'éloigner du centre de Rennes, créer un nouvel établissement pour les transports longue distance, avec deux entrepôts, l'un pour les camions, l'autre pour les chargements en attente de livraison ou les marchandises en transit. Il faudrait aussi agrandir et déménager les entrepôts de Paris qui végétaient près de la gare Montparnasse. Lucien pensait à tout ce qu'il y aurait à accomplir pour développer l'activité. Il n'était jamais submergé ni inquiet tant qu'il avait ses listes. Elles ne consistaient plus en une succession de lignes de tâches. Les listes de Lucien étaient comme des tentacules avec un cœur représentant le but à atteindre et des branches tout autour pour les tâches à accomplir. Parfois les branches se dédoublaient quand la tâche était complexe. Parfois elles rejoignaient d'autres branches, comme les racines de deux arbres se rejoignent sous la terre. Pour rendre ses listes plus lisibles, Lucien dessinait les visages des employés, des éphémérides pour rappeler les délais, des outils pour figurer les métiers impliqués.

Ces listes n'avaient pas vocation à être partagées. Mais un jour Éric avait remarqué que les employés s'attardaient devant elles. Ils tendaient le doigt vers telle ou telle partie, demandaient des explications et repartaient manifestement satisfaits d'avoir obtenu des réponses. « *Ils aiment bien savoir pourquoi ils font quelque chose* » avait expliqué Lucien. « *Regarde si ça aide !* » avait dit Éric d'une voix rude. « *Mais si ça aide pas, tu écourtes. On perd assez de temps comme ça* ! » Au bout de quelques semaines, Lucien avait constaté des améliorations dans la conduite des chantiers. L'agrandissement du garage avait été terminé avec dix jours d'avance et le changement des bâches des camions s'était déroulé sans incident ni perte de temps. Les chauffeurs et les mécaniciens avaient même organisé de leur propre initiative un vin d'honneur pour célébrer l'événement. Alors Éric avait demandé à Lucien de faire des présentations à tout le personnel. « *En une seule fois ! Comme ça tu gagnes du temps* ». Lucien apprenait par cœur ce qu'il avait à dire parce qu'il était incapable de tenir une feuille de papier sans trembler. Avant de commencer, il buvait deux grands verres d'eau dans les toilettes car sa gorge était sèche et nouée. Ses explications sobres faisaient l'unanimité. Lucien s'en trouvait tout dérouté. Comment pouvait-il plaire alors qu'à l'intérieur de lui ne régnait que le trac ?

Lucien remonta l'avenue de la gare, vers les quais de la Vilaine. Le temps était doux. Les marronniers commençaient leur floraison. Avec ses chaussettes de laine et son costume d'hiver, il avait un peu chaud. Les demi-saisons n'étaient pas simples pour les hommes. Les femmes avaient plus de ressources pour adapter leur tenue aux caprices du printemps qui dans une même journée pouvait jouer à yoyo avec les températures. Gabrielle depuis quelques jours portait les robes fleuries d'Émile et un gilet qu'elle ôtait dans la journée.

« *Ôter…* »

Ôter le gilet, la robe, la combinaison et la lingerie. C'était un peu tout ou rien avec Gabrielle. Plutôt rien que tout depuis sa fausse-couche. Mais la veille elle l'avait entrepris avec impudeur et voracité, comme un homme. Elle s'était déshabillée avec empressement. La gêne qu'il avait éprouvée avait cédé sous les assauts de son propre désir qui lui avait donné la force de soumettre

Gabrielle et de l'envahir. Mais elle avait voulu reprendre les rênes. Elle avait fait rouler leurs deux corps emboîtés et s'était redressée avant de replonger à nouveau vers sa bouche, ses bras, son ventre. Ils s'étaient dominés à tour de rôle. Lucien s'était retenu jusqu'à la douleur. Il était ressorti épuisé et malheureux de cette étreinte sans tendresse.

Quand il arriva devant la porte de son immeuble, Agnès sortait par la porte de service. Chaque samedi, elle partait voir sa mère et parcourait à pied les 6 kilomètres qui la séparaient de la maison familiale située près du Rheu. Elle en revenait de la même manière le dimanche en fin d'après midi, quel que soit le temps. Toutes les bonnes qu'elle connaissait qui n'avaient que, quelques heures de repos le dimanche après midi, enviaient sa place. Agnès devait sa liberté à l'envie de Gabrielle d'être seule chez elle quand elle ne travaillait pas. Elle voulait pouvoir circuler pieds nus, décoiffée, parfois dévêtue.

Agnès semblait très énervée. Elle dodelinait de la tête, soupirait, ravalait des petits grognements et mordait ses joues.

- Qu'est-ce qui se passe Agnès ? demanda Lucien inquiet.

Elle le fixa.

- Agnès … insista-t-il.

Elle le fixait toujours sans rien dire. Puis elle haussa les épaules.

- Vous verrez bien par vous-même, dit-elle agacée. J'vous l'dis comme j'le pense, monsieur Lucien, faudra ranger avant que j'revienne. Parce que c'est pas moi qui l'ferai.

Elle changea sa valise de main, lui tourna le dos sans lui dire au revoir et se mit à marcher d'un pas vigoureux. Lucien monta trois à trois les marches de l'escalier jusqu'au 2ème étage. Il ouvrit la porte, accrocha son chapeau. La table du petit salon était dressée pour le déjeuner. Une agréable odeur flottait. Ça sentait le pain chaud, le lard, les champignons et l'ail. Agnès devait avoir préparé des vol-au-vent.

Un bruit sourd, suivi d'un deuxième.

- Gabrielle ? dit-il, où es-tu ?

- Dans le grand salon, Lucien, répondit une voix très enjouée. Viens voir !

Il poussa la porte du grand salon et resta figé sur le seuil. Gabrielle avait poussé les fauteuils et les guéridons contre les murs. Elle avait roulé le tapis. Il y avait au centre de la pièce, par terre, un grand amoncellement de livres, disposés comme les bûches d'un feu de camp. Certaines fiches de lecture que tante Félicité avait glissées dans les livres de Lucien étaient éparpillées, ce qui le mit en colère.

- Qu'est-ce que tu fabriques !? dit-il d'un ton désagréable en se penchant pour ramasser les fiches.

Gabrielle debout devant la bibliothèque à moitié vide se retourna, trois nouveaux livres à la main. Elle les jeta et le regarda les yeux brillants, le sourire aux lèvres.

- Une mise en scène ! dit-elle fièrement.

- Tu abîmes les livres !

- Penses-tu !

- Gabrielle, qu'est-ce qui te prend ?

Gabrielle ne l'écoutait pas. Elle n'avait pas l'air d'avoir remarqué qu'il était en colère. Il en était tout pantois. Elle se retourna, fit glisser sa main le long d'un rayon de la bibliothèque en marmonnant.

- Où as-tu mis *Climats* d'André Maurois ?

Il répondit machinalement.

- À côté de Mauriac.

Gabrielle se mit à rire.

- Forcément ! Maurois, Mauriac. On les confond. Forcément…pourtant…

Elle prit *Climats* et le feuilleta d'une façon très désinvolte.

- Maurois, ou devrais-je plutôt dire Émile Salomon Wilhem Herzog, déclama-t-elle d'un ton forcé. Tu savais pas hein qu'il s'appelait comme ça ?

Elle n'attendit pas sa réponse. Elle jeta *Climats* sur les autres livres.

- Allez p'tit père va rejoindre Brecht et Proust en enfer !

- Gabrielle, arrête ! dit Lucien sèchement.

- Quoi ?! C'est parlant non ? Tu verrais ta tête…. Attends de voir celle d'Edwige !

- Toujours Edwige, hurla-t-il.

- Tant qu'elle n'aura pas compris, répondit sèchement Gabrielle.

Lucien regarda dédaigneusement le tas de livres.

- Et c'est avec ce foutoir que tu vas la convaincre ?

Gabrielle prit le journal posé sur l'un des rayons de la bibliothèque et le brandit.

- Oui môssieur. Et ce foutoir comme tu l'appelles est un autodafé. Ces salauds de nazis ont brûlé des…des millions de livres il y a deux jours. Ils avaient des listes. Comme toi tiens ! Faut rien oublier hein ! C'était pas de l'improvisation. C'en est jamais avec eux. Il y avait des récitants et des formules à dire. Un vrai baptême.

Elle ouvrit le journal. Ses mains tremblaient. Elle se mit à lire.

- Contre la lutte des classes et le matérialisme, pour la communauté nationale

et un idéal de vie ! Je jette dans les flammes les écrits de Marx.

Elle prit un livre au hasard dans la bibliothèque et le jeta.

- Contre la décadence et la corruption morale, pour l'éducation et la tradition au sein de la famille et de l'État ! Je jette aux flammes les écrits de Heinrich Mann.

Elle prit un autre livre et le jeta.

- Contre la valorisation excessive de la vie pulsionnelle qui dégrade l'âme, pour la noblesse de l'âme humaine ! Je jette aux flammes les écrits de Freud.

- Arrête Gabrielle ! ordonna Lucien en se dirigeant vers elle.

Elle l'ignora et continua de réciter.

- Contre la trahison littéraire visant les combattants de la première guerre mondiale, pour l'éducation du peuple dans un esprit qui lui permette de prendre les armes pour sa défense ! Je jette aux flammes les écrits d'Erich Maria Remarque.

Il lui prit le poignet au moment où elle s'apprêtait à jeter un autre livre.

- Tu ne m'empêcheras pas Lucien. Jamais…Jamais !

- Tu es complètement cinglée, cria-t-il en lâchant violemment son poignet.

Il quitta le salon mit son chapeau et sortit en claquant la porte. Tant pis pour la voisine « *cette vieille bique !* » Dans la rue, il regarda à gauche puis à droite. Au loin, une silhouette de femme qui se dandinait lui fit penser à Agnès. Pourquoi ne ferait-il pas comme elle ? Pourquoi n'irait-il pas à pied à son étang. Il se mit en marche. Tant qu'il fut dans la ville, il ne pensa à rien d'autre qu'à mettre un pied devant l'autre. Il s'arrêta dans un café à la sortie de Rennes, mangea deux œufs durs, les yeux dans le vague. Il but deux verres de vin blanc d'une traite et se remit en route. Quand la campagne lui offrit un peu de silence et de solitude, il pensa à ce qui venait de se passer. Gabrielle

était dingue, il lui avait dit son fait ! Il était soulagé comme on est soulagé après une saine colère. Cela faisait des semaines qu'il avait envie de lui dire d'arrêter de penser à Hitler. Il n'en pouvait plus de passer ses soirées à la regarder remplir son cahier. Il s'était tu à cause de la fausse couche. Mais maintenant il en avait assez de la fausse couche ! Y'en avait marre de tout excuser, de tout accepter à cause de ça. Qu'elle continue toute seule son autodafé d'opérette si ça lui chantait. De toute façon, la réalité était bien pire que le foutoir qu'elle avait mis dans le salon. Il avait tout lu sur la chasse aux sorcières qui sévissait en Allemagne, sur cette lutte hystérique contre « *l'esprit non allemand* ». Même les étudiants s'y étaient mis. Le *New York Times* qu'il lisait chaque semaine avait publié en avril les 12 propositions de leur syndicat, un ramassis de sophismes crétins *« Notre ennemi principal est le juif et celui qui l'écoute. Le juif ne peut penser que comme juif. S'il écrit en allemand, il ment. Nous voulons éradiquer le mensonge …Nous voulons considérer le juif comme un étranger et prendre au sérieux l'identité nationale. Nous demandons donc à la censure que les écrits juifs soient publiés en hébreu…L'allemand écrit ne doit servir qu'aux allemands. »* Il n'avait pas découpé l'article pour Gabrielle, par égard pour elle, pour la ménager. Il le regrettait aujourd'hui. Elle aurait peut-être été moins excessive si elle avait eu le temps de réfléchir. Il longea un champ de pommiers en fleurs dont l'odeur lui fit regretter les vol-au-vent préparés par Agnès. Gabrielle les avait-elle mangés ? Il chassa un caillou de l'autre côté de la route. Il les aurait dévorés les délicieux vol-au-vent d'Agnès, plutôt que ces deux œufs durs qui pesaient sur son estomac ! L'agacement le reprenait. Toutes ces fiches patiemment remplies par sa tante, tombées au sol, foulées au pied peut-être ; certaines n'avaient même pas de titre. Ça prendrait un temps fou de tout remettre en place, Proust avec Proust, Freud avec Freud, Zweig avec Zweig. Et puis Hugo et puis Rolland et puis Tolstoï. Tiens ! Gabrielle avait-elle pensé à les mettre sur le tas à brûler, ces trois-là ? Dans *Ouest Éclair* il n'en avait pas été question. Lucien, lui, savait qu'ils avaient été réduits en cendres avec tous les autres, avec les Juifs, avec les traîtres comme Heinrich Mann, avec les pacifistes. Toute la bibliothèque de tante Félicité y serait passée si ces fous de nazis avaient mis la main dessus ! L'image de la chambre-atelier de sa tante dévastée par les barbares se forma dans sa tête et se confondit avec le grand désordre que Gabrielle avait organisé dans leur salon. Il chassa de nouveau un

caillou en grognant et se mit à marcher plus vite pour occuper son cœur à autre chose que l'apitoiement qui commençait à le gagner. Il fut bientôt en nage. Il ôta sa veste et continua de marcher à vive allure. Il n'avait qu'une envie maintenant : pêcher !

Son étang se situait dans un petit bois. On y accédait par un chemin entre deux champs clôturés. Dans l'un paissaient des moutons, dans l'autre des vaches. L'étang s'était formé dans une carrière de schiste rouge qui avait été exploitée jusqu'à la guerre de 1870. On disait qu'au fond de l'eau il y avait des rails, des wagons et une diligence qui avaient servi aux ouvriers de la carrière. L'étang était profond de 10 mètres. Ses eaux étaient sombres et froides. Lucien l'avait acheté pour quelques centaines de francs à un fermier qui y tirait de l'eau de temps en temps. Il avait fait réparer le toit et la porte d'une petite cabane qui avait servi de remise aux tailleurs de pierre. Il y avait mis un lit de camp, une lampe et des réserves de pétrôle. Un coffre contenait une couverture et des vêtements de rechange, des conserves, des boîtes d'allumette et de vieux journaux pour allumer le feu. Ses cannes à pêche étaient rangées dans une armoire qui fermait à clé. Lucien payait le garde-champêtre du canton pour vérifier que tout restait en ordre. L'homme passait deux ou trois fois la semaine, délogeait parfois des vagabonds ou des gamins « *à coups de pompe dans le derrière* ».

Il alla chercher des vers de terre et posa sa ligne avant même de se changer, puis il ôta son costume et passa ses vêtements de pêche, un pantalon de gros velours côtelé, une chemise de lin et des cuissardes. Il s'installa, le dos calé contre son arbre. Sa main effleurait le manche de sa canne à pêche. Il ferma les yeux, respira à pleins poumons. La forêt sentait la pluie. Puis il se mura dans son corps et attendit, le regard perdu dans l'eau sombre. Un frémissement de son bouchon lui redonna vie. Il n'aurait su dire combien de temps cela avait pris. Quand il pêchait il ne comptait plus, il n'avait plus aucune idée de l'heure qu'il était. Sa main se resserra immédiatement sur le manche de sa canne et son regard se fixa sur la surface froissée de l'étang, tout autour du bouchon. Il devenait un chasseur impitoyable, insensible à la beauté de la nature et au sort qui menaçait l'animal. Il tira légèrement sur sa canne et sentit tout de suite qu'un poisson avait mordu à l'hameçon. Il tira d'un coup sec et sortit de l'eau une perche de belle taille qu'il décrocha et plaça dans son épuisette. Il attrapa de la même façon 3 autres perches. À 7 heures il alla

chercher son caban et se remit à pêcher jusqu'à la nuit, pendant plus d'une heure. Il prit deux gardons. Quand l'obscurité fut totale, il alluma un feu devant la cabane. Le garde-champêtre avait fait le plein de petit bois et de bûches. Le feu prit rapidement. Les flammes dansaient dans le noir. Il rangea sa canne dans l'armoire qui fermait à clé. Il prit son épuisette, accrochée à une souche sur le bord de l'étang. Les poissons frétillèrent. Il saisit une à une les quatre perches puis les deux gardons, les assomma et les vida. Quand il y eut assez de braises, il fit griller les poissons qu'il mangea avec les mains. Il regarda longtemps le feu se consumer puis il jeta une bolée d'eau sur les dernières braises qui crépitèrent. Il alla se coucher. Il resta longtemps attentif aux bruits incessants de la nuit ; les coassements des crapeaux, les ululements des chouettes en chasse, les cris de détresse de leurs proies, le brame des chevreuils. Même les arbres, avec leurs craquements secs comme des coups de fusil, semblaient se joindre aux combats de la nuit. Il s'endormit quand la pluie se mit à tomber.

Le dimanche 14 mai

Il se réveilla avec le jour. Il alluma sa lampe à pétrôle, passa son caban et sortit chercher de l'eau au puits. Un héron venait de se poser sur la rive d'en face. Il y avait là un petit marécage très apprécié par les oiseaux et les grenouilles. Le héron avançait prudemment. Les herbes s'enfonçaient sous ses pas gracieux. Le grand oiseau se figea, le bec à quelques centimètres de la surface de l'eau, les pattes toutes raides, légèrement inclinées vers l'avant, le postérieur en contre-poids. Lucien retenait son souffle et ses gestes. Au bout de quelques secondes, le héron plongea son bec dans le marécage et en ressortit une grenouille qui gigota. Il la fit sauter entre ses mandibules, la plongea à nouveau dans l'eau, la relâcha et la reprit aussitôt. La grenouille s'agitait toujours. Le héron la remit dans le marécage, lui donna trois coups de bec, la ressortit et la fit glisser dans le fond de son gosier. Puis il leva le cou bien haut vers le ciel pour avaler sa proie.

Lucien but avidement l'eau de son puits. Il fit le tour de son étang puis rentra dans sa cabane. Il se changea, mit son pantalon, sa chemise, ses bottes et son caban dans le coffre. Il regarda si tout était en ordre. Il ferma et accrocha la clé à un clou caché entre les deux branches d'un arbre.

Il prit la route et repassa les événements de la veille en revue. Il était sûr que son coup d'éclat avait eu de l'effet sur Gabrielle. De sa vie avec elle, il n'avait jamais haussé le ton. C'était la première fois qu'il criait, invectivait, claquait la porte. C'était la première fois qu'il la fuyait. Elle ne pouvait pas être restée indifférente. Elle ne pouvait pas avoir continué à vider la bibliothèque, elle ne pouvait pas avoir balayé d'un haussement d'épaule la colère de Lucien avant de se remettre à la tâche. Il espérait qu'elle ait tout rangé avant l'arrivée d'Edwige. Il pensa à son oncle qui faisait preuve d'autorité. Il avait su y faire, lui, avec tante Félicité qui avait ses humeurs elle aussi. Il ne l'avait jamais brusquée, jamais brimée, jamais humiliée. Qu'aurait-il fait en pareilles circonstances ? Lucien entendait la voix ferme de son oncle. « *Nous allons faire autrement Félicité !* » Il entendait le « *Nous* » protecteur et rassurant, il entendait l'affection derrière l'ordre. Voilà ce qu'il devait faire ! Il devait protéger Gabrielle d'elle-même. Son oncle le lui avait bien dit la dernière fois qu'ils s'étaient vus. « *Ton devoir de mari…* ». Gabrielle avait peur. Il fallait qu'il affronte cette peur avec elle, pour elle. Il commençait à se rendre compte qu'elle n'avait pas beaucoup parlé d'elle-même. Elle traquait les persécutions dans le journal. Elle s'offusquait. Mais elle parlait des Juifs en général, comme l'aurait fait une catholique, une protestante ou une athée, comme le faisait Marianne sur des tas de sujets qui la révoltaient. Or, c'était différent. Lucien en était certain. La croisade de Gabrielle était d'une nature plus personnelle. Il avait très envie de l'aider, de la faire parler, de la prendre dans ses bras. Il voulait qu'elle se laisse aller, qu'elle se laisse faire. Pour une fois…Pourquoi était-elle devenue si distante ?

Des bruits de sabots, de roues et de conversations stopèrent ses réflexions. Un drôle de cortège apparut dans le virage. Deux groupes de quatre hommes habillés comme des pages tiraient des charrettes à bras sur lesquelles étaient posés deux vieux canons. Une jeune fille vêtue d'une armure rutilante, se tortillait sur le dos d'un gros cheval jaunâtre. Elle passait la main dans son cou en grimaçant. Son père qui tenait la bride du canasson la houspillait.

- Arrête don'. Plus tu grattes…

- Ça gratte pas, ça coupe… piailla la jeune fille.

- C'est ben toi qu'as voulu jouer la Jeanne. Alors tu la boucles…Elle braillait pas comme ça la pucelle.

Lucien se déportant sur le côté pour laisser passer le cortège, faillit tomber dans le fossé. Il exécuta par réflexe une pirouette qui le remit bien droit sur ses deux jambes.

- Ouh la… bien rattrapé ! clama le père.

Lucien sourit.

- Merci ! Et vive Jeanne d'arc ! dit-il à l'adresse de la jeune fille.

Celle-ci lui rendit son sourire et bomba le torse. Puis elle se mit à tousser très fort.

- L'est trop serrée Papa…l'armure…

- T'as voulu, t'as voulu. T'as qu'à respirer comme ton chien. Ten, comme ça.

L'homme se mit à haleter comme un chien puis il éclata de rire.

- Vous arrêterez jamais de vous chercher des noises tous les deux … remarqua l'un des pages.

- Occupe-toi d'tes canons, rétorqua le père, vexé.

Le cortège s'éloigna. La fête de Jeanne d'Arc au village de Bréal s'annonçait tendue ! Lucien se remit en marche. Il regarda le ciel. La pluie ne serait pas de la fête ! Il en fut soulagé pour la jeune fille. Il s'arrêta dans un café à Mordelles. Il but un bol de soupe et mangea deux gros morceaux de lard. La patronne le regardait d'un air méfiant. Elle ne devait pas bien comprendre qui il était et pourquoi il était là dans son café, à 7 heures un dimanche, à manger du lard avec un appétit de pauvre mais des manières et des habits de bourgeois. Il paya, la salua en silence et se mit à marcher du même pas énergique que la veille.

Une voiture, tous phares allumés, se rapprochait. Lucien fit un pas sur le côté et se mit à marcher dans l'herbe du talus. La rosée trempait ses chaussures. Il releva la tête. La voiture s'était arrêtée devant lui.

- J'savais bien que j'te trouverais à l'étang, dit Éric en se penchant par la fenêtre.

- C'est Gabrielle qui t'envoie ? demanda Lucien.

- Non mais c'est tout comme…Tu montes ?

Lucien prit place aux côtés d'Éric, qui redémarra bruyamment.

- C'est pas croyable ce qu'elle en a sous le capot ! J'peux faire demi-tour là tu crois ? demanda-t-il en montrant un chemin de terre.

- Fais attention à pas t'enliser. Il a plu cette nuit.

- M'enliser ! ricana Éric, pas possible. Les roues sont indépendantes.

- Fais attention quand même, recommanda Lucien en souriant.

La voiture patina un peu. Éric donna un grand coup d'accélérateur. La boue se projeta sur le bas de la carrosserie. La voiture bondit sur la route.

- Et voilà ! dit-il fièrement.

Il passa ses vitesses souplement et tendit un paquet de cigarettes à Lucien.

- Bon vieux… je t'ai arrangé tes affaires crois-moi.

Lucien alluma deux cigarettes, en tendit une à Éric.

- Raconte…demanda-t-il.

- Ben tu sais bien que j'étais repassé au bureau en fin d'après-midi.

- Pour les comptes…

- Ouais. On s'en sort pas si mal finalement.

Éric aspira goulument deux bouffées de cigarette et se mit à tousser. Il ne savait toujours pas fumer mais continuait quand même.

- Et sur le coup de 4 heures, j'ai vu arriver Gabrielle.

- Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

- Que t'étais parti et qu'elle savait pas où t'étais. Comme c'est pas ton genre … C'est vrai non… tu dis toujours c'que tu vas faire et où tu vas. J'lui ai demandé c'qui allait pas…

- Elle t'a raconté ?

- Tout. Une vraie fontaine…

- Elle pleurait ? s'étonna Lucien

- Non !!!! Une fontaine... comme un truc qui s'arrête pas, tu vois. Elle a parlé de son cahier, des articles, de… de…des livres, de tout ce tralala quoi… et l'auto, l'auto… comment elle a dit déjà ?

- L'autodafé.

- Jamais entendu c'nom là avant.

- À l'origine ça veut dire acte de foi, expliqua Lucien

- Drôle de foi qu'ils z'ont les nazis…

- Tu l'as dit à Gabrielle ?

- Non ! protesta Éric. C'est toi qui viens de m'apprendre c'qu'ça veut dire… mais je lui ai dit autr' chose.

Éric ouvrit sa fenêtre et jeta le bout de sa cigarette. Il posa sa main sur le montant de la porte. Il faisait doux.

- J'lui ai dit qu'elle s'y prenait comme un manche et que c'est pas avec ses articles ou son foutoir de livres qu'elle allait convaincre Edwige.

- J'lui ai dit la même chose.

- C'est vrai quoi si t'as quelque chose à vendre, t'écoutes d'abord non ?

- Elle a compris ?

- Pas tout de suite. Mais à la fin oui. Enfin j'crois. Edwige tu comprends elle est comme une cliente qui sait pas quoi prendre. Tu vois ?

- Y'en avait plein des clientes comme ça à l'épicerie, dit Lucien en souriant.

- Voilà ! Pareil à la boucherie. Mais Gabrielle elle a jamais fait de commerce alors elle sait pas.

- Et tu lui as expliqué…

- Ouais ! Je lui ai dit que c'est pas parce que tu lui mets toute la marchandise sous le nez que la cliente elle se décide. Faut l'aider à choisir. Faut la faire causer !

- Qu'est-ce qu'elle a dit ?

- Au début pas grand-chose. Mais ça s'agitait là-dedans, dit Éric en faisant tourner son doigt contre son front. T'as une femme qui cogite, Lucien.

« *Un peu trop parfois* » pensa-t-il. Ils se rapprochaient de Rennes. Éric ralentit.

- Et puis j'lui ai pas dit bien sûr mais c'est sûr Edwige elle en a ras le pompon de sa grande sœur brillante. J'suis sûre qu'elle fait l'autruche rien que pour l'embêter. Comme une gosse quoi !

« *Bien vu* » pensa Lucien

- Et ensuite ?

- Quand elle a eu fini de réfléchir, elle m'a dit que j'avais raison, qu'elle s'y prenait mal.

Éric prit une petite voix de fausset qui ne ressemblait pas du tout à la voix grave et cassée de Gabrielle.

- « *Il est où Lucien ?»* qu'elle m'a demandé. « *À l'étang grande bête !* » j'l'ui ai répondu. Et c'est là que je lui ai dit que j'irai te chercher dimanche. J'pensais qu't'avais besoin d'air. C'est vrai non ? Les bonnes femmes elles veulent pas toujours comprendre ça. J'l'ai raccompagnée chez vous.

- C'est gentil, dit Lucien.

- T'aurais fait pareil.

- T'en as parlé à Andrée ?

Éric haussa les épaules.

- Non. Déjà qu'elle veut plus voir ma sœur…dit-il d'un ton un peu trop neutre.

Lucien le regarda. Il ne pouvait pas voir ses yeux, mais il nota un léger affaissement de ses lèvres. Éric referma sa fenêtre et accéléra quand ils passèrent devant l'usine de pâte à papier de laquelle émanaient des odeurs pestilantielles.

- Au fait, j'tai pas dit encore. Henri est passé me dire deux mots samedi après ton départ, dit Lucien. Ça va pas fort chez Metalu…Ils auraient des camions à revendre. Les Renault qui ont le radiateur à l'avant.

- Ils doivent pas être bien vieux. Ils les ont sortis quand… en 31 ?

- 32. Ils n'ont pas plus de 8 mois.

Éric se mit à rire.

- J'te vois venir Lucien Moine, toi et tes idées de grandeur et de taille… comment tu dis déjà ?

- De taille critique, articula distinctement Lucien.

- Tu sais que j'en ai rêvé la nuit de ta taille critique. Les chauffeurs qui s'mettaient à me critiquer dans le hangar et à m'reprocher de pas les laisser partir à Paris ou même à Tataouine.

- Tu m'as jamais raconté, dit Lucien en riant. C'est drôle comme rêve.

- Pas quand tu l'rêves, j'peux t'le dire.

Éric ralentit et stoppa la voiture pour laisser passer un groupe de fillettes rangées deux par deux dans une longue file indienne surveillée par des bonnes sœurs en cornette et cape d'épaule d'un blanc éclatant.

- C'est curieux qu'il ait acheté autant de camions le patron de Metallu. C'est pas son métier le transport. Il aurait dû garder son argent pour ses forges.

- L'orgueil sans doute …suggéra Lucien.

Éric fit la moue.

- P'tet bien… T'en penses quoi de ces camions ?

- Le moteur à l'avant c'est pratique pour le garage.

Éric redémarra.

- Maintenant faut voir le prix, ajouta Lucien. Ça peut être intéressant. Surtout si on fait leurs livraisons. C'est l'idée d'Henri.

- Pas bête.

Ils avaient remonté la route de Lorient, longeaient maintenant le mail. Éric se

gara Croix de la mission et laissa tourner le moteur. Lucien posa une main sur son épaule.

- Merci Éric. Ce que tu as fait…

- Allez file vieux. T'as quand même des choses à t'faire pardonner. Pour les camions, tu vois ? Je connais pas l'patron.

- Je me débrouille, rassura Lucien.

Lucien sortit de la voiture et tapota sur le capeau de la Delage. Quand il arriva devant chez lui, il leva les yeux vers le deuxième étage. Les volets intérieurs étaient fermés. Après sa nuit dans la cabane humide, il avait les muscles un peu raides. Il monta les escaliers marche à marche, ouvrit la porte sans faire de bruit. Dans le salon tout avait été remis en place. Les livres étaient en bon ordre dans la bibliothèque. Il ouvrit les volets puis il prit un roman au hasard dans la bibliothèque, *Un cœur simple de Flaubert*. La fiche de tante Félicité était glissée entre la couverture et la première page du livre. Au recto, tante Félicité avait écrit quelques lignes. « *À quoi tient le bonheur ? À un prénom ? Une disposition de coeur ? Une foi ? Malgré la pauvreté, malgré les amours déçues, l'ingratitude de sa besogne et les chagrins, Félicité ne renonce jamais à faire le bien autour d'elle, à trouver son bonheur dans chaque être, fût-il empaillé comme le perroquet Loulou. C'est une vie qui n'est pas si ordinaire qu'il y paraît.* » Au dos, elle avait griffonné deux petits dessins et mis en légende les extraits correspondants. « *Il s'appelait Loulou. Son corps était vert, le bout de ses ailes roses, son front bleu et sa gorge dorée* ». Sur le dessin, le perroquet était haut en couleurs, comme Flaubert l'avait décrit. *« Elle fit sa toilette, l'enveloppa de son linceul, la descendit dans sa bière, lui posa une couronne, étala ses cheveux »*. Pour la mort de Virginie, la petite jeune fille de la maison, la palette de tante Félicité s'était faite toute douce avec des roses, des beiges et des gris très pâles. On apercevait la maigre silhouette de la bonne Félicité, penchée sur l'enfant avec son bonnet qui lui cachait tous ses cheveux, ses bas gris et son tablier à bavette.

- J'aurais bien aimé la connaître.

Gabrielle était entrée dans le salon sans faire de bruit.

- Je n'avais jamais lu ses fiches…

Lucien se retourna et lui tendit la fiche d'*un cœur simple.*

- Ils sont ravissants ces dessins. Ravissants.

Gabrielle portait sa longue robe de chambre de soie grège. Ses cheveux étaient en bataille. Ses grands yeux verts étaient cernés.

- Edwige n'est pas venue. Paul a la varicelle.

Elle replia la fiche en 4 et la tendit à Lucien

- Je n'aurais pas eu le temps de tout ranger. C'est sûrement mieux comme ça.

- Pourquoi veux-tu absolument la convaincre ? demanda-t-il.

Gabrielle alla s'asseoir et alluma une cigarette.

- Je voulais, mais je ne veux plus Lucien...

- Que voulais-tu Gabrielle ?

- Je voulais qu'elle n'en vienne pas à détester notre mère.

- Comment pourrait-elle…protesta-t-il.

- Parce que je l'ai bien détestée moi !

- D'être juive ?!

- Oui au début et puis après, d'avoir feint de ne plus l'être en devenant catholique.

- Feint ?

- Maman ne mangeait pas de viande parce ce qu'elle ne pouvait pas acheter de viande casher. Quand grand-père Nathan est mort, elle a fait brûler une bougie pendant 7 jours. Elle a drapé les miroirs et le visage de grand père. C'est ce qu'on fait chez les Juifs pour garder une bonne image du défunt.

- Elle ne feignait pas, elle se débrouillait. Dans une ville comme Rennes…Et maintenant ?

- Maintenant quoi ?

- Tu la détestes toujours ?

Gabrielle baissa les yeux.

- Non, bien sûr que non. Ce n'était pas elle que je détestais mais ce qui arrive aux Juifs. Mais pendant un temps j'ai fait l'amalgame comme on reproche à une victime d'être une victime. Je suis bien contente qu'elle ne soit pas témoin de cette barbarie.

- Pourquoi Edwige ne pourrait pas… faire comme toi.

- Peut-être qu'elle pourra, peut-être pas. C'est sa vie, pas la mienne. Je ne remplirai plus le cahier.

Elle écrasa sa cigarette.

- Tu as faim ? demanda-t-elle.

Il dit oui malgré le bol de soupe et le morceau de lard qui lui tenaient encore au ventre. Il voulait qu'elle fasse quelque chose pour lui. Il voulait lui pardonner.

6 Les bonnes œuvres

Marianne avait épousé Pierre Bourdon en décembre 1918. Elle avait alors 23 ans. Il était un grand bourgeois comme le grand père de Lucien et comme Isidore Baron. Il avait l'allure, le langage, le ton de voix, le naturel, la richesse, l'originalité. Il parlait gallo avec ses ouvrières, sans effort sans gêne et sans accent. Il s'occupait de sa vieille sœur avec dévouement et tendresse. Il traitait Marianne avec une grande douceur. Il payait bien ses ouvières et leur offrait des petits avantages qui leur facilitaient la vie, une cantine, une salle de repos. Mais il se montrait sévère et intraitable avec ceux qui franchissaient la ligne de ses valeurs. Riche ou pauvre, peu importait, il n'avait aucune indulgence pour les contrevenants. Le maître d'hôtel qui avait méprisé Marianne et ses invités le jour de son mariage ne l'avait plus jamais revu dans son établissement. La femme d'un magistrat qui avait demandé au curé d'isoler sa sœur aliénée dans l'église parce qu'elle faisait trop de bruit n'avait plus reçu un centime pour ses œuvres. La fille de salle qui avait volé dans la caisse de la cantine pour nourrir ses enfants avait été remerciée malgré ses supplications et ses bonnes raisons. Pierre Bourdon ne criait pas, ne menaçait pas, ne faisait aucune morale. Il effaçait simplement de sa vie ceux qui avaient trahi sa confiance. Il ne donnait jamais de seconde chance. Il ne pardonnait pas. Il ne s'était jamais marié. On disait dans Rennes qu'il ne voulait pas prendre le risque d'une descendance débile ou folle.

Il produisait dans ses trois usines toutes sortes de boulons pour l'industrie automobile, pour l'aéronautique, pour les machines-outils et pour le bâtiment. Pendant les trois premières années de son mariage avec Marianne, il lui transmit son savoir, ses responsabilités et sur la fin tous ses pouvoirs. Elle apprit à diriger les trois usines et les immeubles de rapport. Elle se révéla exigeante avec les employés, habile avec les clients et prudente avec les financiers. Quand elle eut fait ses preuves, ils choisirent ensemble des directeurs pour les usines et un gestionnaire pour les immeubles. « *Vous comprendrez ce qu'ils vous diront maintenant que vous avez dirigé vous-même* » avait dit Pierre Bourdon.

Une fois par mois, il organisait un dîner avec quelques notables utiles. Avant la première de ces soirées, Marianne alla rendre visite à tante Félicité qui lui enseigna tout ce qu'il fallait savoir sur les usages de la table. Tante Félicité demanda à Viviane de dresser trois couverts de gala et montra comment il fallait se tenir, dans quel verre il fallait boire, de quel côté il fallait prendre son pain et comment il fallait déplier sa serviette. Elle dessina les trois couverts et annota le croquis qu'elle remit à Marianne. Elle parla aussi du plan de table, du baise-main et des croche-pieds qu'on essaierait inévitablement de faire à la jeune femme. « *Elle aspirait mes paroles avant même que je ne les prononce* » raconta tante Félicité, qui avait été très impressionnée par le sérieux et l'avidité de Marianne qui avait le désir ardent de bien faire. Dans les dîners, elle se révéla d'abord timide ce qui la fit tolérer par les épouses. Puis elle prit de l'assurance et se mit à écouter les conversations masculines qui traitaient de sujets qui faisaient son quotidien à l'usine. Les femmes les plus traditionnelles la regardèrent de haut, les autres l'envièrent car elle s'intéressait à l'économie et avait l'air de s'y connaître. Il n'y eut dans ces dîners qu'un seul incident. Une femme qui croyait bien faire s'enquit de ses projets de maternité. Elle fut bien surprise de voir le sang déserter le visage de son hôtesse. On avait dû raconter dans les salons rennais le malaise qui avait submergé Marianne et la contrariété inquiète de son mari. Plus personne ne se risqua à reposer la question.

Quand tout fut en ordre dans ses affaires, monsieur Bourdon tomba malade. Marianne passa de longues heures au chevet de son mari. En quelques mois, il perdit ses jambes, sa voix et son souffle. Il mourut en décembre 1922 d'un cancer que les médecins avaient découvert 4 années plus tôt. Marianne pleura beaucoup son mari et le regretta bien au-delà de son temps de deuil. Comme promis, elle continua de superviser les affaires de monsieur Bourdon dont elle tirait de gros bénéfices qu'elle répartissait entre les usines pour la modernisation, les œuvres choisies par son mari avant sa mort et les siennes. Elle avait compris en travaillant à l'usine qu'elle était une femme d'action et qu'elle devait laisser à d'autres le soin de réfléchir et de dire le combat féminin. Elle, avait plutôt intérêt à se choisir une cause, à s'y adonner pleinement.

Marianne décida d'aider les filles-mères, un mot qu'elle détestait car il portait

en lui tout le mépris de la société. Elle s'intéressait depuis longtemps à leur situation. Elle voulait leur offrir un sort plus enviable que l'avortement, que l'infanticide ou que l'abandon aux fins de l'adoption. Elle avait visité des couvents qui accueillaient les malheureuses. Les bonnes sœurs les considéraient comme des filles faciles, trop proches des hommes. Derrière les hauts murs les religieuses exerçaient toutes sortes de châtiments, encourageaient l'auto-mutilation, imposaient une règle du silence mortifère. Marianne avait ravalé sa colère et s'était entretenue de longues heures avec les sœurs et leurs pensionnaires. Elle avait même dormi plusieurs nuits à demeure. Elle voulait comprendre ce qui se passait dans une communauté de femmes. Elle voulait faire son miel des expériences, bonnes ou mauvaises. C'est ainsi qu'elle comprit que les hauts murs, qu'elle avait détestés au prime abord tant ils ressemblaient à ceux des prisons, étaient malgré tout nécessaires. Ils offraient un peu de répit aux filles qui avaient subi, pour certaines la violence d'un homme et pour toutes le déshonneur et la honte. Depuis qu'elle dirigeait les affaires de monsieur Bourdon, Marianne était devenue pragmatique. « *Je fais avec le monde tel qu'il est* » disait-elle. Mais elle avait toujours un idéal sous-jacent, un rêve de société égalitaire où les femmes seraient libres de faire leurs choix, fortes et fières, semblables dans leurs droits et leurs devoirs aux hommes. Elle combattait l'hypocrisie, l'incohérence et l'immoralité de la société. Dans les tribunaux, la fille-mère infanticide, après le déshonneur obtenait souvent l'indulgence. N'avait-elle pas, par son crime, reconnu le principe suprême : « *pas d'enfant hors mariage !* » ? Marianne préférait le soutien social à la compassion hypocrite des jurys. Et que dire à l'inverse des nouveaux apôtres de la maternité célibataire qui ne voulaient plus qu'on parle de filles-mères mais de mères-patriotes, entretenues par l'État. « *Comme des cocottes !* » disait Marianne avec dégoût. Que dire des débats sur la polygamie ou sur les maris étrangers qu'on voulait fournir aux vieilles filles pour qu'elles fassent des enfants ? L'abîme démographique creusé par la guerre aggravait la condition des femmes. Elles étaient des ventres, des pourvoyeuses de futurs soldats. Elles étaient toujours d'une manière ou d'une autre au service des hommes et du pays.

Après avoir aidé au financement de plusieurs maisons maternelles, Marianne

voulut créer sa propre maison. Elle travailla de longs mois à son projet et ouvrit en mai 1932 le Foyer Féminin. Elle décida d'attendre un an avant de l'inaugurer. Elle voulait pouvoir apporter la preuve de ses bienfaits.

Le samedi 28 mai 1933

Quand Lucien arriva dans la calme rue Lesage, une petite assemblée compacte s'agitait devant l'entrée du Foyer Féminin. On entendait un brouhaha fâché duquel, à coups de chapeaux et d'ombrelles, émergeaient des cris. Il se rapprocha prudemment. Il y avait là une vingtaine de manifestants, autant d'hommes que de femmes. Deux jeunes enfants un peu apeurés s'accrochaient aux jupes de leur mère faute de pouvoir agripper leurs mains occupées à protester. Deux femmes portaient des tenues à l'ancienne manière, avec une jupe frôlant le sol et une taille étranglée. Les autres étaient vêtues de robes fluides et coiffées de petits chapeaux au goût du jour. Cette petite assemblée semblait composée de gens honnêtes, propres et bien élevés. Lucien fut choqué de comprendre enfin ce qu'ils criaient : *« scandale », « expulsion », « honte », « catins »*, « *traînées* ». De cette violence crachée par des gens bien vêtus résultait une obscénité dérangeante.

Deux agents débouchèrent de la rue François Broussais. Les chapeaux et les ombrelles leur firent un accueil victorieux et bruyant. Le plus âgé des policiers salua, bomba le torse et posa ses deux mains sur sa ceinture, comme un homme bien repu. « *Mesdames et messieurs, veuillez circuler !* » dit-il d'un ton badin et chantant. Il y eut des cris, des rires. Les manifestants se rapprochèrent les uns des autres comme des soldats romains. « *On va embarquer tout le monde ! »* menaça l'agent comme s'il jouait dans une cour d'école. Une femme cria « *Chiche !* ». L'agent donna alors un grand coup de sifflet, qui fit apparaître dans la seconde un fourgon de police. Les manifestants y montèrent dignement en répondant avec grâce aux sollicitations de deux photographes de presse eux aussi sortis par magie du sifflet de l'agent. « *Quelle comédie !* » dit Lucien entre ses dents en regardant le fourgon s'éloigner. Le spectacle était terminé.

Il sonna à la grille et patienta. Le portail retenu par une chaîne de sécurité s'entrouvrit de quelques centimètres. Mademoiselle Joris, l'une des deux

maîtresses du Foyer passa une moitié de visage entre les deux montants.

- Vous êtes le premier, Monsieur Moine, dit-elle. Nous ne sommes pas prêtes vous savez.

- Madame Sanguy-Bourdon souhaitait me voir avant l'inauguration, expliqua Lucien.

Elle ôta la chaîne et le fit entrer.

- Madame Bourdon ne m'a pas prévenue, dit-elle d'un ton un peu agacé en refermant le portail.

- Voulez vous que je revienne un peu plus tard ? proposa Lucien.

Mademoiselle Joris secoua la tête.

- Non non non… Je vous mène, je vous mène. Puisque vous êtes là, ma foi.

Le Foyer Féminin était une belle bâtisse de 100 ans, très simplement dessinée et fraîchement crépie de blanc. Sa façade à trois fenêtres et ses trois étages surmontés d'un toit à la Mansart percé de chiens assis, lui donnaient une allure de grande gigue. Il y avait une cour pavée sur le devant et un jardin sur l'arrière, entouré de très hauts murs, que monsieur Bourdon avait fait ériger pour cacher et protéger les folies de sa sœur. La pauvre femme avait vécu là toute sa vie dans une relative quiétude. Elle était morte une semaine après son frère dans les bras de Marianne.

Mademoiselle Joris fit passer Lucien sur le côté de la maison, dans une petite venelle où l'on entreposait les poubelles.

- J'vous mène par là parce qu'on vient juste d'encaustiquer le corridor, expliqua-t-elle sans s'excuser.

- Il n'y a pas de mal…

Elle marchait à petits pas. Il savait qu'elle était née comme lui en 1900. Elle

n'avait donc que 33 ans mais elle n'avait pas vraiment d'âge. On aurait pu dire à son propos qu'elle était une femme jeune qui faisait vieux ou bien à l'inverse une femme âgée qui faisait jeune. Cette imprécision provenait d'une mise très neutre, presqu'uniforme, d'un corps menu, non sans charme mais dénué de vie. Elle avait une petite poitrine parfaitement immobile, une taille bien dessinée mais figée. Même ses rides semblaient avoir été posées sur son visage parce que c'était le moment pour elle d'en avoir ; elles ne donnaient pas l'impression d'être le résultat vivant de ses rires ou de ses peines. Pourtant la vie de mademoiselle Joris n'avait pas manqué de drames.

Marianne l'avait dénichée dans les bureaux de *La Voix des Femmes* à Paris. Elle y était secrétaire de rédaction. La cause des femmes, qu'elle défendait avec méticulosité, comme tout ce qu'elle faisait, donnait de la grandeur à un célibat forcé par la guerre et par les lois. Fiancée en 1917, elle était d'abord restée fidèle à son promis, mort dans les derniers combats, trouvant beaucoup de dignité à son statut de veuve blanche. Même si elle n'était d'aucune religion, elle avait voué un culte quasi mystique à son héros. Puis l'amour s'était présenté quelques années plus tard sous les traits d'un jeune américain qui travaillait à l'ambassade. Demandée en mariage après une année de fréquentation, mademoiselle Joris, la mort dans l'âme, avait dû décliner la proposition parce qu'elle ne voulait pas perdre sa nationalité française dans le mariage. Quand la loi avait enfin changé en 1927 et permis la double appartenance, mademoiselle Joris avait écrit à son John. Mais entretemps, le bel américain était retourné au pays et en avait épousé une autre ! Ne voulant pas devenir une sorte de fiancée blanche, elle avait décidé d'oublier définitivement son John et de continuer à se consacrer à l'élévation des femmes dans la société. Elle secondait Marianne dans les questions éducatives et économiques du foyer.

- Vous attendez beaucoup de monde ? demanda Lucien.

- Ça ira bien jusqu'à 50 personnes. Madame Sanguy-Bourdon s'est démenée comme un beau diable pour les faire venir. Ce n'était pas gagné, je peux vous dire.

Dans le jardin, le long des murs, sous les allées de tilleuls, on avait installé des

tables que la cuisinière, madame Jaunette, nappait de blanc. Léonie, son aide, apportait des plateaux de verres et des pichets d'orangeade et de cidre. Marianne et madame Martin, l'autre maîtresse du Foyer, vérifiaient au cordeau l'alignement des chaises disposées devant une large estrade.

Cette madame Martin était une femme bien différente de mademoiselle Joris ! Elle était mère, épouse, féministe et catholique. Son corps voluptueux témoignait de tous les soins qu'elle avait prodigués à ses enfants et qu'elle prodiguait encore à son mari qu'elle adorait. De vingt ans plus âgée que mademoiselle Joris, elle avait commencé sa carrière philanthropique pendant la guerre et avait continué à aider ses prochaines une fois son mari revenu du front et ses enfants tirés d'affaire. Elle passait toutes ses journées à l'école ménagère de Rennes pour transmettre son savoir et ses valeurs de mère aux jeunes filles de l'établissement. « *L'effort est le sens de la vie et particulièrement de la mère* » disait-elle souvent d'une voix solennelle. Dans le Foyer Féminin de Marianne, madame Martin était l'experte pour toutes les questions de maternité et de puériculture. Elle avait eu 7 enfants dont deux paires de jumeaux. Personne ne lui contestait son savoir en matière de couches, d'hygiène, d'allaitement et de rétablissement de la santé de la femme accouchée.

Mademoiselle Joris et madame Martin voulaient la même chose pour les femmes. Elles réclamaient le droit de vote, souhaitaient toutes les deux que les femmes puissent disposer de leur salaire ou de leur fortune pour mener honnêtement leur vie. Les deux maîtresses de maison travaillaient ensemble, unies dans leur volonté de sortir de la misère et du déshonneur les pensionnaires du foyer. Par un accord tacite, renouvelé chaque fois qu'une discussion menaçait de dériver, elles évitaient tous les sujets qui pouvaient fâcher. Elles n'étaient pas du même bord politique. Elles ne se mesuraient donc pas sur le plan des opinions et en restaient à leur désir sincère de servir Marianne dont elles admiraient toutes les deux le dévouement et la générosité. Marianne voyait dans cette union des contraires au profit du soin, de la protection et de l'éducation, la supériorité de la femme sur l'homme. Les femmes ne se faisaient pas la guerre, elles oeuvraient ensemble pour la santé et pour la paix sociale.

Marianne donna le cordeau à mademoiselle Joris et s'avança vers Lucien.

- Alors ils sont partis ? demanda-t-elle sans beaucoup d'inquiétude.

- En fourgon de police !

- Rien que ça !

- Ça m'avait l'air bidon…leur…

- Bien sûr que ça l'était, coupa Marianne. Ça ment comme un cochon et ça s'appelle ligue de vertu ! Même madame Martin qui va tous les jours à la messe les trouve ridicules.

- Mais pourquoi font-ils ça ?

- Pour la photo dans le journal Lucien. Certains policiers sont de leur côté. Et la presse n'en parlons pas. Ça fait vendre des journaux, la photographie.

- Tu n'a pas peur que les voisins…

- Les voisins je les ai mis dans ma poche !

Lucien sourit.

- On peut savoir ? Parce que ma voisine…à moi…

- J'ai fourni du travail à bien des fils. Alors maintenant ils la bouclent. Et puis le vacarme c'est pas nous qui l'faisons Lucien. On est sages comme des images derrière ces murs. Ils peuvent toujours venir voir.

- Les policiers n'ont pas sonné à ta porte ?

- Penses-tu !

Elle leva la tête et fit un grand geste vers la maison.

- Comment tu les trouves nos volets ? Vert d'eau, comme tu m'avais dit. C'est

gai, non ?

Marianne portait une des robes fleuries d'Émile. Elle gardait ses cheveux coiffés en garçonne, même si la mode commençait à passer. Sa frange brune, disposée bien droite comme ses rangées de chaises, attirait les regards vers ses yeux. Lucien n'en connaissait pas de plus vivants. Tout passait par les yeux de Marianne, ses colères, ses questions, ses désirs, ses joies, ses inquiétudes. Avec les années - elle avait 38 ans - avec le travail et l'action militante, son corps s'était asséché. Seuls ses seins refusaient de se consumer et s'exposaient fièrement sur le buste aminci. Elle restait très attirante.

- Tu voulais me voir…dit Lucien. Des problèmes comptables ?

- Non non non… Madame Martin et mademoiselle Joris se débrouillent très bien.

Elle prit son bras et le dirigea vers la maison.

- L'encaustique…protesta Lucien à voix basse.

Marianne éclata de rire.

- Mademoiselle Joris va me faire accoucher prématurément les pensionnaires avec tout ce qu'elle fait mettre sur le parquet. Marche bien sur les patins. Je suis sûre qu'elle nous regarde.

Ils pénétrèrent dans la maison dont les parfums de cire piquaient les narines. Le rez-de-chaussée comportait quatre grandes pièces disposées de part et d'autre d'un couloir large de 3 mètres environ. La cuisine était vaste et donnait sur le jardin. Les pensionnaires préparaient les repas à tour de rôle sous la direction de madame Jaunette, qui dispensait leçons, conseils, et réprimandes. La salle à manger contigüe n'avait pas été rénovée. On avait juste ajouté des rallonges à la table pour accomoder 16 couverts. Un grand buffet sculpté, de bois très sombre créait à lui seul une ambiance compassée. « *Ça en impose* » disait Marianne. De l'autre côté du couloir on trouvait le grand salon et le petit salon. Le grand salon servait à la lecture, aux

divertissements, aux conférences et aux leçons que Marianne faisait donner. On enseignait la lecture et l'écriture aux moins éduquées et la dactylographie aux plus habiles. Les conférences portaient sur l'hygiène, les dangers de la syphilis et de l'alcool et depuis peu sur les grands secteurs de l'économie. Marianne voulait que les femmes comprennent mieux le monde. Il y avait une bibliothèque remplie de romans et de livres pratiques, des fauteuils, des guéridons et des chaises en osier. Avec des rideaux bleus et blancs aux fenêtres, on avait l'impression de se trouver à bord d'un transatlantique. Huit bureaux d'écolier étaient alignés contre le mur. Le petit salon servait aux entretiens privés et aux tâches administratives. Un secrétaire en acajou rutilait, mademoiselle Joris oblige ! Un grand portrait de monsieur Bourdon était accroché au dessus de la cheminée. Lucien l'avait peint depuis photo à la demande de Marianne.

- Toutes les filles croient que c'est mon père.

- Tu laisses dire ?

- Oui. C'est plus simple comme ça. Assieds-toi Lucien.

Marianne alla fermer la porte et s'installa en face de lui. Elle sortit un paquet de cigarettes de son sac et en proposa à Lucien qui en prit une. Elle se retourna, la cigarette coincée entre les lèvres, comme un homme. Elle tendit le bras et ouvrit la fenêtre sur cour.

- Mademoiselle Joris n'aime pas le tabac…

- Ça sent pourtant moins fort que l'encaustique…

Marianne sourit et tira sur sa cigarette, puis elle croisa les jambes, se pencha vers Lucien et le regarda droit dans les yeux.

- Lucien, je veux que tu donnes des leçons de dessin à mes pensionnaires.

Il manqua de s'étouffer.

- Marianne, je ne sais pas si…Je ne suis pas professeur. Tu as demandé aux

Beaux Arts ?

Elle se rebiffa.

- Jamais de la vie ! Ils vont m'envoyer un vieux crouton qui reluquera mes pensionnaires ou leur fera la morale. Elles n'ont pas besoin de ça.

- Où sont-elles au fait ? La maison m'a l'air bien vide.

- Je les ai envoyées en autocar au bord de la mer pour 3 jours. Elles logent dans une colonie de vacances de la Mutualité Maternelle. Les mamans ont emmené les bébés. Je ne voulais pas les exposer tu comprends. Il y a juste Noëlle qui est dans sa chambre. Elle n'est pas loin du terme. On a préféré la garder. Donc les cours de dessin Lucien ?

Il sourit.

- Tu ne lâches jamais toi !

- Jamais ! Tu m'connais.

Il écrasa sa cigarette dans un cendrier.

- Vraiment Marianne, je ne sais pas… Je … Je peins pour moi… Je ne saurai pas, Je ne sais pas…Je ne crois pas…

Marianne se mit à rire.

- Voilà mon Lucien tout craché ! Je ne sais pas, je ne crois pas, je ne… je… je…Tu n'as pas changé depuis le vol de ton vélo ! Écoute, voici ce que je te propose.

Elle posa une main sur son bras.

- Tu auras cinq élèves. Cinq ça va non ?

- Mais pourquoi veux-fu faire donner des cours ? Ça ne leur servira à rien à

tes pensionnaires. Tu dis toujours que tu veux leur donner un métier.

- Je veux qu'elles aillent mieux Lucien, qu'elles s'expriment. C'est ce que ta tante a fait non ? Pour se remettre après le drame de ses parents ? C'est toi-même qui me l'a raconté.

Il sentit la pression de ses doigts sur son avant-bras.

- Ce n'est pas … commença-t-il

- Pareil ? Oh que si Lucien ! Il n'y a pas de hiérarchie dans les drames. Ce qu'ont vécu ces filles, Lucien…

Elle se pencha encore un peu plus et se fit implorante.

- Trois leçons Lucien… pour commencer, pour voir.

Il soupira.

- Le samedi après-midi, lâcha-t-il.

Elle se redressa. Ses yeux étincelaient.

- C'est parfait ! Tu commences samedi ?

- En quinze, affirma Lucien plus par bravade que par nécessité.

Marianne se mit à rire sous cape.

- On pourrait utiliser la serre ? demanda-t-il. Elle donne au nord. Pour la lumière …

Elle frappa ses mains l'une contre l'autre et les joignit entre ses deux seins.

- Quelle bonne idée ! Mais vraiment quelle bonne idée ! Moi qui ne savais pas quoi en faire.

Elle se leva, ouvrit la porte du petit salon et se dirigea vers le jardin en

appelant les deux maîtresses de maison « *Mademoiselle Joris, madame Martin…j'ai un nouveau projet pour le Foyer* ». Elle avait la même énergie que son frère et fatiguait son monde comme il fatiguait le sien. Lucien alluma une seconde cigarette et se mit à réfléchir aux leçons de dessin. Il commençait à regretter d'avoir cédé si facilement à Marianne, de ne pas avoir attendu d'en parler à Gabrielle. « *Cinq élèves* » avait dit Marianne. Il n'allait pas se mettre dans tous ses états pour cinq élèves ! Et puis maintenant Gabrielle travaillait le samedi après midi. Elle travaillait de plus en plus, de plus en plus tôt, de plus en plus tard. Il haussa les épaules. Il les donnerait ces leçons ! Mais comment faire ? À part Monsieur Briens à l'école pratique et Yves Raversi qui lui avait prodigué quelques conseils, il n'avait jamais eu de maître. Il n'avait strictement aucune idée sur la manière de procéder. Comment avait-il appris ? *« En dessinant, pardi ! C'est en forgeant qu'on devient forgeron. ».* C'est ce que disait sa tante aux gens qui l'interrogeaient sur son art. « *Qu'est-ce qu'ils croient ? Que ça vient tout seul, qu'on naît avec ? Quel orgueil de penser qu'on n'a pas besoin de travailler pour avoir du talent !* ». Et voilà, ce n'était pas plus compliqué que cela. Il les ferait dessiner !

Il se leva, regarda le portrait de monsieur Bourdon qu'il ne trouva pas très bon. La photo qui lui avait servi de modèle ne l'avait mené qu'à une reproduction sans âme. Privé d'une présence vivante, il avait posé sur la toile un regard technique. Il ne s'était pas nourri de ce nombre infini de petits mouvements volontaires ou involontaires que fait un être quand il pose, quand il respire, quand il pense. C'était toute cette énergie à peine perceptible qui devait guider la main du peintre et qui permettait de faire un portrait vivant et sensible. Et les natures mortes alors !? « *Quelle expression inappropriée pour un ensemble de fleurs, de fruits ou de légumes en route vers la pourriture ! Il n'y a rien de plus vivant qu'une fleur qui se fane ou qu'un légume qui se décompose.* » disait sa tante. Encore elle !

Il entendit sonner. Il regarda par la fenêtre. Mademoiselle Joris se dirigeait vers le portail. Elle posait le pied bien au centre des gros pavés inégaux. Elle ouvrit avec l'entrebailleur, pencha la tête, la hocha plusieurs fois, décrocha la chaîne et fit entrer Andrée ce qui surprit Lucien.

Andrée avait remisé ses fourrures. Le printemps la rendait moins opulente,

mettait en valeur son corps qui, malgré l'embonpoint, gardait des formes féminines. Elle portait une jupe grise un peu au dessus du mollet, plissée sur le devant, une veste assortie, marquée à la taille par une fine ceinture noire à boucle d'argent. Un béret était posé en biais sur une chevelure jaune paille bien crantée. Elle était très comme il faut. Marianne se précipita dans les bras de sa belle-sœur qui rayonna. Qu'avait-on dit, qu'avait-on fait pour transformer à ce point Andrée, pour la convaincre de venir inaugurer le Foyer de Marianne ?

Les trois femmes montèrent les marches du perron et pénétrèrent dans la maison.

- Lucien est déjà là. Il va donner des cours de dessin, tu sais. Le samedi.

Andrée en eut l'air ravie et embrassa Lucien plus affectueusement que d'ordinaire. Elle prit place sur le Voltaire, posa son sac sur ses genoux, enleva ses gants en faisant toutes sortes de mines de contentement, comme si elle jouait à la dame.

- Alors pouvons-nous annoncer la bonne nouvelle au député ? demanda Marianne.

Andrée roula de gros yeux.

- Le député vient ?!

- Je ne te l'ai pas dit ?

Andrée se composa une figure moins surprise.

- Comment vas-tu présenter les choses ? demanda-t-elle avec un reste de méfiance inquiète.

Marianne arborra le plus gentil de ses sourires.

- Eh bien que tu as proposé très généreusement de mettre à ma disposition ta maison de la rue Lesage pour créer un foyer de jeunes travailleuses.

- C'est bien cela… Jeunes travailleuses, dit Andrée en mettant sa bouche en cul de poule.

Marianne enchaîna.

- Et que tu organiseras un jour de charité pour le financement des foyers.

- Des foyers ?

Le visage de Marianne se durcit.

- De la fondation Eugène et Marianne Bourdon si tu préfères. Mais il est bien entendu que nous resterons libres de l'utilisation des fonds.

Le visage d'Andrée s'éclaira.

- La fondation Bourdon, c'est très bien la fondation Bourdon.

- Si tu veux… dit Marianne en haussant les épaules.

Andrée s'agita sur son fauteuil.

- Pour le déménagement… je voulais te demander…

- Le plus vite sera bien entendu le mieux, coupa Marianne en reprenant sa figure avenante. Vous m'excuserez tous les deux. Je dois finir d'installer.

Andrée contenait difficilement le bonheur intense qui affleurait sur son visage. Elle n'était plus du tout la femme beige de leurs dîners amicaux. Il y avait dans son regard une joie triomphante, une énergie vengeuse. Avec ses cheveux jaunes, son costume couleur d'armure et son corps plein elle avait une allure de valkyrie.

- Crois-tu qu'Éric mettrait ses camions à ma disposition pour le déménagement ?

- Où allez-vous habiter ? demanda Lucien.

Elle écarquilla les yeux.

- Marianne ne t'a donc rien dit ?

Elle avait l'air de s'en réjouir. Elle lissa les doigts de ses gants.

- Eh bien puisque je mets à disposition notre maison de la rue Lesage, Marianne met à notre disposition sa maison du boulevard de Sévigné. Nous échangeons, voilà tout.

Elle mit ses gants dans son sac. Le fermoir fit un bruit sec. « *Et toc !* » pensa Lucien.

- Et pour les camions ? Qu'en dis-tu Lucien ?

Lucien se représenta les camions d'Éric dans le boulevard de Sévigné. S'ils étaient indéniablement la preuve tangible de sa réussite économique, ils témoignaient aussi de son retard social. Les faire stationner devant la grande maison de monsieur Bourdon, à proximité des demeures élues, serait considéré comme une faute de goût, peut-être même une provocation. Mais il ne pouvait pas le lui dire de cette manière-là.

- Nous avons beaucoup de travail ces temps-ci. Je ne suis pas sûr...

- Vous en avez dix de plus non ? Avec les véhicules de Métalu. Tu as bien négocié dis…les camions d'un côté, un contrat de transport de l'autre. C'est fort. Vous allez vite les rentabiliser.

Lui qui croyait qu'elle ne portait aucun intérêt aux affaires de son mari !

- C'est Henri qui a eu l'idée, un des chauffeurs. Je n'y suis pour rien.

- Tatatata… Lucien. Avoir l'idée c'est une chose, faire signer Molinard c'en est une autre.

- Tu connais Molinard, Andrée !

- Sa femme vient à mes jours. Elle n'arrête pas de se moquer de son mari. Il n'y en a que pour lui, paraît-il. Il a tout réussi, tout compris. Il sait tout sur tout. Ça n'a pas dû être facile de faire signer un homme de son espèce.

Lucien rit.

- Je vais venir te voir la prochaine fois, avant d'aller négocier !

Elle le gratifia d'un grand sourire.

- Volontiers Lucien. Et pour les camions ?

Il fit la moue.

- Nous n'avons pas fini de faire repeindre les bâches des camions de déménagement. Donc, je suggère…

Elle leva les yeux au ciel.

- Où avais-je la tête ? dit-elle. Je vais prendre Gauthier. C'est lui qui fait tous les déménagements là-bas. Je ne vais pas embêter les transports Sanguy avec cela. Un médecin ne soigne pas sa propre famille pas vrai ?

Elle comprenait vite. Elle pencha la tête.

- Je vois des invités. On devrait aller dans le jardin maintenant, dit-elle.

Il se leva, lui tendit une main qu'elle prit et pressa légèrement.

- Merci beaucoup Lucien.

Les invités arrivaient en effet. Marianne avait composé avec grande habileté une assemblée de notables qui se trouvaient rassurés de trouver leurs semblables dans le jardin du *Foyer Féminin*. La présence du député, ancien ministre des postes et des transports, de Duval, le médecin-chef de l'hôtel Dieu accompagné de son épouse et de l'abbé Badel avait aidé à convaincre les plus réticents. Ils étaient venus avec des mines sévères et méfiantes et

s'étaient détendus en découvrant qu'untel ou un autre étaient aussi de la fête. On pouvait inaugurer sans honte et sans gêne le *Foyer Féminin*, *maison de protection et d'éducation des jeunes mères.*

On fit visiter le foyer aux invités. À l'étage on avait ouvert deux chambres et le salon de toilettes. Dès qu'elles avaient leur bébé, les pensionnaires bénéficiaient d'une chambre individuelle, une petite pièce claire, tapissée de fleurettes. L'ameublement était sobre, un lit, un berceau et une commode. Avant l'accouchement les femmes étaient logées par deux. « *Comme ça elles peuvent causer gentiment entre elles. Elles ne se sentent plus seules.* » expliquait madame Martin. Le salon de toilettes était la plus belle pièce de l'étage. Monsieur Bourdon l'avait fait décorer par une famille de mosaïstes italiens venus s'installer à Rennes après le chantier de l'opéra Garnier à Paris. Le sol et les murs étaient recouverts de milliers de tesselles bleues aux nuances variées. Marianne avait fait ajouter des frises de figures géométriques autour des portes et des fenêtres ainsi qu'un banc de poissons rouges à hauteur des petites baignoires pour amuser les bébés.

Après la visite, les invités prirent des rafraîchissements dans le jardin et commençèrent à s'installer sur les chaises. La dernière rangée était réservée à la famille et aux amis. Andrée s'était assise bien au centre. Elle avait sorti un carnet de son sac et suçotait le bout d'un crayon en attendant le début des allocutions. À ses côtés, Edwige fermait les yeux. Elle avait petite mine, se remettait lentement d'une mauvaise grippe. Jean discutait avec le médecin-chef de l'hôtel Dieu sous les tilleuls. En habitué des lieux, Benoît se tenait dans la cuisine et parlait avec madame Jaunette. Il était l'homme de loi du *Foyer Féminin*. Il s'était occupé des plaintes pour trouble à l'ordre public, déposées par les voisins quand le foyer avait ouvert et menait les recherches de paternité pour les pensionnaires qui le souhaitaient. Éric et Émile buvaient un verre de cidre. Lucien parlait avec Geneviève Briel, la bijoutière de Chateauville. Elle était invitée au titre de ses fonctions de présidente de la section départementale du Conseil National des Femmes Françaises. Geneviève Briel avait créé avec le comité des dames de Chateauville un foyer pour les jeunes femmes isolées ou sans famille. L'abbé Badel y envoyait les ouvrières célibataires qui travaillaient dans ses coopératives de Chateauville.

- Je revois encore Marianne quand elle nous a annoncé qu'elle partait à l'usine d'obus. Tu étais là Lucien ?

- Oui, bien sûr.

- Mon Dieu que la vie a passé vite ! Qui aurait dit…Éric et Marianne Sanguy… Regarde un peu où ils en sont aujourd'hui. C'est incroyable !

Lucien hochait la tête. Il écoutait Geneviève Briel distraitement et regardait Gabrielle. Elle semblait elle aussi absente de la conversation que deux magistrats avaient avec elle. Elle acquiesçait, souriait mais son attention était ailleurs. Elle dévorait Marianne des yeux.

La tenue de Gabrielle était plus automnale que printanière. Elle portait un chemisier couleur noisette à grand col, une veste aux larges épaules d'un beau vert sombre, une jupe assortie, coupée juste en dessous du genou. Ses cheveux ondulaient naturellement et s'accordaient avec le rouge oranger qu'elle avait posé sur ses lèvres. Lucien la préférait en robe mais il reconnaissait qu'elle avait beaucoup d'allure ainsi vêtue et qu'elle gardait toute sa féminité malgré la veste et la chemise de coupes assez viriles.

À 17h précises, mademoiselle Joris agita une cloche. Geneviève Briel alla prendre place au premier rang réservé aux officiels. Quand elle rejoignit Lucien, Gabrielle chuchota « *Qu'est-ce qu'ils sont rasoirs ces magistrats ! Je n'en peux plus. Toujours les mêmes histoires !* »

- Mesdames et messieurs, merci de prendre place, dit madame Martin avec autorité.

Quand tout le monde fut assis, Marianne monta sur l'estrade. Elle avait passé une veste bleu marine sur sa robe fleurie. Elle était très à l'aise, souriait, se tenait bien droite.

- Monsieur le député, madame la secrétaire départementale de la Confération Nationale des Femmes Françaises, monsieur le médecin-chef de l'hôtel Dieu, monsieur l'abbé, mesdames et messieurs, chère famille et chers amis…Vous

nous faites l'honneur aujourd'hui de votre présence. Par votre soutien à notre cause, vous appliquez la règle d'or de l'engagement philanthropique : « *Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes.* ». Vous avez visité notre *Foyer Féminin* qui fête aujourd'hui sa première année d'activité. Vous avez vu de vos yeux vu que nous avons fait le choix de la bienveillance, de l'hygiène, de l'instruction et de la simplicité. Nous voulons guider nos pensionnaires vers un nouveau chemin de vie, moins cabossé, moins sinueux que le chemin qu'elles ont emprunté jusqu'alors. Nous restons à leurs côtés le temps pour elles de devenir des femmes et des mères responsables et dignes. Je veux saluer devant vous les équipes de l'Hôtel Dieu, qui sous votre houlette, monsieur Duval, accueillent nos parturientes dans des conditions de soin et de respect admirables. Puissent-elles retrouver, grâce à votre dévouement, une saine confiance dans autrui et dans elles-mêmes. Je veux aussi remercier madame Martin, mademoiselle Joris et madame Jaunette. Je n'ai pas peur d'utiliser le mot sacerdoce pour décrire leur travail. Permettez-moi aussi d'associer humblement ma famille. Mon défunt mari qui m'a toujours encouragée et soutenue. Mon frère Éric Sanguy et son épouse, Andrée, qui viennent de mettre à notre disposition une maison pour créer un nouveau foyer destiné celui-là aux jeunes travailleuses. Nous ne manquerons pas chère madame Briel de nous inspirer de l'expérience du comité des dames de Chateauville qui a créé le premier foyer du département, voilà plus de 12 ans maintenant.

Éric se pencha vers Émile.

- C'est ma sœur qui parle ou un sosie ?

Émile lui fit un clin d'œil.

- La politique, Éric, la politique ! chuchota-t-il.

Andrée tapa sur la cuisse de son mari.

- Chuuuut !

Lucien tourna la tête vers Gabrielle. Il avait eu pendant quelques secondes la

drôle d'impression que la chaise à ses côtés était inoccupée. Mais non ! Gabrielle était bien là, très digne, très concentrée, les yeux fixés sur Marianne. Il posa une main sur son genou. Elle ne réagit pas. La drôle d'impression se confirmait. Il enleva sa main.

- …Je vous remercie pour votre attention. Monsieur le député…Si vous voulez bien.

Monsieur le député s'extirpa lentement de sa chaise et se plaça derrière le pupitre. Il sortit de sa poche une feuille qu'il déplia lentement, posa sur le lutrin, et corna pour la faire bien tenir. Il ajusta ses lorgnons, lissa sa grande barbe et sa moustache. C'était un radical « *mais modéré* » disaient ses proches, « *plutôt à droite* » ajoutaient les Rennais qui cherchaient à justifier sa présence à leur table par ailleurs occupée par quelques anti-républicains.

- Madame, ce n'est pas sans émotion que je me trouve dans ce *Foyer Féminin* où sont groupés tant de compétences et de dévouements. Vous avez, madame Bourdon, une parole claire et simple, reflet de votre pensée et de votre âme. J'y lis beaucoup de courage. Vous êtes, madame, une femme de France, patriote et humaine. Vous avez donné votre jeunesse, vos forces, votre sueur à la France quand elle était sous le feu de l'ennemi. Vous menez maintenant une autre croisade. Sans attendre l'émancipation politique et sociale de la femme, vous travaillez à sa libération de tous les asservissements qui la dégradent, la violence, la facilité, le mépris de soi-même. Les personnes qui vous combattent font preuve au mieux d'ignorance, au pire d'un absolutisme odieux. Je leur dis « *Non !* » Ne venez pas entraver l'action d'une femme de France qui s'occupe du sort de la femme et de l'enfant. Nous vivons une grave crise financière et économique, à laquelle nous apportons de bien faibles remèdes. Quelle erreur cela serait de ne point accepter votre aide, madame ! Votre foyer de jeunes travailleuses, dont vous avez bien voulu m'annoncer la création, est une autre preuve de votre volonté de contribuer à la renaissance de notre pays. Nous les hommes, nous nous épuisons souvent dans des luttes stériles. Nos haines, notre soif du pouvoir égarent notre raison et notre jugement. Vous les femmes, agissez, inlassablement. Continuez, madame, montrez au grand jour vos actions, vos pensées, vos aspirations. Votre engagement mérite d'être connu de tous. Avec des femmes comme vous,

madame Bourdon, on se prend à réclamer des suffrages sans distinction de genre.

On applaudit le député sans débordement mais avec une intensité et une longueur tout à fait honorables. Puis tout le monde se leva. Pendant les minutes qui suivirent, des petits groupes se formèrent. Madame Jaunette remplissait les verres de vin cuit ou d'orangeade et proposait des gâteaux secs. Madame Martin et mademoiselle Joris s'étaient tacitement réparti les femmes de notables en fonction de leur inclination politique. Émile passait d'un groupe à l'autre. Il était toujours accueilli avec enthousiasme par les femmes, quelle que soit l'opinion des maris. Jean était revenu s'entretenir avec le médecin-chef de l'Hôtel Dieu, Benoît et Janine parlaient avec les magistrats. Marianne raccompagna le député, Léonie sur les talons, les bras chargés du manteau, du chapeau et de la canne du politicien. Le député serra des mains au passage. Puis il conversa quelques minutes avec le journaliste de *Ouest Éclair*.

- Il se met d'accord sur ce qui sera retranscrit, remarqua Lucien.

- Avec ce qu'il a dit sur le droit de vote, pas étonnant ! dit Éric. S'il veut être réélu…

- Il faudra bien y venir un jour au vote des femmes.

- P'tet bien mais le plus tard possible.

- C'que tu peut être vieux jeu sur certains trucs. Tiens regarde ta femme Andrée…

Andrée venait de remplacer le député auprès du journaliste et lui montrait ses notes.

- Qu'est-ce qu'elle fabrique ?

- Elle prépare son jour de charité, je parie.

- C'est quoi c'truc ?

- Tu lui demanderas.

- Boudiou, les bonnes femmes…

Éric alla se tenir aux côtés d'Andrée. Lucien chercha Gabrielle des yeux. Elle parlait avec l'abbé Badel devant la serre. Elle avait le visage grave et l'abbé aussi. Il écoutait Gabrielle comme un abbé écoute, le visage un peu penché comme s'il voulait faire glisser les confidences de sa pénitente vers son âme.

Marianne apparut sur le perron de la maison, avisa tout son monde et passa de groupe en groupe. Quand elle rejoignit Gabrielle et l'abbé Badel, leurs figures s'éclairèrent. Quelle faculté incroyable avaient les êtres humains de passer instantanément de la gravité à la joie ! Certains s'en trouvaient transfigurés. Gabrielle avait accroché son grand sourire, le premier depuis bien longtemps. Mais ce sourire n'était pas pour lui. Le soir sa femme ne collait plus ses articles dans le cahier. Elle avait repris son ouvrage. Mais elle brodait en silence. Elle répondait à peine quand Lucien lui parlait d'un livre ou d'une affaire. Alors il ne la dérangeait plus. Il croyait bien faire. Mais leurs soirées étaient sinistres.

Les civilités dans le jardin se poursuivirent jusqu'à 6 heures. Petit à petit, les notables prirent congé. Marianne les raccompagna tous personnellement. Quand il ne resta plus que ses proches, elle les invita dans le grand salon du Foyer et s'affala sur un fauteuil en osier.

- Ouh…Je n'ai plus de jambes ! Alors comment c'était ?

Benoît ouvrit grand les bras.

- Fan-tas-ti-que ! Tu les as tous conquis.

- Madame de Saint Sernin viendra à mon jour de charité pour le foyer des jeunes travailleuses, annonça fièrement Andrée.

- Quelqu'un veut-il bien me dire ce que fabrique ma femme ? demanda Éric.

- Son devoir social, répondit Marianne en toisant son frère.

Puis elle tendit une main à Andrée.

- Merci pour tout ce que tu vas faire Andrée. Je crois en effet que c'était bien. Mais qu'est-ce qu'il ne faut pas faire, dire et surtout pas dire !!!

Andrée fronça les sourcils mais ne dit rien de plus.

- Duval de l'Hôtel Dieu était content que tu remercies ses équipes car ce n'est pas facile pour elles, dit Jean.

Il était debout à contre-jour devant la porte-fenêtre. On ne distinguait que les contours de sa fine silhouette.

- Je sais, soupira Marianne, je sais.

- Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Edwige à son mari.

- Eh bien que les familles qui viennent voir les accouchées, les femmes mariées je veux dire, voudraient avoir la maternité pour elles toutes seules. Elles ne supportent pas la cohabitation. Elles peuvent se montrer très désagréables.

- Quel euphémisme Jean ! ajouta Marianne. Les familles leur crachent dessus !

- C'est infect ! protesta Andrée. On ne crache pas sur une accouchée, même si… même si…elle a eu une vie négligée…Enfin, ça ne se fait pas.

Marianne hocha la tête.

- C'est madame Martin qui a trouvé la solution. Elle a suggéré qu'on installe nos pensionnaires et les autres filles au cinquième étage. Comme ça il n'y a plus de problème.

- Chacun chez soi, en somme…dit Gabrielle tristement.

- Je sais, dit Marianne. J'en suis la première peinée Gabrielle. Mais je ne peux

pas changer la société en un jour et à moi toute seule.

Gabrielle soupira et baissa les yeux.

Mademoiselle Joris entra sans frapper. Elle était pâle et tendue mais restait contenue. Elle regarda l'assemblée, semblant chercher à qui s'adresser. Puis elle avisa Marianne et chuchota quelque chose à son oreille. Marianne se leva immédiatement.

- Jean ! dit-elle en s'avançant vers lui. Viens vite. Noëlle saign..

- Elle se sent très mal, coupa mademoiselle Joris en creusant ses joues.

- Allez chercher Duval, dit Jean en écrasant une cigarette tout juste commencée.

Mademoiselle Joris se dirigea vers la cuisine.

- Je demande à madame Jaunette de chauffer de l'eau.

Jean acquiesça et monta au premier étage, suivi de Marianne.

- Ma voiture est devant la porte, dit Éric, je vous emmène mademoiselle Joris.

- Je viens avec toi, dit Benoît. Je pourrais lui dire pour Noëlle. Je la connais un peu.

- Je vais profiter de ta voiture, dit Émile. Je ne serai guère utile. Je prendrai des nouvelles demain.

Andrée, Edwige, Gabrielle, Janine et Lucien écoutaient ce qui se passait juste au dessus de leurs têtes. On entendait des pas, quelques gémissements étouffés, un fond de voix grave. Jean devait examiner la jeune femme, lui poser des questions, lui demander « *Et là je vous fais mal ?* ». Avait-il comme son père le même regard absent ? Frottait-il ses mains avant de les poser sur le corps du patient, de la patiente ? Sa présence était-elle rassurante comme celle du docteur Pierre ? Une porte s'ouvrit. Et puis une autre. Quelqu'un prenait de

l'eau dans le salon de toilettes, Marianne ou madame Martin. Puis un coup de bélier résonna dans toute la maison. « *Ça fait ça chez nous aussi quand on ferme le robinet* », dit Janine. Personne ne releva mais la remarque de Janine chassa Jean des pensées de Lucien.

Il visualisa le sang. Le sang dont Marianne n'avait pas peur de parler, le sang caché par la prude mademoiselle Joris. Le sang de Gabrielle qui l'avait mise chaque mois dans des humeurs exécrables pendant de longues années. Etait-ce raison de chimie ou de chagrin ? Celui de ne pas avoir enfanté ? Ah le sang des femmes…Et lui qui tournait de l'œil comme la plupart des hommes à la vue de son sang. Où avait-il trouvé la force d'éponger celui de sa femme ?

Et s'il se passait à l'étage ce qui s'était passé chez lui deux mois plus tôt !? Son cœur se mit à battre. Il fallait absolument éviter tout ce drame à Gabrielle. Il la regarda mais ne perçut aucun signe de trouble intérieur. Elle avait croisé ses jambes, fumait une cigarette tranquillement, buvait un verre d'eau. Ses mains ne tremblaient pas, ses yeux ne s'agitaient pas. Elle donnait l'impression d'être dans une salle d'attente. Cachait-elle ses émotions ? Elle avait tellement appris à jouer avec pour maîtriser les réactions des jurés de ses procès, qu'il n'était sûr de rien. Il se pencha vers elle.

- Veux-tu rentrer ?

Elle fit non de la tête et des yeux. Le portail grinça. La porte d'entrée claqua. Des pas précipités. L'escalier se mit à vibrer. La porte du salon s'ouvrit.

- Duval vient d'arriver avec une infirmière, dit Benoît hors d'haleine. Ça va aller maintenant.

- Ça va aller !! protesta Edwige. Comme si Jean ne servait à rien !

Benoît leva les yeux au ciel.

- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire…

- Oui mais tu l'as dit, répliqua Edwige sèchement, tu l'as dit.

Gabrielle posa sur sa sœur et sur Benoît un regard indifférent.

- Ton cœur, chéri… susurra Janine. Je vais te chercher un verre d'eau. Quelqu'un en veut ?

- De l'eau non mais un p'tit remontant ce s'rait pas de refus, répondit Éric. Je suis sûr que madame Jaunette a ça dans ses placards. Pas vrai Benoît ?

Il forçait un peu le ton pour détendre l'atmosphère.

- Un petit muscat de Frontignan peut-être bien, répondit Benoît un peu gêné.

Janine regarda son mari et haussa les épaules.

- J'y vais, dit Éric.

Benoît s'assit.

- Excuse-moi Edwige c'était maladroit.

Edwige hocha la tête.

- Jean en a accouché des dizaines, des femmes. À la campagne, c'est comme ça.

- Bien sûr, bien sûr…dit Benoît gentiment. Je ne savais pas. Excuse-moi.

Éric revint avec une bouteille. Madame Jaunette suivait avec des verres à pied glissés entre ses doigts. Le tintement du cristal était un peu incongru. Éric se chargea du service. Même Edwige qui ne prenait pas d'alcool but une gorgée. Éric resservit les autres deux fois. Le vin sucré détendit tout le monde. Madame Jaunette apporta un plateau de gâteaux secs. Andrée et Janine trempèrent un biscuit dans leur muscat. Gabrielle alluma une autre cigarette.

- Poussez ! Mais poussez donc !

C'était la voix de Duval, sonore, forte, désagréable. Dans le salon tout le

monde arrêta de boire et de manger.

- Nom de Dieu !!!

7 Les basses œuvres

Le vendredi 28 juillet 1933

Il y avait sur le palier du 6ème étage de l'immeuble de la rue Jules Simon deux portes. L'une menait à l'atelier du père d'Émile. L'autre qui n'était jamais ouverte cachait un monde où il n'y avait ni tapis, ni lustres, ni décorations, le monde des bonnes. Émile avait œuvré auprès de son grand-père pour faire installer chez les domestiques des toilettes et un appareil de chauffage. On avait posé au milieu du couloir un gros radiateur. L'hiver, les bonnes laissaient la porte de leur chambre ouverte et se plaignaient les unes des autres ; qui ronflait, qui parlait dans son sommeil, qui avait des insomnies, qui tirait la chasse d'eau au milieu de la nuit. Mais tout cela n'était rien comparé au froid humide et à l'odeur de pot de chambre qui régnaient au 6ème étage quand il n'y avait ni chauffage ni toilettes. Quand une bonne venait à partir les anciennes laissaient à la nouvelle la chambre la plus éloignée du radiateur.

L'atelier était une grande pièce de soixante mètres carrés, vitrée sur toute la hauteur de la façade. Au milieu de la pièce, de part et d'autre d'un grand pilier en acier, deux radiateurs de fonte assuraient le chauffage de l'atelier en hiver. Un poêle avait été rajouté pour faire l'appoint. Il y avait contre les murs comme dans l'appartement parisien d'Émile des sofas, recouverts de coussins chamarrés. Une longue table en bois brut accueillait les tubes de peintures, les boîtes de pastels, et les pots remplis de crayons. Une grande toile était posée face contre mur. Le piano à queue de la sœur d'Émile, installé près de la baie vitrée semblait flotter dans le ciel. Yves Raversi avait fermé le clavier du piano de sa fille depuis que la jeune femme était partie vivre une vie contemplative dans un monastère. Yves Raversi avait oublié où il avait rangé la clé. Sa mémoire avait commencé à chanceler en 1931 en même temps que l'économie du pays. On avait cru d'abord qu'il était atteint lui aussi de dépression. Quoi de plus normal ! La fortune de la famille n'avait-elle pas été sérieusement amputée d'un tiers ? Mais les oublis d'Yves Raversi s'étaient multipliés. Il n'arrivait plus à nommer les couleurs et les peintres dont il

enseignait les techniques depuis plus de 40 ans. Il ne se souvenait plus de l'heure de ses cours et du nom de ses élèves. La direction de l'école des Beaux Arts mit fin très poliment à sa carrière. Yves Raversi oublia vite l'affront et se mit à peindre pendant un an comme un vrai artiste, tous les jours, avec fièvre ou désespoir. La boutique de Bahon où il se fournissait était le seul endroit où il pouvait se rendre seul. Il n'oubliait jamais le chemin qui y menait. C'est là que Lucien le croisait parfois et se faisait appeler « *mon fils* » car Yves Raversi le prenait pour Émile. En quelques mois sa santé s'était dégradée. Un rhumatisme articulaire l'empêchait de travailler. Alors toute la machine s'était grippée. Le peintre n'avait plus aucune autonomie. Hélène Raversi venait de l'installer à la campagne dans un hospice tenu par des bonnes sœurs.

Émile tendit à Lucien un verre de muscat.

- Tiens, j'ai retrouvé une bouteille planquée derrière un sofa.

- Ta mère ne voulait pas qu'il boive ?

Émile haussa les épaules.

- C'est pas son genre d'interdire. ! J'crois plutôt qu'il l'a rangée là et puis oubliée tu sais…Ça m'tue qu'on l'ait mis à l'hospice. Tu ne peux pas savoir.

- Chez les bonnes sœurs ? Il paraît que c'est là qu'ils sont le plus heureux, qu'ils vivent le plus longtemps.

- Tu parles d'une vie !

Émile but son verre de muscat cul sec et se dirigea vers la grande toile.

- Aide-moi, veux-tu.

Ils retournèrent la toile. Lucien n'avait jamais manié un aussi grand format. Le chassis devait mesurer deux mètres de haut sur trois mètres de long.

- Nom de Dieu ! s'exclama-t-il en découvrant l'œuvre monumentale.

Un train noir en bas de la toile, un château sans fenêtre sur le haut, des champs de blé et des prairies, une forêt peut-être, en haut à droite. Le train roulait dans la nuit, ou bien le jour… Lucien ne savait dire. Les perspectives étaient bouleversées. Les couleurs n'avaient plus de sens. Le ciel était vert, les maisons rouges, les nuages bleus. La peinture semblait avoir été posée au couteau. Lucien s'approcha.

- Il a peint ça au … commença-t-il

Puis il se retourna vers Émile.

- Au doigt !?

Émile acquiesça. La peinture laissée sur la toile dans toute son épaisseur donnait du relief aux éléments mobiles, à la fumée qui s'échappait de la locomotive, aux nuages, aux wagons du train. Lucien pouvait presqu'imaginer les tracés qu'Yves Raversi avait faits avec son doigt, rapides et violents pour le train, lents pour les nuages, saccadés pour la fumée. Il avait dû s'y prendre autrement pour les champs, la forêt et le château, qui formaient comme un décor. Il avait utilisé un pinceau peut-être ou posé la peinture par touches traînantes avec son petit doigt, qui sait ? Lucien regarda longuement la toile, de loin, de près, de profil. Le train noir le fascinait. Long corbillard fumant, qui incarnait la mort par sa couleur et la vie par son mouvement. Il pensa à sa tante. Yves Raversi avait-il encore assez de mémoire pour y avoir pensé lui aussi ? N'était-ce pas des flocons de neige qu'il avait dessinés sur les toitures du château ? Cette neige qui était responsable du désastre.

- Une seule toile en toute une vie ! dit Émile tristement. Tu t'rends compte. Après son séjour à Pont Aven avec Gauguin il a tout détruit et n'a plus jamais peint de sa vie.

- Je sais… Mais quelle toile !

- Ah, tu la trouves bien ?

- Magnifique !!!

- Il l'a peinte dans un état second, protesta Émile.

- Ça ne change rien, argumenta Lucien. J'espère qu'il a vu que c'était un chef d'œuvre.

Un sourire s'installa enfin sur le visage d'Émile.

- Qu'est ce que tu vas en faire ? demanda Lucien.

- Je ne sais pas. Maman n'en veut pas. Et moi… Je ne sais pas…

- Et l'école des Beaux Arts ? proposa Lucien

- C'est un peu trop avant-garde pour eux non ?

Lucien sourit.

- Si j'avais la place… dit-il

- Tu la prendrais ? Et Gabrielle ? Elle aimerait ?

- Je ne sais pas, dit-il tristement.

Il s'avança vers la baie vitrée et recula aussitôt pris de vertige.

- Qu'est-ce qu'il y a Lucien ?

- C'est cette fenêtre… Ça me fout le vertige.

Émile lui tendit son paquet de cigarette.

- Toujours tes lucky … quelque chose.

- Lucky strike.

Lucien prit une cigarette, qu'Émile alluma en le regardant avec insistance. La flamme de son briquet dansait dans ses yeux.

- Qu'est-ce qu'il y a avec Gabrielle ? demanda-t-il.

Lucien tira nerveusement sur sa cigarette. La fumée lui brûla tout l'intérieur du corps. Il l'expira dans un long soupir douloureux.

- On ne se parle presque plus.

- C'est depuis la fausse couche… ?

- Je ne sais pas. Peut-être… Peut-être que ça a commencé avant.

- Elle fait toujours son cahier ?

- Non…je pensais que c'était bien qu'elle arrête.

- C'est toi qui lui as demandé ?

Lucien chercha sur le visage d'Émile le jugement qu'il n'avait pas entendu dans sa voix. Mais Émile n'exprimait ni surprise, ni reproche.

- C'est une longue histoire.

- On a le temps non ? Raconte.

Émile leur resservit un verre de muscat et s'assit sur l'un des sofas. Lucien prit un coussin et s'assit par terre devant lui. Il raconta tout ce qui s'était passé depuis janvier, les soirées de découpage, la fausse-couche, leur scène de ménage à cause de l'autodafé et les dîners silencieux qui avaient suivi, le comportement absent-présent de Gabrielle pendant l'inauguration du Foyer Féminin, ses journées de travail toujours plus longues.

- Je ne sais plus ce que pense ma femme, où est ma femme, qui est ma femme. Elle est là et en même temps elle n'est pas là, tu vois ?

- Oui je crois. C'est dur pour elle il faut dire. Tout ça… Et pour toi aussi. Il faut un peu de temps, non ?

- Hm hm… je n'ai rien d'autre à offrir de toute façon, répondit Lucien tristement.

Il but son verre de muscat.

- Mais je ne suis pas sûr que Gabrielle ait besoin de temps.

- De quoi aurait-elle besoin ?

- Je ne sais pas Émile.

Le samedi 29 juillet 1933

Les travaux de réparation de la serre étaient terminés. Lucien arriva tôt le matin pour préparer l'atelier. Il assembla quelques planches de bois pour aménager une estrade. Il déballa les chevalets qu'il avait commandés chez Bahon, plaça un tabouret devant chacun d'entre eux. Il aligna soigneusement les crayons, les boîtes de couleurs et les pinceaux sur une desserte. Il accrocha les blouses aux patères. Il regardait fièrement son installation quand madame Jaunette poussa la porte de la serre. Elle posa son panier sur un des tabourets.

- Où que j'mets ça ? demanda-t-elle d'un ton un peu agacé en tendant un compotier de pommes à Lucien.

- Donnez, je vais m'en occuper.

- Vous m'les rapporterez après hein ?

- Promis.

Madame Jaunette veillait jalousement sur ses pommes qu'elle conservait tout l'hiver dans la cave de la maison. Elle les inspectait chaque jour, attentive à la moindre flétrissure.

- J'vous ai préparé un casse-croûte, parce que j'me suis dit … La salle à manger vous comprenez…Avec toutes les filles qui caquètent.

Lucien lui sourit et hocha la tête d'un air entendu qui plut beaucoup à madame Jaunette. Elle repartit en clamant « *J'm'étais bien dit !* » Elle n'appréciait guère les cours de dessin donnés par Lucien aux pensionnaires. « *C'est bien du tralala tout ça* ».

Lucien installa sur l'estrade une stèle qu'il recouvrit d'une nappe de lin, brodée par Gabrielle. Il noua entre eux les pans de la nappe pour assurer un tombé harmonieux. Il posa le compotier sur la stelle, arrangea les fruits, décida de mettre une pomme sur le côté. Il n'avait pas le talent d'Émile pour arranger les objets mais il n'était pas mécontent de sa nature morte. Les fruits avaient des couleurs un peu fânées. Il lui faudrait expliquer à ses élèves comment travailler les demi-teintes.

Il prit son casse-croûte et alla s'asseoir tout au fond de la serre. L'atelier n'aurait pas déparé à l'école des Beaux Arts. Il espérait que tout ce décorum allait créer une ambiance sérieuse dont il avait besoin pour accélérer les progrès de ses élèves. Jusqu'alors les leçons avaient été données dans le jardin. Mademoiselle Joris en interdisait l'accès aux autres pensionnaires pendant les deux heures de la leçon pour éviter les distractions. Mais les élèves se livraient à des bavardages entre elles qui les déconcentraient. Le samedi précédent il n'était pas parvenu à les faire taire. Une grand-mère qui avait empoisonné ses deux petits enfants, âgés de 6 et 9 ans parce qu'ils aimaient trop leur belle-mère avait beaucoup divisé et nourri les conversations pendant toute la leçon. Le geste dramatique de la vieille femme était pour Marthe et Louise l'expression d'un amour maternel immense. *« C'est charmant ce qu'elle a dit la pauvre femme : il ne faut pas l'appeler maman cette dame-là. Votre maman, elle est au ciel. Il faudra aller la rejoindre.* ». Marie n'était pas d'accord « *Elle mériterait qu'on lui coupe la tête c'te vieille folle. Elle aurait dû se réjouir que les enfants de sa fille aient une belle mère aimante. Pour une fois qu'ça arrive ! C'est une sale jalouse c'est tout. Avec ce qu'elle a fait, c'est pas ben pour rien qu'elle s'appelle Lepêcheur ».* Tante Félicité n'aurait pas manqué elle aussi de le remarquer.

Malgré toutes ces dissipations, les élèves apprenaient. Elles arrivaient à exprimer quelque chose avec leurs dix doigts et à dire, en découvrant le croquis de la voisine *« Tiens ! Moi je n'ai pas vu ça »* avec un ton plus

perplexe que critique. Lucien ne tenait pas de grands discours. Il présentait le travail à faire et au bout d'une quinzaine de minutes il allait voir comment chacune s'y prenait. Il donnait ses conseils à voix basse.

Il avait un faible pour Marie, même si elle n'était pas la meilleure. Marie avait été un garçon manqué, elle était maintenant une fille ratée. Enfin c'est ce que disaient ses parents ! Quand elle s'était retrouvée grosse, on avait d'abord cru qu'elle et son promis avaient pris un peu d'avance sur les épousailles. Ça se faisait ! Les hommes disaient qu'avant de signer pour la vie « *valait mieux tester la marchandise* ». Les familles fermaient les yeux sur le bidon des mariées. Mais le promis de Marie avait juré-craché que ce n'était pas lui qui lui avait fait son affaire. Il avait dit « *j'en veux plus* » devant les deux familles réunies. Marie avait reçu une dérouillée de son père. Dans la nuit, elle s'était enfuie de la ferme familiale. Elle n'avait pas peur de la forêt dans laquelle elle avait crapahuté toute son enfance avec ses frères. Elle avait dormi dans un fossé, marché toute la journée suivante en chapardant des fruits dans les vergers. Un fermier avait fini par l'attraper et l'avait conduite aux gendarmes. Marie avait sauté de la charrette juste avant Bréal. Le fils du fermier avait essayé de la rattraper mais Marie courait comme un chevreuil apeuré. Aussi vite ! À la fin du jour, elle s'était retrouvée Dieu sait comment devant la cabane de Lucien, à plus de 40 kilomètres de chez elle. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour trouver la clé. Le lendemain, à l'aube, Gabrielle et Lucien l'avaient surprise dans un sommeil d'enfant. Gabrielle avait demandé à Lucien de se tenir à l'écart. Elle avait réveillé la jeune Marie et avait gagné sa confiance comme elle le faisait si souvent avec ses clients et avec les jurés de ses procès. Elle ne prenait pas un ton mielleux, encore moins doucereux. Elle était simple, précise, directe, un peu froide peut-être. Elle ne prétendait pas prendre les décisions à la place des autres, elle n'imposait pas son aide. Elle disait « *je ne sais pas si je peux vous aider, mais si vous m'expliquez un peu…* ». Sans Gabrielle, Lucien en était certain, la jeune Marie aurait encore filé. Les hommes n'avaient pas été tendres avec elle. Pourquoi lui aurait-elle fait confiance ? À la première leçon de dessin, elle était restée sans rien faire. Lucien s'était assis à côté d'elle et lui avait demandé ce qu'elle voyait. « *Ben un livre !* ». Il lui avait ensuite demandé d'imaginer ce que cela pourrait être si elle ne savait pas que c'était un livre. Elle avait longuement regardé et

dit d'une voix mal assurée « *Une boîte ?* ». « *Et où se trouve la boîte ?* ». « *Sur une table* » avait répondu la jeune femme. « *Très bien, Regardez maintenant l'endroit où le livre touche la table.* » Elle avait fixé son regard. Lucien la guida. « *Regardez de gauche à droite*, *que voyez-vous ?* » « *Un trait* ». « *Et qu'avez-vous fait avec vos yeux ?* » Marie avait dit d'une voix plus assurée « *tiré un trait ?* ». Lucien s'était retenu de mettre une main sur son épaule pour la féliciter. « *Très bien. Suivez juste les lignes, les droites, les courbes que vous voyez. Faites avec votre crayon ce que vous venez de faire avec vos yeux*. »

Un peu avant trois heures, Les élèves descendirent dans le jardin, accompagnées de Marianne. La discussion était très animée. Chaque fille avait un mot à dire. Les expressions sur les visages étaient intenses, les corps agités de gestes désordonnés. Marianne hochait la tête dans tous les sens, du haut en bas, de droite à gauche. Elle leva brusquement la main, se plaça devant les filles, dos à la serre. Lucien ne voyait plus que ses élèves, dont les visages se décomposaient au fur et mesure où Marianne parlait. Cela dura de longues minutes. Puis Marianne se retourna et vint à lui. Seule. Les pensionnaires attendaient au milieu du jardin sans rien se dire.

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Je crois que je vais interdire le journal. Elles se montent le bourrichon en lisant trois lignes.

- Quelles lignes ?

Marianne râla.

- Tu sais, ce type au cimetière qu'on avait cru mort et qui l'était pas…

- Le commis de librairie, à Vannes ?

- Oui.

- Il a fini par mourir le lendemain soir. Quel rapport avec le bourrichon des filles ?

Marianne leva les yeux au ciel.

- Eh bien maintenant elles disent que Noëlle était p'tet pas morte. On a eu beau jurer nos grands dieux avec madame Martin et mademoiselle Joris…que Noëlle et son bébé…

Lucien regarda les 4 filles qui attendaient dans le jardin. Elles tenaient leurs ventres comme des trésors à protéger.

- Elles disent qu'elles veulent plus aller à l'Hôtel Dieu, que Duval est un moins que rien.

- Qu'est-ce que tu leur as dit ? Elles faisaient de ces têtes.

- Que j'ai assisté à l'autopsie et qu'on avait découvert une tumeur grosse comme une pomme !

Elle posa un doigt sur son front

- Là !

- Elles ne savaient pas ? Pour la tumeur, pour l'autopsie ?

- Pfff…On n'a pas voulu en rajouter. Mais tu sais quoi…

Marianne s'assit sur un tabouret.

- Nous avions tort. Il faut toujours dire la vérité.

Lucien hocha la tête.

- Et la chercher, dit-il.

Marianne fronça les sourcils.

- Comment ça ?

- L'autopsie, expliqua-t-il. Pour chercher de quoi elle est morte.

Elle le regarda longuement.

- Tu as raison. Qu'elle soit au moins reconnue dans la mort, dit-elle en souriant tristement.

Elle se retourna vers le jardin.

- J'espère que c'est ce qu'elles sont en train de comprendre.

- Tu veux qu'on reporte la leçon ?

- Non…Ça va leur faire du bien. Elles aiment beaucoup ton cours tu sais.

Marianne regarda la composition de Lucien.

- Mais les pommes, ce n'est peut-être pas …

Lucien ne comprenait pas.

- Peut-être pas quoi ?

- J'ai dit que la tumeur était grosse comme une pomme tu comprends. La tumeur de Noëlle Lucien…

- Oh !!! Zut.

Il prit le compotier rempli des pommes précieusement conservées par madame Jaunette. Il les fourra dans le tiroir d'un meuble de rangement, en réfléchissant à toute vitesse. Qu'allaient-ils travailler ? Ses yeux glissèrent sur un siège en osier posé sous un arbre dans le jardin. Voilà ce qu'il fallait faire ! Mettre le siège sur l'estrade et faire poser l'une d'entre elles. Il fallait les confronter à l'humain, à la chair, au vivant des formes, du sang qui circule sous la peau. Le sang qu'on voit dans les petites ridules qui font de la dentelle sur les joues ou le sang qui fait gonfler les veines de la main quand on serre le poing. Il sortit dans le jardin et alla prendre le fauteuil. Les filles le regardaient faire. Marianne leur fit signe « *Allez-vous installer.* »

- Passe me voir quand tu auras fini, dit-elle à Lucien.

Puis elle se dirigea vers la maison.

- Marianne !

- Oui.

- Tu crois que madame Jaunette peut se passer de Léonie pendant le cours. Elle serait bien pour poser non ?

Marianne se mit à rire.

- Elle va crier comme un putois mais Léonie va jubiler. J'te l'envoie tout de suite.

Dans la serre, les filles passaient leur blouse en silence. Lucien leur fit signe de s'asseoir et expliqua ce qu'ils allaient faire. Il leur demanda de préparer leur matériel et alla à la rencontre de Léonie qui accourait depuis la cuisine en enlevant son tablier. Léonie avait 20 ans. Elle avait une fraîcheur d'enfant, une belle bouche rosée, des yeux et des cheveux de poupée, des rondeurs de bébé. Son mari, un grand maigre dégingandé, passait la prendre chaque soir. Léonie emportait deux portions de nourriture pour leur dîner. Il la déposait le matin à 7 heures avant d'aller prendre son service de cheminot. Il attendait dans la cour que sa femme lui apporte son casse-croûte. Ils n'avaient chez eux ni cuisine, ni eau courante.

- Léonie, j'aimerais que vous posiez pour les pensionnaires. Ça ne vous ennuie pas ?

Elle secoua énergiquement la tête.

- J'ai déjà posé pour les élèves des Beaux Arts vous savez monsieur Moine. Mais Léon, il veut plus que des autres me voient toute nue.

- Ce sera juste un portrait, rassura Lucien.

- J'me doute bien, dit-elle. Les Beaux Arts y payaient bien. C'est dommage que Léon…

- On y va, dit Lucien. Les artistes sont prêtes !

Il installa Léonie sur le fauteuil en osier. Elle portait une tunique blanche à col rond et manches courtes sur une jupe bleu ciel, froncée à la taille, qu'elle disposa avec soin en corolle. Puis elle prit instantanément la bonne pose, les bras bien relâchés, les mains croisées sans tension, la tête légèrement penchée, le regard attendri et rêveur, le sourire à peine formé.

- Tu penses à ton mari Léonie ? T'es ben toute chose, plaisanta Marthe.

Tout les filles se mirent à rire sauf Léonie qui conserva la pose sans réagir, ce qui fit son effet. Lucien laissa le silence revenir. Pour une fois il n'était pas fâché contre Marthe qui d'une remarque avait chassé les tristes pensées de ses camarades.

- Aujourd'hui vous allez dessiner Léonie. Vous êtes libres d'ajouter de la couleur ou d'en rester au crayon. Vous pouvez faire le visage ou le corps tout entier ou simplement un détail. Nous allons travailler en trois sessions de 30 minutes avec 5 minutes de pause entre les sessions. Ça ira Léonie ?

Léonie cligna des yeux.

À la deuxième session, Lucien alla se placer derrière chaque élève. Il commença par Marthe. Elle n'avait jamais fini un seul croquis, trop occupée qu'elle était à s'inquiéter des progrès de ses voisines. Lucien était juste parvenu à la faire taire, ce qui n'était déjà pas si mal pour une fille comme elle, toujours à parler, toujours à se mêler de tout. Marthe n'était pas facile à aimer. Elle était laide, nerveuse et mauvaise langue. Elle n'avait pour elle qu'une solide éducation primaire et une vivacité d'esprit qui lui permettait d'apprendre vite. Elle dactylographiait et prenait en sténo comme une championne. Marianne et mademoiselle Joris ne s'inquiétaient pas pour son avenir. Marthe avait choisi de représenter les mains de Léonie. Pour une fois elle avait fait quelque chose d'honorable, comme en hommage à ses propres

mains de dactylographe qui la rendaient supérieure aux autres. Pour une fois ! *« Très joli l'entrelacement des doigts* » dit-il pour l'encourager.

Lucien alla voir ce qu'avait fait Marie. Elle tirait consciencieusement tous les traits qu'elle voyait mais elle avait du mal avec le flou. « *Utilisez votre doigt pour atténuer ce trait* », dit-il en lui montrant comment faire. Cette fille, si libre quand elle était dans un bois ou dans un champ, n'avait plus aucune fantaisie. Elle s'appliquait. Dans le calme protecteur du Foyer Féminin, elle donnait l'impression de vouloir tout ralentir dans sa vie. Elle prenait son temps pour les dessins comme pour les pommes de terre que madame Jaunette lui donnait à éplucher. Marianne avait ordonné qu'on la laisse travailler à son rythme. « *Après on verra !* » avait-elle ajouté pour ménager la cuisinière.

Antoinette et Louise voulaient dessiner comme Germaine Bouret, dont elles collectionnaient les cartes postales. Les enfants joufflus et joueurs croqués par l'illustratice les ravissaient, même les gavroches aux mains sales et aux vêtements déchirés. Antoinette et Louise n'arrêteraient jamais d'être naïves. Elles croyaient tout ce que les garçons leur disaient, qu'à la pleine lune les femmes n'étaient pas fertiles, qu'y avait qu'à prendre un bon verre d'absinthe avant et après pour rester pure. Léonie était un modèle idéal pour leur monde enchanté. Ses joues rondes avaient déjà éclos sur leurs carnets. Lucien les aida à enrichir leur palette de couleurs.

Mélanie était la plus singulière de ses élèves et des pensionnaires du Foyer. On disait qu'elle était « *toc-toc* » ou bien « *simplette* ». Mélanie avait été déposée au foyer par une cuisinière revêche. « *De la part de ma patronne* » avait-elle dit en tendant une enveloppe à Marianne. Puis elle était repartie immédiatement malgré l'insistance de mademoiselle Joris. « *C'est pas mes affaires. J'ai mon train*. » La lettre n'était pas signée. L'enveloppe ne comportait aucune adresse sur le verso et Mélanie ne savait rien du tout. « *On la dépose là comme un sac* » avait conclu tristement mademoiselle Joris. « *Heureusement qu'on est LÀ comme vous dites* » avait conclu Marianne en rangeant la lettre dans son secrétaire. *« Je finirai bien par savoir d'où elle vient* ». Le travail de Mélanie n'avait pas eu l'air de grand-chose jusqu'au jour où Lucien lui avait fourni des pastels gras. Elle s'en était alors donné à cœur joie avec les légumes de pot-au-feu que Lucien avait assemblés ce jour-là

pour modèle, au grand désespoir de madame Jaunette. Les couleurs avaient libéré le talent de Mélanie, jusqu'alors étouffé par le crayon de papier. Les perspectives étaient quasi inexistantes, mais le modèle était bien là, dans les couleurs judicieusement choisies et les grandes formes parfaitement juxtaposées. Le portrait de Léonie progressait dans le même sens. Un enchevêtrement de taches de couleur dessinait la bouche, le nez, les grands yeux, la chevelure blonde, les pommettes rebondies et le tressé de l'osier du fauteuil. Lucien se pencha sur la boîte de pastels, prit un bâtonnet marron foncé. « *Avec celui-là, vous pouvez faire quelque chose dans la chevelure* ». Mélanie plissa les yeux, ajouta énergiquement trois taches brunes dans les cheveux. Lucien acquiesça. Mélanie avait su parfaitement traduire dans de grands aplats de couleurs l'insolence joyeuse et enfantine de Léonie. Elle avait même choisi de contrarier la pose. Le regard n'était pas perdu, la tête n'était pas penchée. Sa Léonie se tenait bien droite et vous défiait d'un regard sûr et franc. Tout Léonie !

- C'est de la triche, grogna Marthe qui lorgnait sur le portrait.

Léonie alla prendre l'air et se dégourdir pendant la seconde pause. Elle faisait de grandes enjambées dans les allées du jardin et se cambrait, les deux mains posées au creux des reins. Madame Jaunette vint lui parler depuis le perron de la cuisine. Léonie secoua la tête plusieurs fois et continua sa gymnastique. La cuisinière leva les bras au ciel et regagna ses fourneaux en secouant vigoureusement la tête elle aussi.

Toutes les élèves restèrent travailler. Lucien en fut touché. La serre, les blouses, les chevalets faisaient leur effet. Les progrès aussi ! Les filles commençaient à tirer un peu de fierté de leurs apprentissages. Lucien se sentait bien parmi ses élèves. Il était réservé mais à l'intérieur de lui résonnait une musique joyeuse. Marianne lui avait demandé s'il était gêné de voir tous ces gros ventres. Il s'était étonné lui-même de ne s'être jamais posé la question. Non il n'était pas gêné. Non il ne pensait pas à la fausse couche de Gabrielle. Il se sentait juste bien avec les filles, comme dans la cuisine de Viviane. Les gros ventres étaient là, bien nourris, protégés des dangers de la rue et des familles.

Les pensionnaires restaient au foyer jusqu'aux neuf mois de l'enfant. Madame Martin préparait le sevrage des bébés. Il fallait trouver une place dans une maison maternelle, un emploi en usine, une nourrice à la campagne parce que les familles renouaient rarement les liens. En période de crise, rien n'était simple. C'était pour cela que Marianne voulait ouvrir un foyer pour jeunes travailleuses. Certaines de ses pensionnaires pourraient y continuer leur vie. Marianne envisageait l'ouverture conjointe d'une pouponnière. Peut-être que cela éviterait les abandons. Sur vingt filles, deux avaient disparu après l'accouchement. Il avait fallu confier les bébés à l'assistance publique. Madame Martin voulait croire qu'ils seraient adoptés par des familles aimantes. Marianne était moins optimiste. Les petits du foyer resteraient à jamais des bâtards, inférieurs à tous les autres enfants et aux orphelins de guerre. Les pupilles de la nation n'étaient pas égales entre elles. Même l'État avait ses chouchous !

Léonie reprit la pose. Le cours se déroula dans un silence religieux. Lucien se rendit compte qu'ils avaient dépassé l'heure quand il vit madame Jaunette se tenir sur le perron de la cuisine, les mains posées belliqueusement sur ses hanches.

- Nous allons nous arrêter là, dit-il.

Les filles traînèrent encore des mains sur les portraits.

- Madame Jaunette réclame Léonie, finit-il par dire. Posez vos chevalets contre le mur. Demain matin, quand ce sera sec, vous mettrez ces draps pour protéger les portraits de la poussière. Vous les finirez samedi prochain.

- On peut venir avant ? demandèrent en même temps Antoinette et Louise.

- Pour moi c'est d'accord mais vous voyez cela avec madame Bourdon. D'accord ?

Les filles posèrent les chevalets contre le mur. Elles enlevèrent leurs blouses et les accrochèrent aux patères. Antoinette et Louise étaient à un mois de leur terme. Leurs ventres étaient énormes, presqu'identiques, comme leurs dessins.

Allaient-elles accoucher ensemble ?

Quand les élèves furent toutes parties, il alluma une cigarette. Puis, tout en fumant, il alla reposer le fauteuil dans le jardin. Il mit les pinceaux à tremper. Il rangea la boîte de pastels gras utilisée par Mélanie et referma les bouchons des tubes de peinture. Il tailla les crayons.

Marianne entra dans la serre en soupirant.

- Tu sais vraiment il y a des jours…

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

Lucien continuait de nettoyer. Il versa de l'essence de térébenthine sur un chiffon et frotta des projections de peinture qui souillaient le sol.

- Il y a que le…le…Pfff… je ne sais même pas comment l'appeler… l'amant ? Hm…L'amant de Noëlle veut me voir.

- Tu vas le recevoir ?

- Oui mais pas ici… On ne reçoit pas d'hommes ici. Enfin…à part toi et Benoît. Mademoiselle Joris lui a dit de m'attendre au 4. Si Andrée savait ça …

- Quoi ?

- Que je reçois des truands dans sa maison…

- C'est un truand ?

- Une petite frappe si tu préfères.

- Il a reconnu l'enfant ?

- Non.

- Pourquoi tu le reçois alors ?

Marianne baissa les yeux et racla le sol du bout de sa chaussure.

- C'est un teigneux. Autant régler ça tout de suite. Sinon il va revenir.

- Alors, je t'accompagne, dit Lucien.

- Non ! protesta mollement Marianne. Gabrielle va m'en vouloir si tu rentres plus tard.

- Elle est au cabinet. Elle plaide lundi.

- Encore ! Elle n'arrête pas.

- Donne-moi 5 minutes.

- Ça ira Lucien. T'embête pas avec ça.

- Tu dis qu'il est teigneux.

Marianne rit gentiment.

- Lucien Moine, de toute façon, tu ne ferais pas de mal à une mouche…

- Peut-être…Disons que ton gugusse ne s'en prendra jamais à une femme devant un autre homme.

- C'est pas faux. Un point pour toi. Va pour la défense passive ! conclut-elle. Je vais chercher les clés.

Il finit de ranger l'atelier, mit son chapeau, ferma la porte de la serre et passa par le côté de la maison. Mademoiselle Joris semblait monter la garde devant le portail. Marianne les rejoignit.

- Monsieur Moine vient avec vous ?

Marianne opina. Mademoiselle Joris fit un mouvement de tête approbateur puis elle ouvrit la porte avec des précautions de cambrioleur. Au bout de la rue, devant la grande maison un homme attendait, assis sur le muret

d'enceinte. De loin il ne payait pas de mine. Il semblait petit, de corpulence plutôt chétive. Il ne portait pas de veston, juste une chemise noire, un pantalon ceinturé assez haut sur le torse. Il se leva quand ils arrivèrent à un mètre de lui et enleva sa casquette.

- J'vais pas les mordre les filles vous savez, dit-il d'un ton précisément mordant.

- C'est le règlement du Foyer, répondit Marianne sèchement en ouvrant la grille. Voici monsieur Moine, notre administrateur.

L'homme tendit la main à Lucien.

- Matis, prénom Renaud…Comme les voitures ! dit-il d'une voix railleuse.

Lucien esquissa un sourire.

- C'est pas pour ça que j'ai un tacot, ajouta-t-il en rendant son sourire à Lucien.

L'homme n'était guère plus grand de près mais il ne donnait plus l'impression d'être chétif. Ses manches relevées dévoilaient des muscles qui roulaient sous sa peau. Ses cheveux étaient coupés courts, soigneusement coiffés vers l'arrière. Marianne les conduisit dans le jardin derrière la maison. L'homme marchait souplement. Ses pieds rebondissaient sur le sol. Lucien était sûr qu'il était boxeur.

- Belle bâtisse, dit-il en regardant la façade.

Marianne invita l'homme à prendre place autour d'une table ronde en pierre, installée sous un grand cèdre dont les branches immenses privaient le jardin de soleil et de fleurs. Le sol mal drainé retenait l'humidité. Il aurait fallu élaguer le grand cèdre, creuser une tranchée pour l'évacuation des eaux mais aucun jardinier n'avait encore accepté de s'y atteler. Lucien s'assit à côté de Marianne. Elle avait figé son regard et ses traits dans une expression dure et agacée qui la vieillissait beaucoup.

- Que pouvons-nous pour vous, monsieur Matis ? demanda-t-elle en articulant bien chaque mot, comme le faisait mademoiselle Joris.

L'homme se mit à gratter la mousse qui recouvrait le plateau de la table puis il posa ses bras et ses mains bien à plat. Un peu de lichen s'était glissé sous l'ongle de son index.

- C'est rapport à l'enfant, dit-il d'une voix très assurée.

Marianne fronça les sourcils.

- L'enfant ? L'enfant de Noëlle ?

L'homme ricana.

- J'en ai pas fait d'autres… Enfin qu'je sache ! dit-il en faisant un clin d'œil à l'adresse de Lucien. Vous croyez que j'pourrai le r'connaître ?

Une grande ride sépara le front de Marianne en deux.

- Mais… Il est mort monsieur Matis ! dit-elle d'un ton surpris et choqué.

L'homme ricana.

- Vous croyez que j'le sais pas !

Il sortit un paquet de cigarettes de la poche de son pantalon, en proposa une à Lucien qui déclina.

- On donne bien des médailles aux morts, non !?

Matis alluma sa gauloise, aspira en faisant un bruit de sifflet et claqua trois ronds de fumée parfaitement formés. Il prit le temps de les admirer puis les chassa vers le côté avant qu'ils ne traversent la table. « *Il a tout de même un peu de manières* » pensa Lucien.

- Pourquoi que je pourrais pas être père après ? Y'a un nom pour ça, non ?

- Posthume, répondit Marianne toujours sur ses gardes.

- Vous ne viviez pas avec la mère, remarqua Lucien. Pour la reconnaissance… ça risque de..

Matis s'agita.

- Non, j'vivais pas avec parce que j'étais pas content après elle.

- On l'a bien compris quand elle est arrivée au foyer, remarqua Marianne d'un ton acide.

Lucien tapota le pied de Marianne sous la table.

- Ouais, quelques giffles qu'elle avait bien méritées, dit-il sans s'énerver. J'ai pas tapé comme un boxeur hein ? Pourtant j'aurai pu, dit-il en exhibant ses poings. C'est pas de gaieté de cœur que j'les donnais les giffles. Elles m'ont fait plus de mal à moi qu'à elle.

Matis refit trois ronds de fumée.

- J'vais vous dire comment j'vois les choses. La femme c'est elle qui décide. Elle décide d'être la reine ou la servante. Si elle joue son rôle de femme proprement, c'est une reine. Alors le bonhomme il fait tout ce qu'y peut pour lui faire plaisir. Si elle s'conduit d'une manière qu'est pas bien, elle s'considère comme une servante. Alors l'homme il la traite comme une servante.

Marianne serrait les poings elle aussi, mais sous la table.

- L'enfant était mort-né. Il n'a aucune existence légale, dit-elle sèchement.

- Comment ça mort-né ? éructa Matis.

- Il était malformé… depuis le départ, c'est c'qu'a dit le médecin légiste, dit Marianne d'une voix plus neutre.

Matis blémit. Il avait les narines pincées, les yeux enfoncés. Il avançait sa machoire inférieure.

- Je l'savais ! finit-il par dire.

- Que saviez-vous ? demanda Lucien.

Il le regarda droit dans les yeux.

- Que c'était une traînée.

Il jeta son mégot sans l'éteindre, se leva brusquement et remit sa casquette.

- Sur ce… bien l'bonsoir ! Elle peut s'le garder son bâtard.

Le gravier gicla sous ses pas comme sous les roues d'une voiture qui démarre en trombe. Ils entendirent le portail vibrer. Marianne éclata d'un rire frénétique et lugubre.

- On ne l'reverra pas si tôt. Bon débarras !

Lucien sentit le froid tomber sur ses épaules. La petite musique joyeuse qui l'avait accompagné tout l'après-midi avait été remplacée par un silence lourd et désagréable.

Chez Andrée et Éric

Le déménagement pour le boulevard de Sévigné avait beaucoup occupé Andrée. Elle apporta un soin méticuleux à la sélection et l'emballage des meubles et des objets de sa maison. Elle donna la vaisselle ébréchée, changea sa literie. Elle acheta des malles cabines pour les vêtements. Comme quelques bonnes du boulevard allaient donner un coup de main à ses deux domestiques, elle ne voulait pas qu'il soit dit que ses lits étaient sales ou que les tapisseries de ses fauteuils étaient défraîchies. Elle voulait que tout soit impeccable quand le camion débarquerait boulevard de Sévigné.

L'échange de maisons avait eu lieu le 15 juin. Les travaux d'aménagement du

foyer pour les jeunes travailleuses avaient commencé trois jours plus tard. Marianne avait fait mettre un lit, une commode et un bureau dans l'ancienne chambre des enfants et prévoyait de s'y installer définitivement tant la pièce lui plaisait.

- Tu ne vas tout de même pas vivre dans un foyer de jeunes travailleuses, avait dit Andrée.

- Et pourquoi pas ? avait répondu Marianne. N'est-ce pas ce que je suis ? Jeune peut-être pas mais travailleuse oui. Ça oui !

- Mais enfin tu n'as plus de vie !

- Mais de quelle vie tu parles ? C'est ma vie tout ça.

Une fois l'aménagement de sa maison terminée, Andrée s'occupa de son jour de charité. Elle prit le train pour Chateauville et passa quelques heures avec Edwige pour établir une liste d'invitées. Elle s'enquit aussi des opinions politiques et composa deux lettres à partir des notes qu'elle avait prises lors de l'inauguration du Foyer Féminin. Dans la première qu'elle destinait aux plus modérées, elle cita généreusement le député. Dans l'autre, elle se réclama du professeur Duval et de l'abbé Badel. Dans ses échanges avec les dames de la bonne société elle évoquait rapidement Madame Pierre Bourdon et parlait longuement des bonnes œuvres de son époux. Elle demanda humblement conseil à madame de Forceville, la plus méprisante des habitantes du boulevard qui finit par lui offrir un semblant de parrainage.

Avec tout cela, elle ne pensa plus à manger et perdit son embonpoint. Seule la rondeur de son visage avait résisté, ce qui faisait que son apparence n'avait pas énormément changé. Andrée était devenue une fausse grosse.

Elle avait décidé de recevoir toute la bande une fois par mois. Elle avait son jour de charité et son soir d'amitié. Une seule chose manquait encore à son bonheur : une villégiature à Dinard. La ville balnéaire n'était plus autant à la mode qu'en 1900 mais les Rennais fortunés y avaient encore leurs habitudes. Éric, lui, était indifférent au faste domestique. Le riche décor de l'hôtel

particulier de monsieur Bourdon glissait sur lui sans laisser ni gêne ni fierté. Il traitait sa femme et ses enfants avec le même détachement bourru, réduisant ses jugements à des incantations de bistrot. Andrée était mise dans le même sac que toutes « *les bonnes femmes* » et ses enfants dans celui des « *lardons* » !

Andrée posa sur une desserte un plateau d'infusions et de verres à liqueur.

- Pas de chichi, chacun se sert ! dit-elle joyeusement, comme en Amérique !

- Ils font ça en Amérique ? demanda Edwige en se rapprochant de la desserte. Jean tu veux une tisane ?

Jean fit la moue.

- Dans les épiceries oui. On se sert tout seul. Je ne sais pas ce qu'en penserait ton oncle, Lucien ! dit Andrée. Éric, tu verses les digestifs ?

Lucien rit doucement.

- Je ne le vois pas du tout s'y mettre, ma tante a essayé pendant la guerre mais il y a mis tout de suite bon ordre. Mais figure-toi qu'Isidore Baron regarde ça de près.

Éric remplissait généreusement les verres de Cognac.

- Il est incroyable ce vieux-là…C'est pas comme tous les autres qui font braire la jeunesse. Pour ce qu'il en reste de la jeunesse ! Y feraient mieux de les aider au lieu de les critiquer.

- Éric ! protesta Andrée.

Éric haussa les épaules.

- Ben quoi ! Il est vieux, non ? Il a quoi, Lucien ? Dans les 80 ?

- Tu mets trop de cognac, chuchota rageusement Andrée.

Éric regarda les deux verres qu'il avait déjà remplis et reversa la moitié de leur contenu dans les deux verres suivants. Andrée leva les yeux au ciel.

- 84 ans, répondit Lucien.

- C'est dingue ! Et qu'est-ce qui l'intéresse tant dans ces nouveaux magasins ?

- Que ça change tout ! expliqua Lucien. Les rayonnages, les produits vendus, l'approvisionnement, le crédit. Y'en a plus de crédit en fait. Les prix sont affichés. Tu ne peux plus négocier.

- Ça évite les impayés, commenta Éric en tendant un verre à Jean.

Marianne posa une main sur l'épaule de son frère.

- Et ça évite de faire la note à la tête du client. Papa faisait payer plus cher les gens qu'il n'aimait pas.

- Où t'as été chercher ça ? protesta Eric.

Marianne gloussa.

- J'ai parfois l'impression qu'on n'a pas eu les mêmes parents.

- Ça c'est sûr, mademoiselle la chouchoute !

« *C'est reparti !* » pensa Lucien. Il hésitait encore entre Cognac et tisane. En fin d'après midi, il ne s'était pas senti très en forme. Peut-être avait-il pris froid dans le jardin humide de la grande maison de la rue Lesage. Marianne lui avait proposé de prendre un verre mais il était rentré chez lui. Gabrielle avait laissé un message disant qu'elle irait directement boulevard de Sévigné. Il avait somnolé sur le canapé du petit salon jusqu'à l'heure du dîner. Ces deux heures de paresse lui avaient fait du bien, mais il n'avait pas fait grand honneur au saumon sauce tartare, au salmis de poulet, aux fromages qu'Andrée faisait venir de Normandie et à la tarte aux prunes. Il avait hâte de rentrer. Il opta pour la tisane. Il prit une tasse pour Gabrielle et alla s'asseoir à ses côtés sur une bergère Louis XVI très inconfortable. Submergé de fatigue,

il ne pensait plus qu'à son lit et à une grasse matinée avec Gabrielle chez laquelle il décelait aussi une grande lassitude.

- Il faut qu'on vous raconte la visite de Renaud Matis ! Ça valait son pesant d'or. Hein Lucien ?

Lucien soupira. Il n'avait pas du tout envie de parler de ça, mais alors pas du tout ! Marianne prit son soupir pour une entrée en matière et se mit à raconter dans les moindres détails l'entrevue. La couleur des vêtements et des cheveux, les grimaces, le grattage du lichen, la théorie sur les femmes et le départ précipité, tout y était, parfaitement restitué.

- Intéressant, la reconnaissance posthume. D'un point de vue juridique, j'entends... dit Benoît d'un ton docte.

Janine grogna.

- Peuh…Déjà qu'on a du mal du vivant du père.

- Oui mais là c'est la reconnaissance posthume de l'enfant. De l'enfant Janine, par le père, après la mort de l'enfant et de la mère ! insista Benoît. C'est quasiment inextricable du point de vue légal.

Jean prit lui aussi un ton docte.

- Ça n'a pas lieu d'être puisqu'il y a eu mort in utero. La rétention a duré plus de 48 heures. La mère commençait une septicémie.

- Elle n'a vraiment pas eu de chance cette femme, dit Edwige.

Ils restèrent silencieux quelques secondes.

- Il faut avoir respiré pour être né ? demanda Andrée.

- C'te question…dit Éric en se moquant.

- C'est une excellente question, protesta Benoît. Elle occupe bien des

médecins légistes. Qu'est-ce qu'un nouveau né ? Qu'est-ce que la viabilité ? Pour répondre à ta question Andrée, les médecins légistes admettent que pour qu'il y ait viabilité il faut qu'il y ait eu existence atmosphérique.

Éric ricana.

- Ils peuvent pas dire « *respirer* » comme tout le monde !

Personne ne réagit. L'humeur du soir était sérieuse. Éric alla s'asseoir, un peu vexé de ne pas avoir réussi à dérider ses invités et à attirer l'attention sur lui.

- C'est une condition nécessaire mais pas suffisante, dit Jean. En l'occurrence, il n'y a pas eu de nouveau-né. C'était juste un fœtus.

- Si le fœtus n'est pas une personne, alors je ne comprends pas pourquoi on parle d'avortement criminel ? Ça n'a pas de sens, remarqua Marianne.

- Homo est qui futurus est ! répondit Benoît. Tertullien dans le texte. Ça ne date pas d'hier.

- Ton Tertullien il a aussi dit que la femme est la porte de l'enfer. Avec des idées comme ça…Pour revenir à ce que je disais. C'est un comble de punir plus sévèrement l'avortement que l'infanticide. Ça ne vous choque pas vous ? insista Marianne. Surtout que l'avortement est plus dangereux pour la femme. C'est vraiment insensé. Comme si les femmes faisaient ça pour le plaisir …

Edwige toussa un peu fort.

- On ne pourrait pas parler d'autre chose ?

- Je suis d'accord…acquiesça Eric.

Andrée n'entendit pas la requête.

- Mais enfin ! Pourquoi voulait-il absolument reconnaître l'enfant cet homme là ?

Éric se précipita.

- Alors là, pas besoin d'être avocat ou médecin pour te répondre ! Pour l'argent ma biche ! Il supposait que le marmot était mort après la mère. Il voulait hériter du marmot, point final.

Éric se tourna vers sa sœur.

- Pas vrai ?

Marianne acquiesça.

- Noëlle avait un peu de bien du côté de son père, une petite ferme qui est allée à des cousins. Il a dû l'apprendre d'une manière ou d'une autre. Elle ne lui avait peut-être jamais dit. C'est pour cela qu'il ne s'est pas manifesté avant.

- CQFD, brailla Éric.

Andrée posa sa tasse sur un guéridon.

- Ah, j'comprends mieux pourquoi il était fou furieux.

Gabrielle tendit sa tasse vide à Andrée.

- Il était surtout fou furieux que l'enfant soit malformé, non ? dit-elle.

Marianne posa sur Gabrielle un regard surpris.

- Je n'y avais pas pensé, avoua-t-elle.

Gabrielle hocha la tête.

- La pureté de la race, c'est très couru aujourd'hui. On stérilise les handicapés en Allemagne. Ce type là, il est pareil. Il se sent tellement supérieur qu'il ne peut pas imaginer être le père d'un enfant malformé. Oh…Comme ça le problème est réglé, tu m'diras. Il ne viendra plus t'embêter.

Andrée s'offusqua.

- Mais de quel droit reviendrait-il ?

- Du droit que certains s'arrogent de porter plainte pour maladresse, imprudence, inattention, négligence… Article 319 du code pénal, l'homicide involontaire est puni d'un emprisonnement de trois mois à deux ans, et d'une amende de cinquante francs à six cents francs. Je suis sûre qu'il aurait essayé.

- Irrecevable Gabrielle ! protesta Benoît.

- Immoral, ajouta Andrée.

Gabrielle ricana.

- Oh l'immoralité aujourd'hui…

- Lucien, ça ne va pas ? demanda soudain Edwige. Jean…regarde il est tout pâle.

Gabrielle se retourna vers Lucien qui se leva en chancelant.

- Lucien...

- Il faut que j'aille…

Il mit sa main devant sa bouche et hoqueta. Jean l'empoigna et le dirigea très vite vers les toilettes dans lesquelles il vomit tout son dîner. Son cœur battait à tout rompre. Jean l'encouragea à se vider complètement, jusqu'à la bile. « *Il faut évacuer le poison* ». Il vomit encore, puis, il s'écroula, épuisé par les spasmes. « *Ne te lève pas tout de suite* » recommanda Jean. Lucien était allongé en chien de fusil sur le sol des toilettes. La fraîcheur des carreaux-ciment lui fit du bien. Jean lui prit le

pouls. « *Tu as la tête qui tourne ?* ». Il dit non et se redressa. « *Reste tout de même assis une minute* ». Jean passa une serviette sous le robinet et la tendit à Lucien. « *Passe-toi ça sur le visage* ». Il s'exécuta, puis il prit appui sur le bord des toilettes et se releva. Il se rinça la bouche au lavabo.

- Je vous ramène avec la Delage, dit Éric.

Andrée était décomposée.

- Personne d'autre n'est malade, j'espère.

Il sourit et dit tout bas « c'est un coup de froid ».

Pendant tout le dîner il avait senti la fatigue progresser dans son corps. Il n'avait pas beaucoup participé à la conversation mais ce n'était pas inhabituel alors personne n'avait pris garde à lui quand il avait posé sa main sur son front. Il n'avait pas particulièrement chaud mais comme c'était un coup de froid, il trouvait normal de faire de la température. Il cherchait sa fièvre, attendait les premiers frissons. Quand il s'était mis à parler des épiceries en libre-service aux Etats-Unis, il s'était senti mieux. Mais par prudence il n'avait pas pris de Cognac. Il avait bu sa tisane par petites gorgées. Edwige avait raison. Est-ce qu'on pouvait parler d'autre chose que de ces enfants morts-nés, malformés, de ces fœtus qui n'étaient pas des enfants, de ces reconnaissances impossibles, de ces races pures et impures, de ces avortements trop punis ? Les nausées étaient venues brutalement avec les sueurs froides.

Gabrielle l'aida à se déshabiller.

- Ce doit être le saumon, dit-elle. Tu as dû tomber sur le mauvais morceau. Jean veut t'ausculter avant que tu dormes.

- Dis lui que ça va maintenant. Ils ont de la route à faire.

- Ils dorment là de toute façon, dit-elle en ouvrant la porte de la chambre.

Jean entra. Il avait enlevé sa veste et sa cravate. Il s'assit au bord du lit et sortit un tensiomètre de sa toute petite mallette en cuir marron.

- Tu crois que c'est utile ? demanda Lucien.

- C'est qui le médecin ?

Lucien abandonna son bras.

- 10-7. Tu as la tension un peu basse. Rien d'anormal.

Jean souleva la couverture et la veste de pyjama. Il palpa son ventre.

- Tu as mal là ?

- Non.

- Ventre souple. Tout va bien. Je ne sais pas si c'est le saumon mais évite maintenant. Tu dois avoir une sorte d'allergie. Tu as quelques plaques rouges sur le visage. C'est symptomatique.

- Allergie ? C'est quoi ?

- Les allemands étudient ça depuis une vingtaine d'années. Ça veut dire que tu réagis d'une manière excessive au saumon ou à autre chose.

Jean remit le tensiomètre dans la malette noire et se mit à bailler sans mettre sa main devant sa bouche.

« *Il est vraiment mal élevé* » pensa Lucien.

8 Procès d'intention

Le dimanche 27 août 1933

Il ouvrit les yeux à 6 heures 15. Il soupira, agacé de s'être réveillé trop tôt et d'être privé de pêche. Le Grand Circuit de l'Ouest Cycliste envahissait la ville et la campagne environnante depuis trois jours. La route de Lorient était fermée aux automobiles et les badauds s'entassaient sur les talus. Il aurait pu prendre son vélo mais il n'avait aucune envie de braver les foules excitées qui n'auraient pas manqué de brailler sur son passage. « *Allez Cloarec ! Allez Legoff ! Allez Le Drogo !* », les trois bretons encore en course. Gabrielle dormait sagement comme à son habitude. Il se glissa hors du lit et tira le drap sur l'épaule nue de sa femme. Il faillit glisser sur la soie douce de son peignoir qui gisait sur le sol. Il le ramassa et le posa sur le fauteuil. Il prit ses vêtements et sortit de la chambre. Il s'habilla dans le couloir, entra dans la salle d'eau. Il se passa un coup de peigne et un peu d'eau sur le visage. Il s'approcha du miroir et regarda les petites rides qu'il avait autour des yeux. Il les avait remarquées pour la première fois quelques jours plus tôt. Il était parti au travail, plus curieux que choqué. Il n'était plus éternel ! C'est ce qu'il avait pensé. Sur le chemin, il s'était mis à compter les années qui lui restaient probablement à vivre. Il n'avait pas beaucoup de références dans sa famille. Personne n'était mort de sa belle mort. Allait-il hériter du même sort dramatique ? Jamais deux sans trois, hein, si on ne comptait pas le suicide de ses grands parents dans la funeste série ! Il y aurait peut-être un accident de voiture, une autre catastrophe ferroviaire… « *Toutes ces idées bizarres pour trois pattes d'oie* ». Il avait ri nerveusement et décidé qu'il devait être à peu près au milieu de sa vie.

Il traversa la Vilaine, remonta le boulevard de la Tour d'Auvergne jusqu'au café Souchet dans lequel il s'arrêtait chaque matin avant d'aller travailler. Le boulevard était agréable avec ses grands platanes sur les trottoirs plantés de chaque côté de la chaussée. Madame Souchet ouvrait tous les jours à 6h30 pour les ouvriers de l'arsenal. Lucien était le seul « monsieur » qui venait à

son comptoir. C'était une grande et forte femme, sanglée dans une blouse en coton noir. Le feu brûlait à toute heure dans sa cuisine car elle avait le gaz gratuit, son père et son défunt mari ayant travaillé pour la compagnie.

- Vous allez à la pêche avec tout ce bazar sur les routes, monsieur Moine ?

- Malheureusement non.

- Y vont déguster les coureurs. Va faire 30 degrés dans l'après-midi.

Il regretta amèrement son étang. Madame Souchet lui versa une grande tasse de café, puis elle prit une bouteille d'eau de vie.

- Sans façon, dit Lucien en montrant son estomac.

Madame Souchet releva le menton.

- Y'en a qui disent que ça calme. Mais bon, ça dépend de chacun pas vrai ? Où qu'vous allez comme ça si vous z'allez pas à la pêche?

- Chercher du pain frais.

- Pour votre dame ?

Lucien opina.

- Y'en a ben qu'ont d'la chance hein…

Lucien posa une pièce sur le comptoir.

- Pas la peine de vous presser. La boulangerie ouvre pas avant 7 heures. T'nez, vous voulez pas m'lire le journal. Ils l'ont r'trouvée la fille, vous croyez ?

La fille c'était Violette Nozières. Elle était en fuite et faisait la une des journaux depuis le jeudi. Lucien prit le journal et lut le gros titre en page une.

- « *Violette Nozières que l'on recherche en vain s'est-elle suicidée ?* »

Madame Souchet s'arrêta d'essuyer sa vaisselle.

- Peuh…quand on est une fille avec des mœurs douteuses…

Elle mangea ses lèvres.

- On va pas s'tirer une balle ou s'noyer. Vous croyez pas vous ?

Lucien marmonna quelque chose qui ne voulait dire ni oui, ni non. Il lut rapidement l'article du journal. Il n'avait aucune envie de déclamer à haute voix les turpitudes de la jeune femme que les policiers étaient en train de mettre à jour et que les journalistes couchaient sans pudeur dans leurs articles. C'était la première fois qu'on exposait ainsi tous les détails d'une enquête. Gabrielle, Janine et Benoît s'en alarmaient. La presse et le peuple se prenaient pour des policiers et pour des juges. Violette Nozières était déjà condamnée.

- Il y a deux témoins qui disent l'avoir rencontrée dans un train, dit-il d'une voix neutre. Elle se serait réfugiée dans un établissement religieux de Moulins.

Madame Souchet ricana.

- J'en crois rien monsieur Moine.

- C'est marqué madame Souchet.

- Non…Les témoins, j'veux bien. Non, c'que je gobe pas c'est l'établissement religieux. Quand on voit comment qu'elle s'est roulée dans le vice…

Lucien reposa le journal sur le comptoir.

- À s'demander où qu'elle a appris tout ça. Les parents y doivent pas être tout roses, non ?... Ou c'est peut-être des mauvaises fréquentations.

Lucien marmonna encore des sons imprécis, redemanda une tasse de café dans laquelle il plongea son nez en écoutant le moins possible le bavardage malsain de Madame Souchet. Il s'en alla 5 minutes avant 7 heures. Le

boulanger était passé du fournil à la boutique et servait les premiers clients, le visage blanchi de farine et tiré de fatigue. Lucien repensa à ses malheureuses petites pattes d'oie autour des yeux. Il acheta un pain de deux livres et souhaita « *un bon dimanche !* ». Arrivé chez lui, il prépara du café, découpa des tranches de pain épaisses qu'il nappa d'un peu de beurre et de confiture. Il mit le tout sur un plateau et rejoignit Gabrielle. Il posa le plateau sur le lit, ouvrit les volets intérieurs. Le soleil n'avait pas encore percé le plafond de nuages. La lumière pénétrait doucement dans la chambre. Ce furent plutôt l'odeur du café et du pain chaud qui réveillèrent Gabrielle. Elle humait, les yeux fermés, les parfums appétissants de son petit déjeuner. Lucien prit le déshabillé. Elle tendit la main, les yeux toujours fermés.

- Tu es sûre de vouloir y aller ? demanda-t-il d'un ton sérieux.

Gabrielle passa son peignoir et s'assit dans le lit. Lucien posa le plateau sur ses jambes.

- On en a déjà parlé Lucien.

Elle mordit dans une tartine et ronronna de plaisir. Puis elle but une gorgée de café.

- Marianne dit que ce sont les communistes qui organisent ce procès. Tu n'aimes pas les communistes.

Gabrielle posa sa tasse.

- Primo c'est un contre-procès, deuxio les communistes ont parfois des bonnes causes, tertio Moro-Giafferi n'est pas communiste. C'est lui que je vais voir.

Lucien soupira.

- Quel est son intérêt de se prêter à un simulacre de procès ?

- Le simulacre n'est pas celui qu'on croit Lucien. Le simulacre aura lieu à Leipzig avec Goering et toute sa bande de voyous. La vérité sera dite à Londres et à Paris par Moro-Giafferi entre autres. Ce sont les nazis qui ont

incendié le Reichstag. Puisqu'on ne peut pas le plaider en Allemagne, on le plaide ailleurs, au vu et au su de tous. Ça ne sauvera pas la tête de Van der Lubbe mais ça sauvera son honneur. Je veux en être Lucien. Je veux faire quelque chose contre ces barbares. Tu peux comprendre ça ?

Dès qu'elle avait eu connaissance du procès, Gabrielle avait écrit à Moro-Giafferi et attendu sa réponse avec une impatience quasi amoureuse. Un assistant avait écrit sur une carte de correspondance du célèbre avocat « Venez ! ».

- Ce n'est même pas Moro Giafferi qui t'a répondu. Il n'est peut-être même pas au courant.

- Ça m'étonnerait et d'abord qu'est ce que ça change ? Ce n'est pas lui qui m'intéresse, c'est la cause. Lucien. La cause.

- Mais quelle cause ?

Lucien avait en tête des causes plus concrètes et surtout plus locales comme le Foyer Féminin de Marianne ou les jours de charité d'Andrée.

- Je t'ai déjà répondu Lucien !

Gabrielle mit le plateau sur le côté, sortit du lit et fila dans la salle d'eau. Il aurait préféré qu'elle continue à être fâchée, dure, combative. Tout plutôt que cette joyeuse indifférence. Elle avait déjà la tête ailleurs. N'avait-il pas joué avec le feu en éloignant Gabrielle de sa croisade familiale ? Sans Edwige à convaincre, elle s'engageait maintenant dans des combats autrement plus ambitieux. Il aurait pu lui interdire de partir. « *La loi est de ton côté* » avait dit Éric. Il se sentait incapable d'interdire quelque chose à sa femme. Il était triste, triste à mourir.

La valise de Gabrielle était prête depuis deux jours, posée près de la porte. Il donna un coup de pied dedans.

Jeudi 31 août 1933

Lundi, mardi, mercredi, jeudi. 4 jours ! Il se leva, passa une robe de chambre et alla dans le petit salon. Il agita la sonnette de table. Agnès apporta du café et des tartines.

- À quelle heure passe le facteur Agnès ?

- À la même heure qu'hier.

- Je vous ai déjà posé la question ?

- Trois fois. Et je vous ai répondu. 9 heures le matin et vers les 4 heures l'après midi.

Agnès versa le café dans sa tasse.

- Essayez de manger un peu. C'est gâcher sinon.

Il se forca à mordre dans une tartine. Il n'avait aucun souvenir d'avoir déjà posé la question à Agnès. La fatigue et l'anxiété lui jouaient des tours. Il dormait mal, mangeait peu, travaillait jusqu'à 10 heures du soir. Gabrielle avait dit qu'elle l'appellerait au bureau si elle trouvait un téléphone. Elle n'en avait manifestement pas trouvé. Gabrielle avait dit qu'elle écrirait. Elle ne l'avait pas encore fait. Là c'était bon, non ? Il y aurait une lettre au courrier du matin, une lettre qu'elle avait dû écrire et poster mardi. Il y avait jusqu'à 7 levées par jour à Paris. C'était bon non ? Il décida d'attendre le premier passage du facteur. Mais pourquoi n'avait-elle pas écrit dès qu'elle était arrivée ? Pour le rassurer au moins. Pas grand-chose, quelques mots sur une carte ou sur un télégramme. *« Bien arrivée à Paris. Affections, Gabrielle . »* Ça lui aurait suffi. Peut-être qu'il recevrait toutes les lettres en même temps, comme avec Catherine. Catherine, la gentille Catherine qui avait pensé à lui envoyer une lettre avant même son départ pour Rennes. Une lettre qu'il avait trouvée en arrivant chez Isidore Baron. Et lui, pourquoi n'y avait-il pas pensé ? Il aurait pu envoyer une lettre à l'hôtel de Gabrielle ! Ce n'était pas forcément à sa femme d'écrire. Il finit sa tartine sans faim pour faire plaisir à Agnès et alla se préparer. La concierge monta le courrier un peu après 9 heures. Il la croisa dans l'escalier. Elle lui remit quatre lettres. Il n'y en avait

aucune de Gabrielle.

Quand il arriva au bureau, Éric lui fit des grands signes à travers les vitres.

- T'as loupé ta femme de 5 minutes. Elle rappelle demain à 8 heures si elle retrouve un téléphone.

Il fulmina contre lui-même.

- Qu'est-ce qu'elle a dit ?

- Juste ça. Elle avait l'air pressé. Ça a coupé tout de suite.

Il se trouva triplement déçu. Il avait loupé l'appel. Sa femme était pressée. Et si elle téléphonait c'est qu'elle n'avait pas écrit.

À midi Éric l'invita à déjeuner mais il préféra rester seul avec ses humeurs inquiètes.

- Faut pas s'mettre dans des états comme ça pour une bonne femme.

Il s'était mis dans ces *états-comme-ça* parce que l'absence physique de sa femme concrétisait l'indifférence qui s'était peu à peu installée entre eux. La tristesse de Gabrielle n'avait cédé que quand elle avait décidé de partir à Paris rejoindre l'équipe de Moro-Giafferi. Ce jour-là, elle avait retrouvé sa fougue, son élan de vie. Il aurait voulu se réjouir de l'énergie de sa voix, de l'intense bonheur qui émanait de ses paroles. Mais il fallait être un père ou une mère pour accepter avec grâce d'être ignoré. Il s'en voulait de n'avoir pas trouvé la force et la générosité de s'associer à son bonheur. Mais il brûlait de jalousie. Gabrielle était si belle, si intense. Les séances de travail allaient être longues, animées, passionnées. Lucien se mettait en rage en imaginant que l'assistant qui avait écrit « *Venez !* » comme une prière, comme une supplique, comme une invitation, comme une envie, la reconduirait à son hôtel.

Vendredi 2 septembre 1933

Il était à son bureau depuis 7 heures, essayait de tromper ses impatiences dans

un livre de comptes. À partir de 8 heures, il sentit ses mains devenir moites, sa gorge se serrer. À 9 heures, Gabrielle n'avait toujours pas trouvé de téléphone. Elle n'appellerait plus. Il s'était imaginé cent fois leur conversation redoutant qu'elle demande « *et toi ?* », parce qu'il n'aurait pu lui raconter que sa routine. L'aurait-elle écouté ? Ce qu'il faisait n'avait aucun intérêt comparé à ce qu'elle préparait.

Samedi 3 septembre 1933

La leçon se terminait. Il avait fait de son mieux, mais le cœur n'y était pas. Ses regards n'accrochaient pas grand chose, sa voix était molle, ses conseils sans intérêt. Il était désolé et honteux de ne pas avoir donné le meilleur de lui-même. Les pensionnaires de Marianne ne semblaient pas lui en tenir rigueur. Elles rangeaient leur matériel en bavardant. Marthe venait d'accoucher d'un gros garçon de 4 kilogrammes. Elle n'avait pas encore choisi de prénom. Chacune avait son idée.

- Moi je l'appellerais Lucien, dit Mélanie.

Les élèves roucoulèrent. Il se força à sourire.

Il n'y avait pas eu de lettre au courrier du matin. Peut-être qu'il aurait dû télégraphier avant de venir à son cours. « *Attends nouvelles. Heure de train. Stop. Affections. Stop. Lucien* ». Mais c'était ridicule, Gabrielle rentrait le lendemain par le train de midi. Son billet comprenait le retour. Il avait tellement ruminé qu'il n'en était pas encore heureux. Il savait déjà qu'il irait tôt à la gare, bien avant l'heure d'arrivée prévue. À l'idée d'arpenter la salle des perdus, de prendre un café au buffet et de bavarder avec monsieur Durand, toujours fidèle à son comptoir, ses idées tristes s'estompèrent. Il sentit même une petite excitation le gagner. Tout d'un coup les travaux de ses élèves lui parurent plus intéressants. Il rangea l'atelier en sifflotant. Il avait meilleure figure maintenant. Gabrielle revenait dimanche.

La voix furieuse de Benoît envahissait le corridor.

- C'est inadmissible, nous faire ça en pleine rentrée judiciaire !

Quand il vit Lucien, il éructa toute sa colère.

- Lucien, tu vas m'expliquer ce que fabrique ta femme ? Si c'était la mienne, je te jure que je prendrais le premier bateau pour Londres et que je la ramènerais…De gré ou de force.

- Londres ? ! dit-il.

Marianne se tourna vers Benoît.

- Elle ne lui a rien dit à lui non plus ! Tu vois… dit-elle d'une voix grondeuse.

- Qu'est ce que...

Lucien déglutit douloureusement.

- Qu'est-ce qu'elle est…qu'est-ce qu'elle est supposée me dire ?

Benoît ne décolérait pas. Il sortit un télégramme de sa poche et le lui tendit.

- Tu dois en avoir un comme ça qui t'attend chez toi.

« *Pars ce soir à Londres. Stop. Vais au procès. Stop. Lettre suit. Gabrielle.* »

Retrouvez Sans Héritage

dans le volume 8

Alice

DRAMATIS PERSONAE

Les Familles Fréreux et Moine (Rennes, Chateauville, La Pardaille)

Jules et Albertine Fréreux, les grands parents de Lucien, parents de Jean et Félicité, ruinés par le Canal du Panama, morts par suicide.

Jean Fréreux, fils de Jean et Albertine Fréreux, père officiel de Lucien, compagnon couvreur à La Pardaille en Lot et Garonne, marié à **Antoinette Cadiot**, mère officielle de Lucien, tous deux morts dans un accident de voiture en 1913.

Félicité Moine, fille de Jean et Albertine Fréreux, sœur de Jean, mariée à Constant Moine, mère biologique de Lucien, artiste peintre, morte en 1922 dans un accident de train.

Constant Moine, marié à Félicité, oncle de Lucien, épicier-cafetier à Chateauville en Ille et Vilaine, blessé à la guerre.

Lucien Fréreux puis Moine, fils officiel de Jean et Antoinette Fréreux, fils naturel de Félicité et d'Yves Raversi, professeur à l'académie de peinture de Rennes, fils adoptif de Constant et Félicité Moine après la mort de ses parents.

Viviane, bonne de Félicité et Constant Moine, mariée à **Marcel,** garçon du café**.**

Joseph, garçon du café.

Madame Laperche, la couturière.

La famille Héry (Chateauville)

Théophile Héry, marié à Germaine Héry, père de Jeanne et Catherine, maréchal ferrant.

Germaine Héry, mariée à Théophile Héry, mère de Jeanne et Catherine.

Jeanne Durand, fille aînée de Théophile et de Germaine Héry, veuve de Romain Durand, mort à la guerre, mariée à **monsieur Corentin**, l'instituteur, mère d'un enfant.

Catherine Héry, fille cadette de Théophile et de Germaine Héry, institutrice, amoureuse de Lucien Moine, morte de la grippe espagnole en décembre 1918.

La famille Sanguy (Chateauville, Rennes)

André Sanguy, marié à Fernande Sanguy, père de Marianne et d'Éric Sanguy, boucher, mort à la guerre.

Fernande Sanguy, mariée à André Sanguy, mère de Marianne et d'Éric Sanguy, décédée en 1918 de la grippe espagnole.

Marianne Sanguy-Bourdon, fille aînée d'André et Fernande Sanguy, veuve de Monsieur Bourdon, entrepreneuse et philanthrope.

Éric Sanguy, fils d'André et Fernande Sanguy, camarade de Lucien Moine, fondateur et dirigeant de la compagnie de transports Sangy, marié à **Andrée**, père de deux enfants, **Marie** et **Bernard.**

La famille Pierre (Chateauville, Rennes)

Le docteur Pierre, veuf, père de Jean, médecin.

Jean Pierre, fils du docteur Pierre, camarade de Lucien, médecin, marié à **Edwige Toufait,** sœur de Gabrielle, père de trois enfants, Anne, Marc et Rémy.

Coline, la bonne.

La famille Toufait (Rennes)

Gabrielle, fille aînée de Léon et Denise Toufait, décédés, mariée à Lucien.

Edwige, fille cadette de Léon et Denise Toufait, décédés, mariée à Jean, mère de trois enfants, Anne, Marc et Rémy.

Agnès, la bonne de Gabrielle et Lucien

La famille Baron (Rennes)

Isidore Baron, veuf de Madeleine Baron, tuteur de Félicité Fréreux, grossiste, ancien président de l'Union du Commerce.

Mr Daubé, jardinier, homme à-tout-faire.

Rose, femme de ménage.

La famille Raversi (Rennes)

Yves Raversi , marié à Hélène Raversi, père d'Émile, père biologique de Lucien, professeur à l'académie de peinture puis aux Beaux Arts de Rennes.

Hélène Raversi, mariée à Yves Raversi, mère d'Émile.

Émile Raversi, fils d'Yves et Hélène Raversi, camarade et demi-frère de Lucien, couturier à Paris.

Les autres personnages

À Chateauville

Jean Paul Hureau, mariée à **Mathilde,** camarade de Lucien.

Jules Hureau, grand frère de Jean Paul, mort à la guerre.

Maurice, camarade de régiment de Jules.

Monsieur Barthélémy, instituteur, mort à la guerre.

Monsieur Corentin, instituteur, veuf de **Lucette Corentin,** décédée de la grippe espagnole, marié en secondes noces à **Jeanne Héry.**

Geneviève Briel, mariée à **Charles Briel**, mort à la guerre, mère de **Claire Briel**, bijoutière.

Monsieur Maisonneuve, chef de gare.

Madame Bordenave, postière retraitée.

À Rennes

Le patron du buffet de la gare et sa femme **Huguette.**

Monsieur Briens, professeur de dessin à l'école de l'industrie et du commerce.

Mademoiselle Joris, maîtresse de maison dans le Foyer Féminin.

Madame Martin, maîtresse de maison dans le Foyer Féminin.

Madame Jaunette, cuisinière au Foyer Féminin.

Léonie, aide cuisinière au Foyer Féminin.

Marthe, Marie, Antoinette, Louise, Mélanie, Noëlle, pensionnaires du Foyer Féminin.

Renaud Matis, amant de Noëlle.

Duval, Médecin-chef de l'hôtel Dieu.

Le Président Mériot, président de la cour d'assise.

Georget, journaliste judiciaire.

Benoît et Janine, avocats, collègues de Gabrielle.

Angèle Pinel, mère infanticide, défendue par Gabrielle.

À Paris

Madame Gabis, la première d'atelier de la maison de couture Émile Raversi.

Monsieur Monet, le comptable.

Madame Tiranoff, la modiste et sa veille maman.